

VOL. II No. 12

Beauceville, Mars 1928

MON MAGAZINE

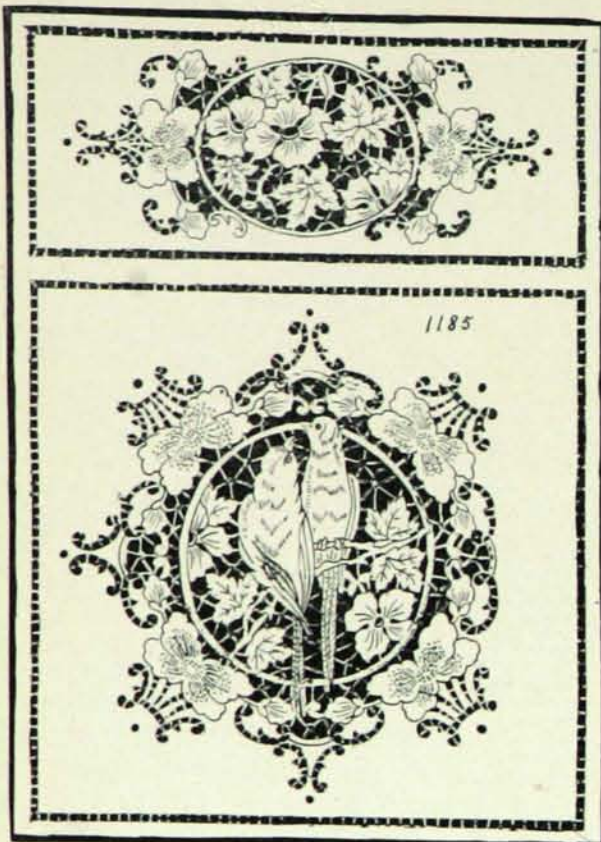
Revue Canadienne de la Famille et du Foyer



LA COMPAGNIE DE PUBLICATION "MON MAGAZINE"

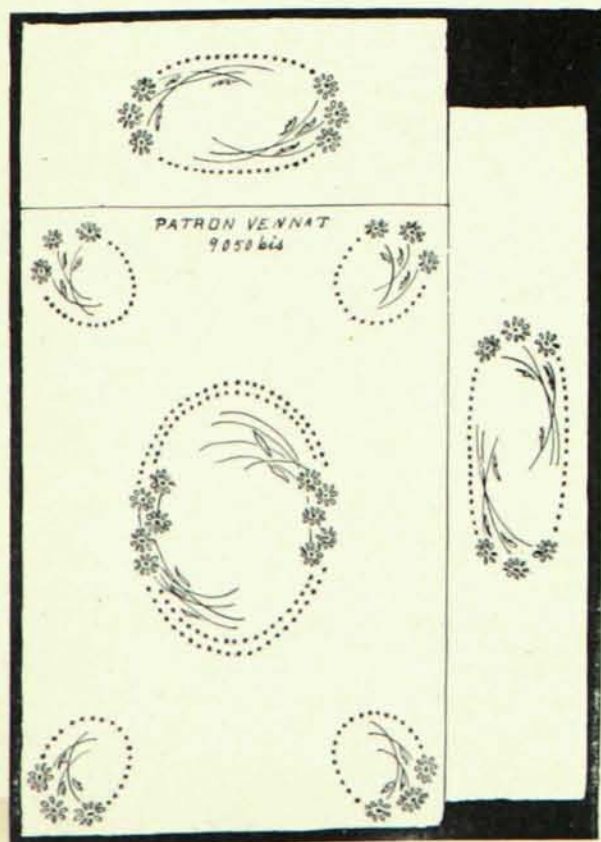
Beauceville — Montréal

Prix 25 cents



Beaucoup de personnes nous demandent, en ce moment, des garnitures de chambre en broderie blanche. Allons-nous assister à un réveil des anciennes préférences? Il est certain que la belle broderie ne perd jamais ses droits, et qu'après une période plus ou moins longue, sacrifiée à la fantaisie, on en revient toujours à une élégance pratique et durable que peut seule donner la broderie blanche.

Nous avons donc pensé être agréable à plusieurs en illustrant ce mois-ci quelques modèles dans ce genre. Deux d'entre eux sont extrêmement simples et faciles à faire. Le troisième est plus compliqué, mais il est si joli que nous tenons à vous le présenter tout de même.

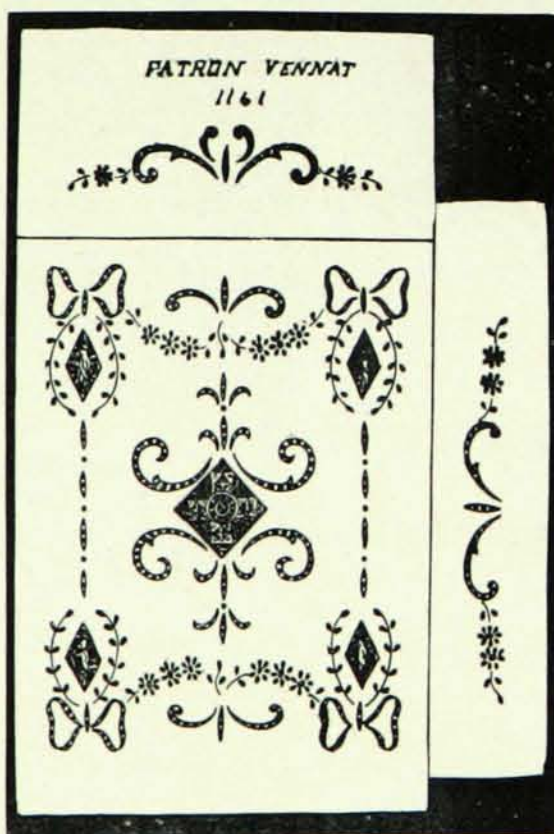


Le numéro 1161 est enrichi de quelques appliqués de dentelle, cluny ou venise. Ces dentelles sont actuellement d'un prix très abordable, et leur solidité est à toute épreuve. La broderie est au richelieu et broderie anglaise. Les grosses marguerites sont d'une forme particulièrement élégantes avec le centre mi-plein. Les couronnes de feuilles qui entourent les appliqués peuvent, à volonté, être faites pleines ou à jour.

No 1186. Avec un minimum de travail, ce modèle est d'un très grand effet. Il se compose d'une couronne de grosses fleurs, sortes de roses, en cartelles, et qui se brodent au richelieu. Au richelieu aussi le noeud de ruban qui les relie. Les tiges sont faites au point de tige, très fin, les petites feuilles pleines, les grandes sont contournées au point de tige ou au point de cordonet, avec nervure au richelieu.

La toilette est brodée dans le même style.

Prix de ces couvre-lits:

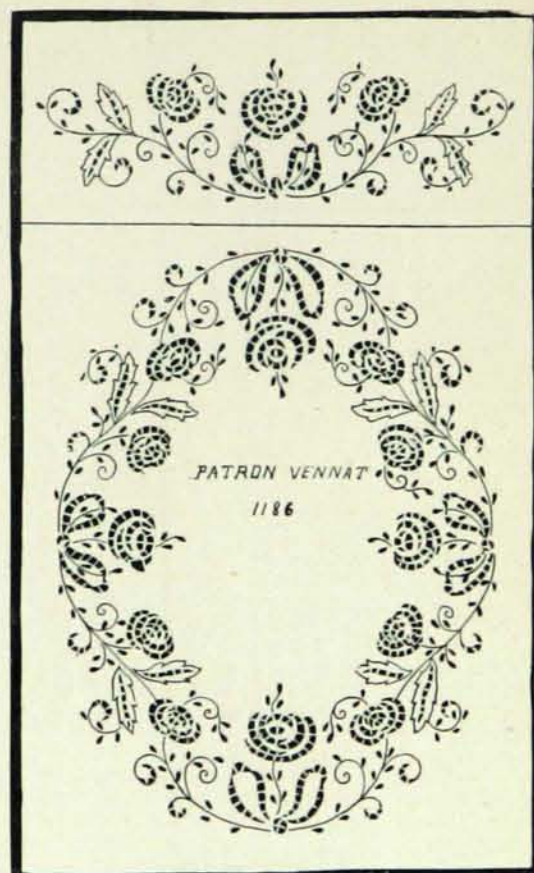


Patrons à tracer, centre du couvre-lit, 25c; toilette, 15c. No 1161, côté, 15c.

Patrons perforés, chacun, complet, 75c. Au fer chaud, centre, 40c; toilette, 25c.

No 1161, deux motifs de côtés, 25c. Tout étampés sur coton fini toile, chacun, \$5.50; sur pure toile, \$8.50 et \$10.00, suivant la qualité choisie. Coton M.F.A. pour la broderie, 90c.

Le No 1185 se brodera sur toile blanche, ou sur toile écrue. Dans ce dernier cas, il sera exécuté en grosse broderie, avec du coton perlé; on ne trouve pas de toile écrue plus large que 54 pcs; les côtés seront donc rapportés, et la couture dissimulée sous un point de fantaisie, ou sous un froncis. Le motif, étant très ajouré, ne prendra sa pleine valeur qu'avec un transparent de couleur. Nous suggérons la satinette, unie ou rayée, qui donne un très joli effet et, de plus, est d'un entretien très facile.



Les brides, les contours des oiseaux et des fleurs, sont au point de feston; les nervures des feuilles, les étamines des fleurs sont au point de tige; les coeurs et les pistils sont en noeuds français.

Prix: Patrons à tracer, centre, 30c; toilette, 20c. Perforé, milieu, \$1.00; toilette, 50c. Au fer chaud, milieu, 50c; toilette, 30c. Tout étampé sur coton fini toile, rouleau à même, \$6.00; sur pure toile, \$8.50 et \$10.00. Coton M.F.A. pour la broderie, \$1.80.

Enfin, pour les personnes qui ne veulent pas de richelieu, nous avons ajouté un autre modèle, très vite fait, et original, composé d'un semis de pois ou d'oeillets, et de quelques marguerites, qui seront faites pleines ou à jour.

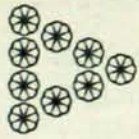
Les prix pour ce dernier modèle sont les mêmes que pour les deux premiers.

Prix pour appliqués et dentelles à insérer dans le modèle 1186:

En cluny, médaillon du centre, \$1.00; quatre losanges pour les coins, 30c chacun. En venise, \$1.75 pour le milieu, \$1.00 pour chaque médaillon des coins. Dentelle à la verge, à partir de 35c en montant.

Les abonnées de "Mon Magazine" ont droit à une réduction de 20% sur les prix des patrons, et de 10% sur les objets étampés et les fournitures. Ceci pour les modèles parus dans "Mon Magazine" dans le cours du mois seulement.

Raoul Vennat
3770 rue St-Denis,
Montréal



D'UN MOIS À L'AUTRE



Une année tragique

C'EST de l'année 1927 qu'il s'agit. Il n'en est peut-être pas qui ait été marqué par plus de catastrophes naturelles.

D'après une statistique, du 1er janvier au 15 juillet 1927, c'est-à-dire dans l'espace de 196 jours, il n'y a pas eu moins de 136 de ces événements destructeurs, parmi lesquels 21 tremblements de terre, 38 cyclones, 37 inondations, 9 tempêtes de neige, 25 ouragans violents, 6 éruptions volcaniques.

Total des pertes et dégâts causés par ces diverses catastrophes: 3671 morts, 9849 blessés, 4 villes détruites, 66,845 maisons détruites.

Cette statistique ne tient pas compte de l'effroyable tremblement de terre qui se produisit en mai, dans la Chine centrale. Ce n'est qu'au commencement d'août qu'on a eu des renseignements un peu complets sur cet épouvantable malheur. Les missionnaires rapportent que les villes de S'siang, Liangtschau et Kulang (toutes trois dans la province de Kansu) ont été presque entièrement anéanties. Ils estiment à 100,000 le nombre des victimes. Ce serait donc la plus grande catastrophe du monde.

* *

"AU TEMPS DES VIOLETTES"

Mlle Marie Ratté, de Baie-des-Sables, (Matane), publie un petit recueil de vers qu'elle intitule *Au temps des violettes*. Il y a là une centaine de pièces qui répondent assez peu au titre de l'ouvrage, mais qui n'en ont pas moins de valeur. Mlle Ratté est une toute jeune fille. Quelque vingt ans d'âge, l'enthousiasme de la jeunesse, des espoirs sans nombre, des illusions, tout cela perce en ses vers. Mlle Ratté est jeune et elle chante la jeunesse, la nature, la vie. Ce qui est non seulement naturel, sans feinte, mais nous repose des larmoyantes jérémiades de ces poètes meurtris qui n'ont jamais souffert de rien, ni dans leur corps ni dans leur âme. L'art de l'auteur? Il est simple, dans la tradition classique quant à la forme, ou, pour être plus précis, quant à l'application de la prosodie. Malheureusement, l'auteur a trop subi l'ascendant des romantiques. Où elle pourrait être vraie, simple, purement canadienne, elle laisse gâter ses meilleurs dons par l'emphase romantique. Elle a lu Hugo, Lamartine, peut-être Musset, elle a peu réagi contre leur influence. C'est dommage. Avec plus de liberté, elle eût gagné en clarté, en précision, en justesse de touche. Ces remarques ne voudraient pas décourager un écrivain doué comme l'auteur d'*Au temps des violettes*. Au contraire. Elles tendent seulement à l'écartier d'une route où il y a peu à gagner. Nous sommes en 1928, non en 1830 ou 1840, ce que personne ne doit perdre de vue, pas plus en art que dans les domaines de l'activité matérielle. Maintenant qu'elle a appris, chez ses maîtres, la manière de faire le vers, et de le bien faire, elle abandonnera ceux-ci pour devenir plus profondément elle-même. Il ne reste pas moins que le livre de Mlle Ratté est d'inspiration canadienne, qu'il contient d'excellents vers, en bon nombre, et des promesses magnifiques. On peut se procurer *Au temps des violettes*, en s'adressant à l'auteur, au prix de 80 sous l'exemplaire.

Harry BERNARD

Nuit d'hiver

(Inédit)

Tel un géant sculpté déployant sur sa stèle
L'orgueilleuse beauté de son torse tendu,
Triomphante, clamant sa vaillance immortelle,
La terre chante un hymne, et qu'il soit entendu.

Gloire aux prismes du givre et que la nuit
[constelle;
Gloire aux reflets d'acier dont l'espace est
[fendu;
Gloire aux vierges toisons dont la splendeur
[fest telle
Que l'éclat des cieux même y semble être
[fendu.

Tandis qu'en bruit discret tintent les sonneries
Des cristaux dans le vent; qu'aux célestes
[prairies
Glissent les chars de l'air par la lune attelés;

Que la neige, ici-bas, couvre la cime et l'ancre,
Il semble, tant la nuit verse de paix, qu'il entre
Dans l'âme un pan d'azur en fragments étoilés.

H.-Myriel GENDREAU

Mars 1928.

"L'OISEAU BLEU"

L'Oiseau Bleu se remplume! Chaque mois nous l'apporte toujours plus intéressant; sa matière à lire est plus considérable; ses couleurs — bleu et rouge — jettent un lustre inaccoutumé. Aussi, comme chacun de ses jeunes lecteurs doit apprécier sa toilette, admirer ses illustrations, savourer sa lecture!

Nous venons de recevoir le numéro de mars. Elie de Salvail continue le récit d'UN EXPLOIT FABULEUX si bien illustré en première page. Puis vient le "COIN DU CURIEUX". Marie-Louise d'Auteuil commence une autre nouvelle intitulée: LES AVENTURES DE ROULETABOSSE. A TRAVERS L'HISTOIRE de Des Erables et le conte historique sur GUILLAUME COUILLARD vous documenteront sur notre histoire nationale.

Puis les petites filles liront avec intérêt le COURRIER DE FAUVETTE et sauront sans doute utiliser les Patrons de Broderie Gorcy. Notez enfin les titres suivants: JOYEUSETES, JEUX, TRAVAUX ET RECREATIONS: ils vous feront passer des heures agréables et utiles. Les concours sont nombreux et avantageux.

L'abonnement annuel coûte 50 sous.

Demandez un numéro spécimen gratuit de L'Oiseau Bleu, à 1182 Saint-Laurent, Montréal.

* *

"LE CANADA FRANÇAIS"

Livraison du mois de mars 1928

La parution du Canada français est toujours l'un des grands événements intellectuels de chaque mois. Le numéro de mars nous arrive avec un choix de travaux des plus variés. Tout d'abord il fallait bien

que la publication de l'Université Laval signalât l'élévation de S. G. Monseigneur Courchesnes à l'épiscopat. Car le nouvel évêque est un des professeurs de Laval. C'est le directeur de la revue, M. l'abbé Arthur Robert, qui s'est acquitté de cette tâche bien agréable. On y trouve ensuite une partie de la conférence intitulée *L'influence maternelle*, que Mgr L.-A. Paquet a donnée à Jacques-Cartier, Québec, au mois de janvier dernier. Ceux qui ont suivi le douloureux tournant de l'Action française de Paris, se convaincront encore de la justice de sa condamnation en parcourant les dix pages que M. l'abbé Arthur Robert consacre au livre bien connu, *Pourquoi Rome a parlé*. Et M. l'abbé F. Charbonnier expose brièvement les Pages glorieuses de l'épopée canadienne, épopée si objectivement racontée dans un volume récent du P. Candide de Nant, capucin. L'abbé Charbonnier, français d'origine, avantageusement connu dans le monde des lettres canadiennes, apporte au Canada français une collaboration des plus précieuses. Le R. P. Simard donne la suite et la fin de son article sur *Le centenaire du Père Tabaret, o.m.i.* Puis une poésie inédite de Payse, *Une audition de Chopin*, fait apprécier à nouveau le beau talent de cette poétesse. M. Maurice Hébert analyse *Quelques livres de chez nous* qui sont *Les sacrifiés* et *les Médailles anciennes*. Et, après, l'indispensable, la nécessaire *Chronique de l'Université* toujours si vivement attendue. Enfin *Les livres*, rubrique très appréciée, qui met le lecteur au courant des derniers ouvrages tant canadiens qu'étrangers. Abonnement Trois dollars par année. Casier Postal, 218, Université Laval, Québec.

* *

"L'ACTION CANADIENNE-FRANÇAISE"

Le numéro de février de *"L'Action canadienne-française"*, revue mensuelle dévouée aux intérêts collectifs des Canadiens français, est paru il y a quelques jours. La modification du nom (autrefois *"L'Action française"*) n'a rien changé à la valeur doctrinale de cette excellente revue d'avant-garde. Les mêmes collaborateurs courageux y signent des articles d'intérêt vivant.

Sous la rubrique de l'enquête annuelle: *"Quelques problèmes capitaux"*, M. l'abbé Philippe Perrier traite de *"La Police des mœurs"*. M. l'abbé Lionel Groulx a consenti d'insérer un extrait substantiel de sa dernière conférence *"Nos responsabilités intellectuelles"*. Le souvenir des zouaves pontificaux est évoqué par M. Hermas Bastien qui indique *"Comme ils furent chevaleresques"*. La critique littéraire est à l'honneur dans ce numéro. M. Henri Dombrowski y apprécie le récent volume de l'abbé J. Calvet *"Le renouveau catholique"* et Joybert Soulanges nous revient, enfin, avec *"Toujours plus haut"* et M. Jean Bruchési analyse brièvement les *"Brievetés"*. *"L'enseignement agricole d'hiver"* est de nouveau mis à l'ordre du jour par M. Albert Rioux. *Le Veilleur* revient à la charge pour fustiger les anglicismes, les blasphèmes et les impropriétés du langage. La Vie de l'Action canadienne-française par Jacques Brassier et les trente-deux pages consacrées à *"L'Âme des Livres"*, nouvelle chronique de critique et de bibliographie, indiquent qu'à l'Action canadienne-française on n'est pas résolu à chômer.

Abonnement à cette revue: \$2.00 par année.

S'adresser au numéro 1735, rue St-Denis, Montréal.

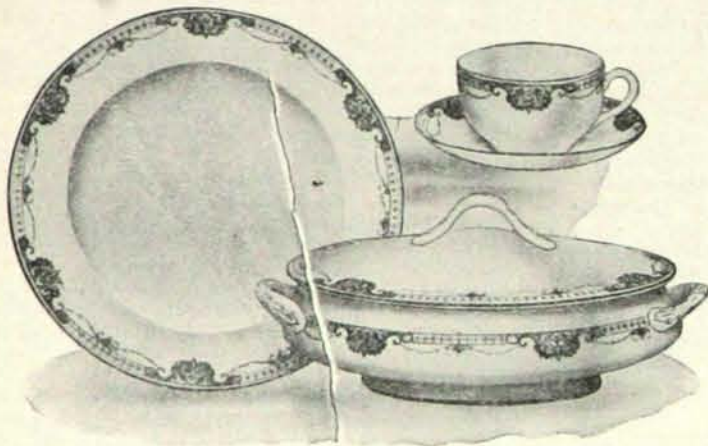
SOMMAIRE DU MOIS DE MARS 1928

	Pages		Pages		Pages
D'UN MOIS A L'AUTRE	1	LA CURIEUSE AVENTURE DE MA-		CAUSERIE DE TANTE	15
EDITORIAL	3	RIE COTELLE	8	BRODERIES	16
LE CARDINAL ROULEAU	4	LA BELGIQUE	10	LA BONNE CUISINE	19
LE TRAVAIL	6	LA CHASSE AUX DOTS—Hector Fabre.	12	LE DERNIER MOT	32
		EMILIEN DAOUST	14		

Nouvelle aubaine pour les lecteurs de "Mon Magazine"

GRATIS

UN SERVICE DE TABLE INCOMPARABLE
ET SOMPTUEUX



SERVICE DE 97 PIÈCES — PORCELAINES ANGLAISE

Le gagnant du dernier tirage: M. ERNEST LAPOINTE

Ste-Julie de Verchères, - P. Q.

UNE LETTRE ELOQUENTE

Ste-Julie de Verchères, 16 janvier 1928.

Monsieur Eddie Fortin,
Gérant de la Circulation,
Mon Magazine, Montréal.

Cher Monsieur:—

Je tiens à vous remercier très sincèrement pour le magnifique service de table, comprenant 97 morceaux que j'ai eu la bonne fortune de gagner comme abonné de "Mon Magazine". Il occupe une place d'honneur à la maison, tout comme votre beau magazine qui est notre lecture préférée. Vous souhaitant tout le succès possible, je me sousscris.

Votre tout dévoué,

ERNEST LAPOINTE

La même bonne fortune attend un autre de nos
abonnés dans quelques semaines.

POURQUOI PAS VOUS ?

A TOUS les lecteurs ou lectrices qui, d'ici au 29 avril, nous feront parvenir le prix de leur abonnement à *Mon Magazine* nous donnerons l'avantage de gagner ce magnifique service à dîner de 97 morceaux — porcelaine anglaise — d'une valeur de \$49.50.

Ne remettez pas à demain ce que vous pouvez faire aujourd'hui. *Remplissez immédiatement le coupon ci-dessous et adressez-le nous avec votre remise.* Un de nos abonnés aura sûrement le plaisir d'avoir ce magnifique service sur sa table, dans une fête prochaine.

Remplissez le coupon

"MON MAGAZINE",
1725 St-Denis,
Montréal.

Ci-inclus \$2.00, renouvellement de mon abonnement.

Nom

ADRESSE

PROVINCE

Ce coupon me donne droit au tirage du magnifique set à dîner de 97 morceaux.

Pour vivre heureux

Écrit spécialement pour "Mon Magazine" par le
Dr J.-M.-E. Prevost, directeur médical de
l'Institut de Prophylaxie de Montréal.

"Il n'est qu'une chose que nous devons craindre, c'est... la peur!" (Montaigne).

*

* *

"Nous avons été créés pour dominer ce qui nous entoure et non pour être soufflés par les accidents ou les malchances. Nos plus grands ennemis vivent dans notre propre cerveau, dans notre imagination, dans les idées fausses que nous avons sur la vie; nous devrions être des conquérants au lieu d'être des esclaves." (Marden).

*

* *

Lutter contre les difficultés tangibles de la vie, en porter la charge souvent très lourde, constituée pour nous tous un fardeau déjà considérable. Et, cependant, il n'est pas rare de nous voir ajouter à ces peines réelles la crainte, la crainte de malheurs qui ne nous arriveront probablement jamais. Elle dépend presque complètement de notre imagination que rien ne borne. La crainte, bien souvent, est notre ennemi le plus dangereux. Elle augmente le poids de nos souffrances, elle chasse le sommeil, nous enlève l'appétit et jette sur nos joies un voile qui n'est en somme que l'ombre d'une ombre, mais est plus enveloppant que bien des tristesses réelles.

Marden écrit encore à ce sujet:

"Regardez en arrière, et vous découvrirez que la crainte qui vous a vieilli prématurément, qui a ridé votre visage, détruit l'élasticité de votre démarche, l'éclat de vos joues et vous a dérobé votre joie, était la crainte de choses qui ne sont jamais arrivées. La crainte agit sur la circulation du sang et paralyse le système nerveux."

Donc, porter en soi la crainte, c'est non seulement une souffrance, mais un danger pour notre santé générale.

Comment une telle pensée (crainte de la maladie, de la pauvreté, de la mort, pour nous-même ou ceux qui nous entourent) peut-elle arriver à nous posséder ainsi? Simplement par la répétition constante d'une inquiétude (fondée ou non) qui constitue à la longue une autosuggestion et finit par causer une déformation. Nous ne voyons plus les choses comme elles sont. Mais ce qu'une suggestion consciente et mauvaise a pu faire, elle peut et doit le défaire.

Pour cela il nous faut revenir pour ainsi dire sur nos pas et refaire en bien, consciemment, ce que nous avons fait en mal et inconsciemment, rétablir l'équilibre compromis ou perdu en nous répétant, de manière à nous entendre, des paroles exprimant l'idée opposée à la pensée dont nous devons nous débarrasser.

Maintenant, cessons un moment de penser à notre propre fardeau. Ceux qui nous accompagnent et nous entourent cheminent aussi bien péniblement parfois autour de nous; ils subissent notre influence comme nous subissons la leur. Pensons surtout aux jeunes, pour qui tout ce qui vient de nous est exemples et suggestions: nos sentiments, nos impressions, notre gaieté, nos tristesses, se répandent autour de nous sans qu'il soit nécessaire d'utiliser la parole, simplement par le masque que notre sérénité ou nos soucis posent sur notre visage, par le son de notre voix, calme, bienveillant ou colérique et plus subtilement encore par l'expression de notre regard, qui apaise, reconforte ou éloigne.

Disons aussi qu'une attitude victorieuse est un levier puissant pour celui qui a la chance de la posséder, et un grand secours pour ceux qui vivent dans son ambiance; elle est un bel encouragement pour les jeunes qui ont toute la vie devant eux, car il est bon d'entrer avertis dans l'existence, mais

non découragés. Il faut leur apprendre à croire au bonheur, à le créer, s'il n'existe pas, à poursuivre un but avec la certitude de l'atteindre, ce qui est indispensable pour ne pas perdre courage si le résultat se fait attendre. En un mot, s'attacher avec foi et ténacité à l'idée qu'on veut réaliser. Un des mots précieux du monde est la réponse de Newton à qui l'on demandait comment il avait pu accomplir ses découvertes. Il répondit:

"En y pensant toujours."

Tout ce que je viens de dire, vous ne l'ignorez pas, mais ce dont on ne se rend pas toujours compte, c'est de l'importance (souvent définitive) que peuvent avoir des choses en apparence passagères, mais qui vont, cependant, laisser dans l'inconscient de ceux qui vivent près de nous une empreinte qui, selon qu'elle sera bonne ou mauvaise, les accablera ou les aidera peut-être pendant toute la vie. (Il ne faut pas oublier que les paroles ne s'envolent pas, qu'elles sont enregistrées par notre inconscient et peuvent avoir une influence durable.)

Il importe donc pour être heureux soi-même et donner le bonheur aux autres: 1o de reconquérir la santé, si c'est dans le domaine de la possibilité; 2o d'éviter de parler sans cesse du mal dont on souffre et de celui qu'on redoute; 3o de se pénétrer d'une idée de calme, d'apaisement, de sérénité et de remplacer toute idée mauvaise par une idée saine, forte, vivifiante. En un mot, de surveiller, pendant quelque temps, ses pensées et sa manière d'être, en ayant envers soi-même une certaine fermeté. Il faut peu de temps pour obtenir un résultat lorsqu'on travaille ainsi PERSONNELLEMENT, et sans négliger la suggestion générale du matin et du soir, que le professeur de Nancy nous conseille de continuer toute la vie.

Dans la *Conduite de la vie* d'Emerson, je lis les lignes suivantes par lesquelles je terminerai:

"L'intelligence annule la fatalité; dans la mesure où l'homme pense, il est libre. Le triomphe de l'imagination, c'est de montrer que tout peut se convertir en tout."

Bonnes- mais pas Chères



Les Fèves au Lard
CLARK sont aussi
économiques qu'
elles sont succu-
lentes et nutritives.
Et si peu chères!

FÈVES AU LARD CLARK

Prêtes à chauffer et à servir.

En vente partout

Les Cuisines Clark vous aideront

W. CLARK Limited, Montréal

Vol. II, No 12

Mon MAGAZINE

Revue Canadienne de la Famille et du Foyer

ABONNEMENT. \$2.00 par année, payable d'avance, pour le Canada et l'Empire Britannique. Le numéro, 25 cents. Etats-Unis, \$3.00. Autres pays étrangers, \$4.00 par année.

Les remises peuvent être faites par mandat-poste, lettre recommandée, mandat-express ou chèque auquel on a ajouté le montant de l'échange.

Enregistré comme matière de deuxième classe au bureau de poste de Beauceville, P. Q.

ÉDOUARD FORTIN
Président



J.-A. FORTIN
Gérant-Général

MARS 1928

ADMINISTRATION GÉNÉRALE
1725 rue St-Denis, Montréal.

Tél. Harbour 9464.

ATTENTION. Changement d'adresse. Nous changeons l'adresse d'un abonné à sa demande, mais il faut donner l'ancienne adresse en même temps que la nouvelle pour que le changement puisse être fait.

Publié le 1er du mois par
LA COMPAGNIE DE PUBLICATION
DE "MON MAGAZINE" LIMITEE,
MONTREAL.

LA VIE COURANTE

PROPOS DE CAREME

Encore quelques jours, et le carême de 1928 sera chose du passé. Nombreux sont encore les observateurs de ses lois, mais nombreux également se font, d'année en année, les adorateurs du ventre et les bravades des ignorants.

Qu'est-ce que cette coutume rétrograde de nous empêcher de manger à notre appétit et de nous interdire tels ou tels aliments qui nous conviennent mieux que les autres? C'est une tyrannie, et c'est une absurdité aussi contraire à la santé qu'à la liberté. Le jeûne et l'abstinence, deux choses à rayer des habitudes de la société moderne... Ils se tiennent ces propos-là. Nous les avons entendus.

Le jeûne et l'abstinence sont deux choses qu'en langage chrétien on range sous le nom de mortification, mais elles diffèrent l'une de l'autre: le jeûne est la privation de nourriture pendant un certain temps, l'abstinence est la privation de certains aliments, des aliments gras, par exemple, c'est-à-dire de la chair des animaux, excepté celle des poissons.

Se mortifier, ce n'est pas la même chose que se mettre à mort, c'est seulement tuer l'appétit du corps pour faire prédominer la volonté de l'âme, c'est tuer les mauvaises passions et se rendre véritablement homme. A ce point de vue, le jeûne et l'abstinence sont une excellente gymnastique morale. Un homme qui sait jeûner et s'abstenir est un homme dont la volonté se fortifie, et qui devient capable des plus grandes choses.

L'histoire et l'expérience s'accordent à prouver qu'on n'est pas fort en morale quand on ne sait pas se priver volontairement même de jouissances honnêtes et légitimes. Un corps bien nourri, bien flâté, devient le maître de l'âme. Nous ne craignons pas de le dire, un homme qui sait jeûner est un homme invincible.

*
* *

Le jeûne et l'abstinence ne sont pas utiles seulement au point de vue moral, mais encore au point de vue de la santé.

Il y a plus de personnes qui meurent pour avoir trop mangé que pour avoir trop jeûné; ceci est une vérité que la pratique de tous les médecins met hors de doute.

Montesquieu disait, il y a plus d'un siècle: "Le souper tue la moitié de Paris et le dîner l'autre";

Les choses n'ont guère changé depuis ce temps-là. C'est par la bouche que des milliers d'hommes abrègent leur vie et attirent sur eux une armée d'infirmités. Un célèbre médecin a écrit qu'on peut faire trois parts des aliments qui s'étalent sur les tables les mieux garnies: la première sert à la réparation des forces, la seconde est à la satisfaction du palais, la troisième n'est que l'aliment des maladies futures.

Cet avis vaut la peine qu'on le médite. Ce n'est pas sans raison qu'on a appelé l'estomac le laboratoire de l'apoplexie, et il est clair que cela est vrai surtout pour les gourmands et les intempérants.

*
* *

Eh bien! devant ces vérités, peut-on trouver que l'abstinence et le jeûne sont de si ridicules pratiques?

Et l'Eglise, qui est une mère sage et compatissante, proportionne la longueur et la rigueur du jeûne à la capacité de chacun. Ses règles disciplinaires, en vue de l'intérêt moral, sont aussi des règles éminemment favorables à la bonne santé des individus.

Et c'est pourquoi, loin de trouver des siècles d'ignorance et d'obscurité, nous devons voir une institution admirablement sage et des plus favo-

Méditation

Lorsque je serai vieux et que ma chevelure
Aura le même aspect qu'un matin de janvier,
Lorsque j'aurai pansé du rêve la blessure,
Que j'entendrai venir mon cruel geôlier...

Je veux que le soleil ainsi que la nature
Revêtent leurs habits de pourpre et de satin,
Pour entendre l'adieu de ma vie d'aventure
Que j'exécuterai aux genoux du matin.

Je veux que l'aiglon, déracinant les arbres,
Déchaîne ses fureurs après mon dernier chant
Et traîne quelques feuilles mortes sur les marbres,
Pour me faire un tombeau ignoré du passant.

René DEBRAY

L..., 1928.

rables au progrès matériel comme au progrès moral.

*
* *

AU PAYS DES MARTYRS

La persécution se continue, au Mexique, plus sanglante, plus terrible que jamais. On vient de fusiller, à San-Louis de Potosi, au Mexique, un prêtre et cinq laïques, accusés, comme la plupart des martyrs au Mexique, depuis quelques mois, d'avoir conspiré contre l'Etat et d'avoir eu une conduite séditieuse. La série des meurtres dont on ne prend même pas la peine de légaliser les apparences continue. Aux centaines de Mexicains catholiques déjà assassinés, des dizaines d'autres s'ajoutent tous les mois. Calles et ses gens ont parqué dans des camps de concentration des milliers d'hommes, de femmes et d'enfants dont le crime est de vouloir prier Dieu dans leurs églises. La typhoïde et la petite vérole déciment ces prisonniers. Les voisins du Mexique, les Etats-Unis, ne s'alarment pas de cette situation inhumaine, de ces massacres et de ces tortures. La presse américaine fait presque à l'unanimité le silence là-dessus.

Et durant que se perpétue cette boucherie digne des temps néroniens, les Etats d'Europe et les Etats-Unis ferment les yeux, sous prétexte que ce sont là questions de politique intérieure. Nous nous demandons si véritablement nous vivons en des temps civilisés et s'il ne vaudrait pas mieux revenir aux jours anciens des croisades, alors que les droits de l'Eglise et les sentiments humanitaires trouvaient des défenseurs au cœur même des souverains et des nations.

*
* *

CHEZ NOUS

Nos lecteurs voudront bien prendre note que les bureaux de "Mon Magazine", à partir du 1er avril prochain, seront situés au numéro 1725, rue St-Denis, et que notre nouveau numéro de téléphone est Harbour 9464. Nous subissons les attaques du "mal printanier", le déménagement. Et comme bon nombre de nos abonnés vont également changer de logis, ils voudront bien nous laisser connaître leur nouvelle adresse afin que le service de notre revue ne leur soit pas interrompu.

Son Eminence

Le Cardinal Raymond Marie Rouleau, O. P.

L'EGLISE de Québec et du Canada catholique toute entière a salué avec une respectueuse et profonde joie l'élévation au cardinalat de monseigneur l'archevêque de Québec, Sa Grandeur Mgr Raymond-Marie Rouleau, O. P. C'est le 3 janvier au soir, à Rome, dans l'église Saint-Pierre "in Montorio", devant une nombreuse assistance, que le nouveau prince de l'Eglise prenait possession de son titre.

Avec des notabilités canadiennes, on y voyait le Séminaire canadien de Rome, dont la Schola exécuta les chants. Toute la colonie ecclésiastique et religieuse française y était représentée. Dans le chœur, sur les fauteuils réservés au corps diplomatique, se trouvaient l'ambassadeur de France près le Saint-Siège et Mme Doucet, les ambassadeurs d'Espagne et du Pérou, le ministre de Bavière, celui du Nicaragua et la comtesse Capello. Etaient en outre présents, NN. SS. Caccia di Dominioni, maître de chambre, et Zampini, sacriste de Sa Sainteté; NN. SS. de Huyn, patriarche latin d'Alexandrie; Palica, vice-gérant du vicariat de Rome; d'Herbigny, président de l'Institut oriental; Garnier, évêque de Luçon; Budka, évêque des Ruthènes au Canada; de Stotzingen, Abbé primat des Bénédictins, etc.

Le cardinal Rouleau arriva accompagné de Mgr Ferretti, évêque dominicain, et de ses deux témoins, Mgr Gosselin, recteur de l'Université de Québec, et Mgr Lagueux, curé de Saint-Roch, à Québec. Après l'obédience de tout le collège international des Frères Mineurs et du Séminaire canadien, le religieux Franciscain, recteur de l'église St-Pierre "in Montorio", lut au cardinal une adresse où il retraça les fastes religieux de ce vénérable sanctuaire. Les cardinaux prononcèrent alors une allocution.

Messeigneurs,
Mes Très Révérends Pères,
Mes Frères,

C'est pour moi un honneur bien grand et une consolation non moins vive que de recevoir comme titre cardinalice, parmi tant d'églises illustres de Rome, celle de Saint-Pierre "in Montorio". J'y vois une nouvelle faveur de notre auguste et vénéré Pontife Pie XI, qui provoque en mon cœur une chaleureuse expression de filiale reconnaissance.

Cette église, élevée par la munificence des rois catholiques, et restaurée par les largesses de Pontifes romains, se recommande également à l'admiration des artistes et à la piété des fidèles. Riche des trésors de la peinture et de la sculpture qui la décoraient autant que des souvenirs historiques qu'elle renferme, elle mérite de capter l'attention des connaisseurs aussi bien que celle des chercheurs.

En ces derniers temps, trois cardinaux de Casanova, tous archevêques de Tolède, ont successivement pris possession de ce sanctuaire. Le dernier titulaire, l'Eminentissime Reig y Casanova, y laisse le souvenir de sa piété mariale et eucharistique comme de la puissance de son activité en faveur de la presse catholique et des œuvres sociales selon les principes de l'Evangile. Que n'a-t-il pas entrepris pour faire régner toujours plus parfaitement le Christ-Roi dans la catholique Espagne!

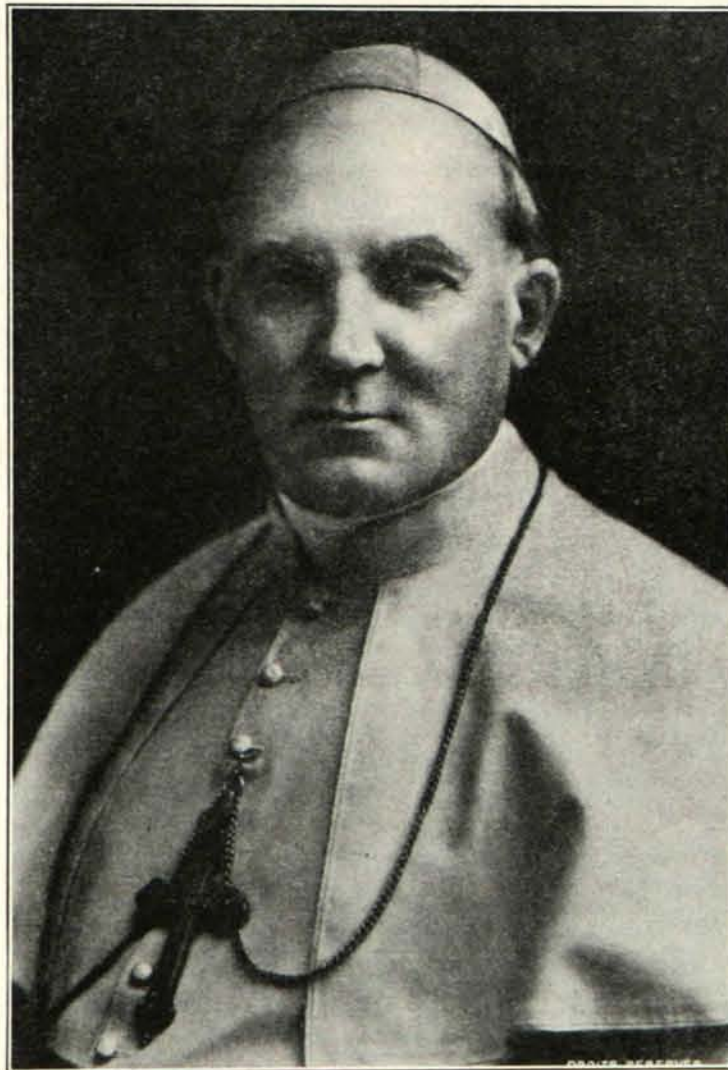
Si noble qu'il soit, ce pieux édifice est toutefois moins recommandable par la beauté de ses lignes architecturales et la magnificence de ses œuvres d'art que par la ferveur des religieux qui, pendant cinq cents ans, ont imprégné ses murs du parfum de leurs prières et de l'encens de leurs sacrifices. Depuis le bienheureux Amédée qui y établit ses frères, elle n'a cessé d'être un centre de contemplation et un foyer d'apostolat (1472). Ainsi que vous l'exprimiez si bien, mon Très Révérend Père, pendant trois siècles ininterrompus, de ce lieu béni sont partis les religieux, porteurs de l'Evangile, à l'Ancien et au Nouveau Monde. Sous les dalles de ce temple reposent leurs tombes, remplies des reliques de ces héros de la foi.

Comment un fils de saint Dominique ne serait-il pas heureux d'être chargé, dans la Ville Eternelle, d'un sanctuaire confié à la garde des enfants du sérapique François d'Assise? Mes Révérends Pères, c'est dans cette ville de Rome que nos saints patriarches, éclairés de la lumière d'en haut, se sont rencontrés; dans cette ville qu'ils ont prié ensemble et la nuit et

le jour; dans cette ville qu'ils ont mis en commun les énergies de leur grâce particulière pour travailler fraternellement à la défense et à la gloire de la Papauté; dans cette ville qu'ils se sont dit: *Stemus simul et nullus adversus nos prevalebit*. Que le baiser de Dominique et de François soit à jamais sur les lèvres de leurs fils!

De plus, cette église a été comblée des faveurs des Souverains Pontifes. Sixte V, le grand pape franciscain, la déclara titre cardinalice, et combien de fois les libéralités pontificales ne l'enrichirent-elles pas de précieuses faveurs spirituelles?

Mais elle m'est spécialement chère par le culte intense dont on entoure ici la mémoire du Prince des apôtres. Saint Pierre! quelle âme catholique? quelle âme de prêtre? quelle âme de prêcheurs ne tressaille à ce nom tombé des lèvres du Christ?



Son Eminence RAYMOND-MARIE ROULEAU, O. P.

(Dix-neuvième évêque et neuvième archevêque de Québec)
(Troisième cardinal canadien)

Un membre de la famille dominicaine ne saurait oublier que dans Rome même, son Père, en extase, a reçu la vocation apostolique des lèvres glorifiées du premier des Pontifes romains, et que le bienheureux Pierre lui a dit: "Va et prêche." Cette surnaturelle mission lie pour jamais les Prêcheurs au Siège apostolique.

Pierre, avant tous, a rendu un solennel témoignage à la divinité du Christ. Aussi a-t-il été la pierre sur laquelle le Christ a bâti son Eglise. A Pierre a été confiée la primauté "d'honneur et de juridiction" avec le dépôt de la sainte foi. Doté de la grâce personnelle de l'infailibilité, il est le gardien fidèle, l'authentique interprète de la Vérité révélée. Et Pierre gouverne, enseigne et confirme ses frères non seulement par les actes extraordinaires du magistère solennel, mais encore par les directions du magistère ordinaire.

Grands, étonnants, sont les privilèges que l'Apôtre reçoit de la puissance du Christ. Mais combien touchants sont les élans de son cœur d'homme à la fois généreux et faible, si spontané dans son amour, si sincère dans son repentir. "Seigneur, s'écrie-t-il, vous qui, d'un regard d'infinie compassion, avez pardonné la faute de mon reniement, vous qui savez tout, vous savez bien que je vous aime." Et les sillons creusés sur les joues amaigries de l'Apôtre par les larmes de la pénitence, révèlent la profondeur de ses regrets et l'intensité de sa charité.

Dans cette Rome, tête du monde, il a implanté la doctrine et la croix de son Dieu afin que de ce centre immortel elles rayonnent à jamais sur les peuples de l'univers. Il y meurt crucifié comme son Maître bien-aimé; mais, dans son humilité, il veut être placé la tête en bas; dans son désir de recevoir au plus tôt son Jésus, il a les pieds tournés vers le ciel.

Saint Pierre a pu quitter le sol de Rome après l'avoir empourpré de son sang. Mais de là-haut où trône près de son Chef divin, l'humble et glorieux pêcheur de la Galilée, il veille toujours sur l'Eglise dont le premier, il a été l'universel pasteur. Il vit toujours dans ses successeurs et continue par leur surnaturel ministère, son œuvre de sanctification, d'illumination et de direction. En effet, dans la vie catholique, rien n'échappe à l'influence du Pontife romain. Qu'il s'agisse de la diffusion de la grâce, les sanctificateurs sont les envoyés de Pierre. Qu'il s'agisse d'enseignement révélé, les docteurs sont les envoyés de Pierre. Qu'il s'agisse de gouvernement ecclésiastique, les pasteurs sont les envoyés de Pierre.

Soyons donc à jamais, fermement et tendrement, attachés au Vicaire de Jésus-Christ, et par les convictions de notre intelligence et par l'affection de notre cœur, car rompre avec le Pape, c'est rompre avec Dieu; mais l'union avec le Pape, c'est l'union avec le Père et son Fils Jésus-Christ. Il me semble entendre la voix du Père commun nous disant avec saint Jean: *Ut et vos sociatatem habeatis nobiscum, et societas nostra sit cum Patre et cum Filio ejus Jesu Christo*. (1 Jean, I, 5.)

Lorsqu'il affirme, dirige, défend ou condamne, c'est pour le bien des peuples et la gloire du Christ Jésus.

Mes Révérends Pères, ce nom aimable et saint de Jésus, nos frères aînés, à la suite des saints apôtres, l'ont porté devant les nations, les rois et les fils d'Israël. Le Concile de Vienne chargeait la famille de saint Dominique de publier partout la sainteté du nom de Dieu. Plus tard, saint Bernardin de Sienna l'imprimait dans les cœurs après l'avoir gravé sur les monuments et inscrits sur les étendards. De cette vénérable maison, des phalanges de missionnaires sont partis pour faire bénir ce nom sacré par des peuples qui ignoraient son existence et sa vertu.

A l'occasion de cette auguste cérémonie et en cette fête du Saint Nom de Jésus, portons à l'exemple de Pierre et sous sa paternelle allégresse à nos contemporains l'adorable nom de Jésus. Du même coup, nous porterons aux âmes, parfois si malades, de notre temps, la lumière, l'aliment et le remède dont elles ont un besoin si impérieux.

x x x

Son Eminence le cardinal Rouleau est rentré à Québec, mardi 7 février à 2 heures. Une foule empressée l'attendait pour lui présenter ses respects et manifester sa

joie de revoir ce digne Prince de l'Eglise, auquel tous ont tenu à donner une preuve de leur respect filial et de leur profond attachement.

Le soir même la Province offrait un superbe banquet à Son Eminence au Café du Parlement, les plus hauts dignitaires de l'Eglise et de l'Etat étaient réunis pour fêter le digne prélat. L'honorable Premier Ministre, M. L.-A. Taschereau, présidait cette belle réunion au cours de laquelle trois magnifiques discours ont été prononcés par l'hon. L.-A. Taschereau, S. G. Mgr Gauthier et Son Eminence.

Notre revue est heureuse et fière d'offrir à Son Eminence le cardinal Rouleau l'hommage de sa respectueuse soumission et ses souhaits de longue vie et de fructueux apostolat. Digne successeur des grands évêques qui ont occupé le siège de Québec, les éminentes qualités qui lui ont valu l'insigne honneur de la pour-

pre cardinalice en feront un chef alimé et respecté dont les directions et les enseignements seront une lumière pour son clergé, ses nombreux fidèles et le Canada tout entier.

*
* *

L'EGLISE SAINT-PIERRE IN MONTORIO

Notice historique et descriptive

La colline à laquelle son sable jauné fait donner le nom moderne de mont d'or (*montorio* par corruption), fut habitée par Janus, roi des Aborigènes, pendant que Saturne régnait, de l'autre côté du Tibre, sur le mont Capitolin. Ancus Martius, quatrième roi de Rome, entouré de murailles cette colline qui n'a pas été comptée parmi les sept autres. C'est là que, d'après la tradition, l'apôtre saint Pierre a été crucifié. Une église y a été élevée plus tard. On en attribue la fondation à Constantin et elle était nommée primitivement *Santa Maria in castro aureo*, Sainte Marie du château d'or. L'abbaye attenante était comptée parmi les vingt abbayes privilégiées de Rome. La terrasse qui la précède offre un magnifique panorama de la cité moderne, des montagnes du Latium et de la plaine qui s'étend au delà de la basilique de Saint-Paul jusqu'à la mer. Pour y arriver, il faut suivre une voie en zigzag, ornée des stations du Chemin de la Croix. L'église de Saint-Pierre in Montorio a été érigée d'abord, à ce que l'on croit, par Constantin le Grand. Elle fut rebâtie vers la fin du XVI^e siècle par le roi d'Espagne, Ferdinand le Catholique, sur les dessins de Baccio Pintelli. Différents ordres religieux l'ont tour à tour possédée et embellie; elle est maintenant confiée aux Franciscains, qui y ont établi le collège des jeunes missionnaires de l'Ordre. De là sortent annuellement des apôtres pour les contrées les plus rebelles à la foi du Sauveur, pour les pénibles missions du Levant comme pour les contrées inhospitalières de la Chine.

A côté de cette église, se trouve le cloître du couvent. Au milieu s'élève le gracieux petit temple de forme ronde, chef-d'œuvre de Bramante. Ce fut encore Ferdinand le Catholique qui fit ériger ce sanctuaire en 1502. Il est surmonté d'une coupole que portent seize colonnes de granit noir. C'est dans la chapelle sou-

SAGES CONSEILS!

Oui, c'est un honneur pour une Eglise particulière et une gloire pour une jeune nation d'être représentées dans l'auguste Sénat de l'Eglise universelle. C'est encore un encouragement, j'allais dire une plus rigoureuse obligation de marcher dans la même voie et de demeurer hardiment fidèles à un passé de droiture morale et d'honneur catholique.

Notre condition sociale est un objet d'envie pour d'autres nations. Ne nous laissons donc pas leurrer par de spécieuses doctrines qui nous engageraient sous le prétexte de fallacieux progrès en des chemins d'erreurs. Ne reprenons pas pour notre compte de dangereuses expériences qui ont coûté si cher à des peuples plus anciens. Le fidèle respect de la loi de Dieu est un principe souverain de bonheur pour les individus et de prospérité pour les nations. Que notre vie personnelle se conforme avec amour aux bienfaisantes dispositions de l'Evangile. Que notre oreille écoute avec docilité les commandements et les directions du Vicaire de Jésus-Christ. En nous éloignant de sa sagesse à qui irions-nous? N'a-t-il pas les promesses de la vie éternelle? Egalement notre vie publique s'inspirant constamment des lois divines et des préceptes du droit ecclésiastique, une paix solide, un progrès constant et durable récompenseront notre religieuse obéissance. Plus que jamais soyons donc unis au Pape pour être unis à Dieu qu'il représente ici-bas. En celui qui ne recherche que le bien de ses enfants plaçons notre filiale confiance. Il étendra paternellement sur nous sa main tutélaire. Ses fils du Canada seront au milieu de ses amertumes son espoir et sa consolation.

(Extrait de la réponse de S. E. le cardinal Rouleau à l'adresse de son Clergé, 7 février).

terrine, et au centre du monument, qu'on montre la fosse où l'on croyait que fut plantée la croix sur la-

quelle mourut le prince des Apôtres. Un religieux retire ordinairement du fond de ce trou une pincée de sable jaune, que l'on emporte comme un souvenir de la visite faite à Saint-Pierre in Montorio.

PLAN DE L'EGLISE

(2) *Chapelle de Jésus à la colonne*; magnifique peinture à l'huile sur pierre, de Sebastiano del Piombo, d'après les dessins de Michel Ange. Les fresques de la voûte représentent la Transfiguration de Notre-Seigneur par le même Sebastiano; elles lui coûtèrent six années de travail. (3) *Chapelle de la Madone*. On y vénéra une pieuse image de la sainte Vierge, connue sous le nom de *Madonna della Lettera*. Clément XI l'y fit transporter à la suite d'une guérison miraculeuse, et il vint l'y visiter. Les tableaux de chaque côté de l'autel, saint François et saint Antoine, sont de Morandi. (4) *Chapelle de la Présentation au temple*, tableau de Cerruti. (5) *Chapelle de Saint Paul*, tableau de Vasari, représentant la conversion de cet apôtre. Le monument de Fabiano di Monte et du cardinal Antoine, tous deux de la même famille, a été exécuté par Ammanati sur les dessins de Vasari. (7) *Chœur*. Le maître-autel est surmonté d'une copie du Guide, représentant le crucifiement de saint Pierre. Elle a remplacé le chef-d'œuvre de la peinture moderne, le tableau de la Transfiguration, que le cardinal Jules de Médicis commanda à Raphaël pour l'église de Saint Pierre in Montorio. Les Français l'emportèrent avec bien d'autres trésors artistiques. En 1815, Pie VII le fit placer dans le Musée du Vatican, après avoir néanmoins stipulé une rente annuelle en faveur de l'église à qui ce chef-d'œuvre appartenait. La balustrade, en jaune antique, a été construite avec les colonnes trouvées aux jardins de Salluste près de Pincio. (8) *Autel de Saint Jean-Baptiste*, tableau par Daniel de Volterra. (9) *Autel de la Déposition de la Croix*, tableau par Stallaert, de Bruxelles, et longtemps attribué à Antoine Van Dyck. (10) *Autel de Sainte Anne*, tableau de l'école de Bagioni. (11) *Chapelle de Saint François d'Assise*, les sculptures sont de Bolgi. (12) *Chapelle des Stigmates de Saint François*: les tableaux sont de Giov. de Vecchi sur les dessins de Michel Ange.

Un délicieux produit canadien

VOICI le temps "des sucres" arrivé. Nos braves cultivateurs — ceux que la Providence a favorisé d'un "bien" dont les abouts sont coiffés d'une superbe érable — ont déjà commencé l'entaillage et, dans les canettes que les premiers rayons du soleil printanier font reluire comme d'immenses escarboucles attachées au flanc de l'érable, la sève généreuse coule à plein bord. Nous allons manger du sucre frais.

Les aborigènes du Canada nous ont légué non seulement le canot, la raquette et le toboggan, mais aussi l'art de fabriquer cette précieuse denrée alimentaire et cette friandise qu'est le sucre d'érable. Lorsque les premiers colons arrivèrent au Canada, ils virent que les Indiens au printemps sortaient leurs grands chaudrons et procédaient à la fabrication de sirop et de sucre. La transmission du procédé fut un bienfait pour les nouveaux habitants du pays, car dans une contrée bien pourvue de poisson, de gibier et de fruits sauvages et dans laquelle les céréales et les légumes devaient bientôt devenir abondants, les deux denrées essentielles qu'il était difficile de se procurer étaient le sucre et le sel. Outre leurs usages immédiats, ils étaient indispen-

sables pour conserver le surplus d'aliments des années d'abondance pour les années de disette: le sucre pour la conservation des fruits et le sel pour celle des poissons et des viandes. Des descendants des pionniers ont transmis par écrit la manière dont les fruits étaient alors conservés avec le sucre d'érable. Les fraises venant les premières étaient bouillies dans le sucre, puis placées dans un baril et recouvertes d'une couche de sucre d'érable pulvérisé. Venaient ensuite les framboises, les mûres, les myrtilles, les prunes et les canneberges, qui toutes recevaient le même traitement, et l'espoir des enfants était de voir le baril s'emplier avant l'arrivée de l'hiver. En ce temps-là, nulle bonne ménagère ne croyait avoir pourvu à tous les besoins de la famille tant qu'elle n'avait pas mis en réserve, sur une étagère élevée placée dans un endroit frais, une rangée de pains de sucre d'érable obtenus par refroidissement dans des seaux à lait.

A mesure que la colonisation et la population progressaient, la fabrication du sucre prenait dans la vie des habitants une importance sociale. Le "temps du sucre" devenait l'occasion d'une partie de plaisir dans le bois durant la veillée, alors que, sous le prétexte d'aider au fabricant, jeunes gens et jeunes filles profitaient de la circonstance pour faire des promenades en traîneaux et des courses de chevaux jusqu'à l'érablière, pour manger du sirop ou du sucre refroidi sur la neige, jouer au jeu des gages touchés et se livrer à d'autres amusements. C'était en somme une sorte de fête marquant la fin de l'hiver et l'arrivée du printemps. Lorsque la récolte de sirop et de sucre était terminée, la galette de sarrasin et le sirop d'érable constituaient pour la durée de la nouvelle saison le plat national au petit déjeuner.

D'après le service Forestier du ministère de l'Intérieur, la sève de toutes les espèces d'érables contient du sucre et aux débuts de la colonie, en temps de disette, même l'érable du Manitoba, le moins productif sous ce rapport, était entaillé. En pratique il n'y a toutefois que l'érable à sucre (*acer saccharum*) qui soit exploité.

Avec le développement des moyens de communication le sucre d'érable perdit peu à peu de son importance dans le régime alimentaire de la population; d'aliment indispensable il est devenu denrée de luxe. La fabrication de produits de l'érable — sucre, sirop, "beurre" et "crème" — se fait en con-

séquence, mais la population et la richesse croissant sans cesse, le débouché prend de plus en plus d'ampleur. Le produit le plus en faveur est le sirop dont les procédés de fabrication ont atteint un haut degré de perfection. Il est vendu en boîtes métalliques, en pots de verre et en bouteilles et, comme le miel, il est de teinte pâle ou foncée. La plupart des consommateurs aiment mieux le sirop très fluide et sans couleur, mais d'autres, se souvenant des heureux moments dans l'érablière, accordent leur préférence au sirop plus épais, ayant une riche teinte d'ambre et un arôme prononcé. Le fabricant moderne est en mesure d'en fournir des deux sortes.

En dégustant du sirop ou du sucre d'érable on ne peut s'empêcher de songer aux temps héroïques des pionniers de notre pays. L'inimitable arôme de ce produit vraiment canadien nous remet naturellement en mémoire Indiens, fourrures et huttes de troncs d'arbres. La fabrication de produits de l'érable est une branche de l'industrie du bois qui tend à la conservation de la forêt et, qu'elle se fasse dans la modeste cabane à sucre d'autrefois, elle conserve toujours ce cachet particulier qui en fait une industrie essentiellement canadienne.

La voix des champs

As-tu parfois pleuré, fatigué de la ville,
De ses rires confus, de ses bruits, de ses chants?
As-tu senti le poids de la foule servile?
Viens goûter la paix des champs!

Si ton âme a cherché la noble solitude,
Si tu trouves parfois les hommes trop méchants,
Loin des troubles du monde et de sa servitude,
Viens goûter la paix des champs!

Si ton esprit, touché d'une flamme divine,
Veut secouer le joug de nos tristes penchants,
Viens écouter la voix de Dieu dans la ravine,
Viens goûter la paix des champs!

Si ton cœur a saigné des peines de la vie
Et sent monter en lui des souvenirs troublants,
Pour oublier les maux de la route suivie
Viens goûter la paix des champs!

Blanche LAMONTAGNE

La maison paternelle

Depuis que mes cheveux sont blancs, que je suis [vieux,

Une fois j'ai revu la maison rustique,
Et le peuplier long comme un clocher gothique
Et le petit jardin tout entouré de pieux.

Une part de mon âme est restée en ces lieux
Où ma calme jeunesse a chanté son cantique.
J'ai remué la cendre au fond de l'âtre antique
Et des souvenirs morts ont jailli radieux.

Mon sans-gêne inconnu paraissait malhonnête,
Et les enfants riaient. Nul ne leur avait dit
Que leur humble demeure avait été mon nid.

Et quand je m'éloignai, tournant souvent la tête,
Ils parlèrent très haut et j'entendis ceci:
— Ce vieux-là, pourquoi vient-il pleurer ici?

Pamphile LEMAY

NOUVELLE
CANADIENNE

LE TRAVAIL

A ma femme

Par
Adjutor Rivard

UNE fois, il y avait un homme et une femme, qui toute leur vie avaient travaillé la terre, et qui commençaient à se faire vieux. Que de besogne ils avaient ensemble abattu, le vieil Anselme Letiec et sa femme, Catherine, depuis le jour où ils étaient venus s'établir au cinquième rang de la paroisse, dans la dernière concession de la Seigneurie! C'est là, presque en forêt, qu'après les noces Anselme avait jadis amené Catherine. Elle avait alors dix-huit ans, lui vingt-et-un. Tout de suite, ils s'étaient mis à l'ouvrage; et, quarante années durant, par les bons comme par les mauvais jours, hiver et été, pluie, neige ou soleil, sans relâche, ils avaient travaillé.

D'abord, il avait fallu faire reculer la forêt prochaine, abattre le grand bois, essoucher et débarasser le sol; puis étaient venus les premiers labours, si durs, en terre neuve; puis la lutte, opiniâtre et longue, contre la nature rebelle, et, dans les champs agrandis, la tâche incessante au soleil qui brûle ou sous le vent qui hâle. A coups de hache et du soc de la charrue, Anselme avait taillé son domaine; il l'avait fécondé à la sueur de son front; par l'effort de ses bras, il en avait, pendant près d'un demi-siècle, tiré la vie. A ses côtés, sans jamais fléchir, Catherine aussi avait rudement besogné; du matin au soir, son labeur avait réjoui les champs et la maison.

Des malheurs les avaient frappés: la foudre avait incendié une grange et toute la récolte d'une saison; la grêle avait fauché la moisson; les sauterelles avaient dévasté les champs; un mal sans remède avait décimé le troupeau; la mort aussi était deux fois entrée chez eux... Rien n'avait pu lasser les vertus patientes de ces simples chrétiens; la prière avait incliné leurs âmes à la résignation, et le travail avait consolé leurs peines.

Des enfants leur étaient nés, nombreux, qui, d'abord avaient tour à tour égayé la maison de leurs ébats, puis, après avoir quelque temps partagé la tâche quotidienne, avaient, l'un après l'autre, quitté le toit paternel: l'aîné, qu'on avait envoyé au séminaire, était prêtre, et tous les soirs Anselme et Catherine remerciaient Dieu de cette bénédiction; deux de leurs fils étaient morts, et les parents les avaient amèrement pleurés; les autres garçons, grâce à des soins industrieux, à de longues économies, étaient établis sur de bons lots de terre; les filles avaient trouvé des partis avantageux.

Anselme et Catherine, demeurés seuls, commençaient à se faire vieux, et il leur revenait, à Anselme surtout, qu'autrefois ils avaient fait un rêve.

* *

Ils avaient fait ce rêve, qu'un jour ils pourraient vivre de leurs rentes.

Cette idée datait de loin. Tout enfant, Anselme avait admiré comme certains messieurs du village n'avaient jamais rien à faire qu'à fumer leurs pipes au soleil, échanger des paroles avec les passants, donner leur avis sur le temps et sur la récolte prochaine... "C'est des rentiers", lui avait dit son père; et plus tard, Anselme avait appris que les rentiers du village étaient comme qui dirait des habitants en retraite: ayant vendu leurs biens, ils finissaient là des jours paisibles, en mangeant leurs petits revenus.

Le tableau de ces tranquilles vieillards, assis sur le pas de leurs portes, sans autre souci que de se laisser vivre, était resté, dans le souvenir d'Anselme, comme l'image du bonheur sur terre; et de cette impression première, lui était né le désir d'être un jour un rentier.

Anselme avait si souvent parlé de ce beau projet que Catherine n'y contredisait plus; elle paraissait même partager l'ambition de son mari, mais sans enthousiasme, et comme pour lui faire plaisir.

A dire vrai, Anselme lui-même avait été longtemps sans croire beaucoup à son rêve; mais, au plus dur de la peine, n'était-il pas agréable de penser que, plus tard, après avoir bien travaillé, on aurait peut-être amassé assez de quoi pour acheter, au village, une maisonnette, et pour achever là sa vieille vie?... Il avait de la sorte nourri son espérance pendant de longues années.

Et voici que le jour était arrivé où le rêve pouvait enfin se réaliser. Depuis le mariage de leur dernière fille, Anselme y songeait sérieusement. Il était encore robuste et solide; mais il eût fait si bon, lui semblait-il, de se reposer un peu! En vendant la terre et le roulant, il pouvait former une somme rondelette, tout à fait suffisante. Et justement, un emplacement était à vendre, près de l'église, avec une petite maison et un jardin. Ils seraient bien là!... Plus de "train" à faire matin et soir, plus d'animaux à soigner, de champs à labourer, de

foin à faucher, de récolte à rentrer, de blé à battre... Ils n'auraient qu'un petit ménage et un petit ordinaire facile; le matin, ils pourraient dormir et se lever aussi tard qu'ils le voudraient; tout le jour, ils se berceraient sur la galerie, en regardant passer le monde; le soir, rien n'empêcherait qu'ils fassent, avec les voisins, une petite partie de dames ou de quatre-sept; et ils vivraient ainsi, tranquilles, heureux, en attendant la fin... Car ils n'auraient plus rien à faire: ils seraient des rentiers!...

* *

—Catherine, dit un jour Anselme, si on vendait? —Comme tu voudras, répondit Catherine; mais... Quand Catherine Letiec disait: "mais"... elle avait d'ordinaire quelque objection sérieuse à faire. —"Mais" quoi? demanda Anselme.

—Mon vieux, reprit-elle, c'était plaisant de penser qu'un jour on pourrait vivre de nos rentes; mais, à présent qu'il en est question pour vrai, il y a quelque chose qui me dit que ça ne serait peut-être pas aussi beau qu'on se l'imaginait. Veux-tu que je te dise? Eh! bien, j'ai peur qu'on le regrette.

—Peur qu'on le regrette!... Tu veux rire, vieille. Regarde un peu la vie qu'on mène, tous les deux, depuis quarante ans: on se lève avec la barre du jour, et jusqu'à la nuit noire on sue d'ahan sur l'ouvrage. A force de remuer la terre et de porter des fardeaux, nous voilà courbés et lourds; mes mains sont calleuses, les tiennes toutes gercées. Quarante années passées à trimer dur du jour de l'an à la Saint-Sylvestre, ça doit être assez; on a gagné de se reposer. Et puis, penses-y, on sera à deux pas de l'église: tu pourras aller à la messe tous les jours... et moi aussi...

Ils en causèrent longtemps. Au fond, l'aventure tentait peut-être Catherine aussi.

Il fut décidé qu'on vendrait.

* *

Le notaire, consulté, s'occupa de l'affaire: il était certain de trouver un acheteur; il en avait même un en vue, le père Maxime Bellefeuille, qui voulait établir son fils dans les environs, et qui avait de l'argent.

Tous renseignements pris de part et d'autre, il se trouva que le père Bellefeuille donnerait un bon prix pour la terre, qui lui convenait, mais ne prendrait pas le "roulant", un peu démodé. Le bonhomme, d'ailleurs, voulait réfléchir encore et ne devait donner sa réponse que dans un mois.

—Il n'importe, dit le notaire. Vous n'êtes pas pressé, père Letiec. Et si Bellefeuille ne se porte pas acheteur, j'en trouverai bien un autre. Une terre comme la vôtre, ça se vend toujours et bon prix.

—Quand le père Bellefeuille sera décidé, monsieur le notaire, vous aurez soin de nous faire de bons papiers pour nous assurer la rente, à ma bonne femme et à moi, notre vie durant, et pour que le capital revienne aux enfants, comme je vous l'ai expliqué.

—Ne craignez rien, père Letiec; vos papiers seront de première classe.

—Faut que tout soit correct et sans réplique.

—Comptez sur moi.

Avant de partir, Anselme demanda:

—En attendant, puisque le père Bellefeuille n'en veut point, on pourrait peut-être vendre le "roulant", monsieur le notaire?

—En attendant, vous pouvez vendre le "roulant", dit l'homme de loi.

Et, en attendant la vente de sa terre, Anselme Letiec vendit son "roulant".

Partie à l'encan, partie de gré à gré, tout fut vendu, les bêtes, les voitures, les instruments, les meubles. Anselme et Catherine ne gardèrent que le mobilier et les quelques ustensiles dont ils devaient se servir dans la maisonnette du village.

La vente dura une journée. Une annonce, faite à la porte de l'église le dimanche précédent, avait attiré les enchérisseurs. Pendant des heures, ce fut, dans la maison, dans la grange, dans l'étable, sur le terrain de la ferme, un brouhaha à n'y rien entendre...

Enfin, le soir venu, chacun ayant payé et emporté son emplette, Anselme et Catherine se trouvèrent seuls.

* *

Après le souper pris à la hâte, ils comptèrent ce qu'avait produit la vente; ils n'avaient plus une tête de bétail, plus une fourche, mais devant eux, sur la table de la cuisine, s'élevait une joile pile d'écus et de trente sous. Tout compte fait, Anselme n'avait pas espéré un si beau résultat.

—Vois-tu ce que c'est! dit Letiec, en serrant ses besicles dans leur étui. Je n'aurais jamais cru que ça ferait tant d'argent. Ma vieille Catherine, nous voilà déjà rentiers! Demain, rien à faire!... Et dans un mois, la terre aussi sera vendue, et on ira vivre au village!

Catherine ne disait mot. Elle ramassa les écus, les serra dans l'armoire, rangea la table...

Anselme, tout joyeux de ce beau commencement, alla s'asseoir sur le perron, alluma sa pipe, et reprit: —Rien à faire, demain! C'est presque pas croyable. Voilà longtemps que ça ne nous est pas arrivé, ma vieille!... Viens t'asseoir ici. On va regarder se coucher le soleil.

Penché sur la forêt, le soleil éclairait de sa lumière oblique les faces ridées et les chevelures grises de ces deux paysans qui abandonnaient la terre.

Après un silence:

—Ça me fait quelque chose, de voir partir notre vieille charrue, remarque Catherine.

—Elle a rapporté trois piastres, dit Anselme.

—C'est avec elle que tu avais labouré le champ du "sorouët" pour notre première moisson. Te rappelles-tu? C'était l'année où Jean vint au monde.

—Il y a longtemps de ça.

—Le soc est encore bon, répliqua-t-elle.

Un nouveau silence, plus long... Les deux paysans pensent au vieux soc, qui a fait un si long service, et qui a été vendu... pour six piastres...

Catherine reprend:

—Je suis contente que Nez-Blanc ait été achetée par France Villeneuve. Sa femme est bonne pour les animaux; elle en aura bien soin.

—Nez-Blanc est une bonne vache.

—C'était la meilleure du troupeau... On aurait peut-être fait mieux de la garder...

—Pourquoi faire? interrompit Anselme. Il eût fallu la nourrir, la soigner, la traire. Tu as assez travaillé; tu vas te reposer.

L'homme a laissé s'éteindre sa pipe; la femme, le menton dans les mains, regarde, sans voir, vers l'horizon.

Après quelques instants, Anselme murmure:

—C'est notre voisin Ladouceur qui a acheté la Grise.

—Une bonne bête, dit Catherine.

—Sur la grosse voiture, elle n'a pas sa pareille; malgré son âge.

—Et, pour le labour, il est difficile de tracer plus droit qu'elle. Elle a ça dans le pied.

—On aurait peut-être pu la garder, dit Anselme à mi-voix.

—Elle nous a rapporté soixante-quinze piastres, fait remarquer Catherine.

Anselme secoue soudain les cendres de sa pipe:

—Allons nous coucher, dit-il.

Cependant, après la prière, il rôde encore quelque temps dans la cuisine, rouvre la porte, sort sur le perron, regarde longuement vers les "bâtiments", où d'ordinaire il allait, avant la nuit, faire un tour pour voir si tout était en ordre; il paraît hésiter un instant, puis rentre en murmurant:

—N'importe!... On est des rentiers. Demain matin, je dors jusqu'à sept heures!

* *

Le lendemain matin, Anselme s'éveilla à quatre heures.

Le soleil, par grands rayons, entrait dans la chambre. La première idée d'Anselme fut qu'il était en retard, et il allait se jeter à bas du lit, quand soudain il se rappela: il n'avait rien à faire, il pouvait rester au lit, s'il le voulait, toute la grasse matinée. Quelle volupté! Il essaya de dormir. Mais il eut beau se tourner et se retourner, se dire qu'il était rentier, que c'était bien vrai, qu'il n'avait rien à faire, le sommeil ne vint pas. Il ferma les yeux; mais le jour était dans la chambre, et, tout rouge, traversait ses paupières closes. Il voulut ne penser à rien; mais toujours il revoyait la Grise qui s'en allait, la tête basse, emmenée par Ladouceur... Plus moyen de dormir! C'était ennuyeux, à la longue, et fatigant... Il se leva.

—Tu ne dors plus? demanda Catherine.

—Tiens! fit Anselme. Te voilà aussi réveillée!

—Il y a "une belle lurette", répondit-elle. Je croyais que tu voulais dormir tard; j'avais peur de te déranger.

—Il fait si bon, à matin, dit-il, que j'ai envie de prendre comme qui dirait une gorgée d'air frais.

—Tu as beau: il n'y a rien à faire.

—C'est ce que je me dis.

Anselme s'en fut vers ses bâtiments.

Un coq chantait, au loin; chez le voisin, des boeufs mugissaient... Mais, chez Letiec, tout était muet, tout était vide. Pas une poule dans la cour, pas

une vache dans le parc, pas un cheval à l'écurie. De temps en temps, un hennissement venait de chez Ladouceur... C'était peut-être la Grise? peut-être la Grise s'ennuyait-elle?

La porte du poulailler était ouverte... Anselme regarda longuement la cage déserte et les perchoirs dégarnis, comme s'il y avait eu là quelque chose qu'il n'eût pas compris.

Il ne jeta, par la porte, qu'un coup d'oeil dans l'étable; c'était si triste, ces stalles inoccupées, ces râteliers et ces mangeoires vides, qu'il n'osa pas entrer.

Dans la grange, du foin était répandu sur le pavé de la batterie... Anselme se prit à chercher dans les coins: mais il n'y avait ni râteau, ni fourche pour ramasser ces brindilles éparses.

Du "pont" de la grange, on avait vue sur les champs, jusqu'au bois qui fermait l'horizon. C'était alors le printemps; les semailles étaient faites, et

Là-bas, dans la pièce aujourd'hui en friche, Joseph, le deuxième des garçons, apprit à labourer.

Plus loin, voyez-vous le champ qu'on appelle le "clos" d'en haut? On eut bien de la peine à l'érocher; Catherine, qui travaillait comme un homme, y prit un tour de reins qui la tint un grand mois au lit.

A la lisière du bois, il y a une source de belle eau claire.

C'est un beau domaine, et qu'ils ont, Catherine et lui, longtemps arrosé de leurs sueurs; pas une motte de terre qu'ils n'aient eux-mêmes tournée et retournée. Ah! ils ont tous deux rudement travaillé; mais la terre le leur a rendu. Que de milliers de bottes de foin, de gerbes de blé, ils ont ensemble récoltées et engrangées!...

Et, dans un mois, la terre aussi sera à un autre... Anselme revient, triste, à la maison.

Après le déjeuner, tandis que sa femme remet les

Pendant qu'il ramenait la jument, elle a ramené la vache.

Et voici que la Grise, comme à l'accoutumée, entre toute seule dans l'étable, va se ranger à sa place, à côté de Nez-Blanc, et, passant sa bonne tête pardessus la "barrure", fait entendre un petit hennissement de joie, pendant que Nez-Blanc rumine, contente. Les deux bêtes marquent, à leur manière, qu'elles sont heureuses de se retrouver, et chez elles.

* *

L'homme et la femme, face à face, se regardaient, embarrassés.

Catherine s'expliqua la première:

—J'ai pensé, dit-elle, qu'en attendant qu'on s'en aille au village, on serait bien aise d'avoir du lait. J'ai demandé à France de nous laisser Nez-Blanc pour un mois... D'ailleurs, ça me désennuiera, de la traire et de la soigner.

—Eh! bien, moi, dit Anselme à son tour, il m'est venu dans l'idée que ça ne serait peut-être pas une méchante affaire, si, avant de vendre, je labourais la pièce du nord-est. Ladouceur m'a prêté la Grise pour un mois.

—Mais tu n'as point de charrue!

—Faut que je te dise... j'en ai emprunté une.

—Mais, après avoir labouré la pièce du nord-est, qu'est-ce que tu feras de la Grise, pendant tout un mois?

Anselme ne sut d'abord quoi répondre.

—Il y a toujours de petits charroyages à faire, dit-il enfin. De travailler un peu, ça passera le temps.

—Comme tu voudras, ajouta Catherine.

* *

Labourer une pièce de terre et soigner une vache, il n'y a pas là de quoi occuper longtemps un paysan et une paysanne habitués à travailler du matin au soir.

Chaque jour, l'un et l'autre inventait une raison pour emprunter une charrette, un outil, un instrument, et s'employer à quelque ouvrage; c'était l'étable à nettoyer, une "pagée" de clôture à réparer, le jardin à sarcler, et tantôt ceci, et tantôt cela.

Ces occupations passagères n'étaient qu'un leurre; ils n'y prenaient d'ailleurs qu'un intérêt fort mince. Désœuvrées, Anselme et Catherine, comme des âmes en peine, passaient les journées à ne savoir que faire. La vie leur devint bientôt ennuyeuse comme un carême.

Deux semaines, mornes et lentes, se passèrent ainsi. Anselme ne riait plus, et souvent Catherine pleurait dans son tablier, eux dont la vieillesse alerte avait été si gaie. Cependant, ni l'un ni l'autre n'avait encore osé avouer ses regrets.

* *

Un soir que, n'ayant rien fait de la journée, ils sentaient poissivité peser plus lourdement sur leurs épaules, Anselme se décida à parler:

—Catherine, je commence à me demander si la vie de rentiers est faite pour nous autres. On a beau dire et beau faire, on est heureux quand on travaille.

Catherine eut un soupir de soulagement, comme lorsqu'il arrive quelque chose qu'on attendait depuis longtemps et qui tardait à venir. Cependant, elle voulut peut-être s'assurer davantage de ce qui se passait dans la tête de son mari, car elle répondit:

—Mon pauvre Anselme, on ne peut pas dire encore. Dans quinze jours, la terre sera vendue, et on ira vivre au village; peut-être qu'alors ça ira mieux.

—La terre sera vendue, répéta Anselme, la terre sera vendue... Ce n'est pas fait encore. Elle sera vendue, si je veux la vendre!... Tiens! Catherine, veux-tu que je te dise? Eh! bien, j'ai peur qu'on le regrette.

—Comme tu le dis, la vente n'est pas faite. On pourrait garder notre bien... Il est vrai qu'on serait pas rentiers.

—Mais on resterait ici; on garderait la Grise...

—On garderait Nez-Blanc...

—On pourrait racheter une partie de notre roulant... Qu'en penses-tu, ma vieille?

—Il n'y a pas à dire, répondit-elle, on serait heureux. On l'était, avant. Vois-tu bien, mon vieux, il y a une chose à laquelle on n'avait pas pensé: c'est que le bon Dieu ne nous a pas mis sur la terre pour vivre de nos rentes.

—On aurait dû consulter monsieur le Curé, avant de rien décider.

—Je suis sûre qu'il nous aurait déconseillé.

—Catherine, m'est avis qu'on a manqué d'"avisoire", dans cette affaire-là! Pourquoi abandonner la terre? J'ai encore bon pied, bon oeil.

—A la dernière "courvée", chez les Cormier, il n'y avait pas une "jeunesse" pour "t'accoter".

—Achetez un "roulant"? fit Anselme.

—Comme tu voudras, répondit Catherine.

Tous deux souriaient, joyeux pour la première fois depuis quinze jours.

* *

De bonne heure, le lendemain, Anselme était rendu au village.

—Monsieur le notaire, plus besoin de vous occuper de cette histoire de vente: je garde mon bien.

Et il ajouta, par manière d'explication:

—On fatigue trop, à ne rien faire.



l'acheteur devait en avoir le bénéfice; il n'y avait qu'un morceau qui n'était pas encore labouré. Mais, sur la ferme, pas une charrue, pas une herse; pour la récolte, pas une faux; pour la moisson, pas un "javelier"!...

Eh! bien, quoi? c'était juste: on allait vivre au village, on n'avait plus besoin de ces outils. Dans un mois, la terre aussi et les "bâtiments" seraient à un autre...

Il semble à Anselme que, ce matin, il voit ses champs et ses prés comme s'il les regardait pour la première fois.

Il se souvient de beaucoup de choses anciennes.

C'est ici, tout près, qu'il abattit son premier arbre, un pin haut et droit comme un clocher d'église, dont il fit, l'année suivante, les deux "étamparches" de sa grange.

choses à leur place, un hennissement lointain vient jusqu'à eux.

—Je vais faire un petit tour chez Ladouceur, dit Anselme.

Catherine regarde son homme s'en aller, et l'on dirait qu'un sourire passe dans ses rides. Puis, la voilà qui dénoue son tablier, met sa coiffe, et prend aussi le grand chemin... N'est-ce pas vers la maison de France Villeneuve qu'elle se dirige?

* *

Une heure après, Anselme Letiec revient de chez Ladouceur. Mais qu'est-ce que cela? Il tient une bride, et au bout de la bride il y a la Grise!

Comme il va entrer dans l'étable, il entend la voix de sa femme:

—Range-toi, Nez-Blanc!

Il regarde: Catherine a été chercher Nez-Blanc!

La curieuse aventure de Marie Cotelle

ROMAN Par HENRY JOGOT

(Suite de la dernière livraison)

SOUDAIN, au loin, elle aperçut une femme qui, lentement, s'appuyant sur un bâton, se dirigeait de son côté. Elle l'a reconnue du premier coup d'oeil. C'était la Bigorne. Autrefois, elle ne se serait point inquiétée de cette créature; mais, ce jour-là, elle se sentit gênée à l'idée de passer auprès d'elle. La peur lui vint du regard de la vieille pauvre, et, pour fuir le reproche de ce regard, la fille du maître de la Renaudière, l'orgueilleuse Marie Cotelle, se hâta de quitter le chemin, prenant une petite voyelle qui devait la ramener chez elle à travers les champs.

X

Vers la fin de la semaine, un matin qu'Urbain Cotelle, attardé à la Renaudière, sortait pour aller rejoindre ses domestiques, il se heurta au meunier Darondeau, qu'il fut surpris de rencontrer si près de chez lui.

—Quoi que tu viens donc faire par ici? lui demanda-t-il. C'est-y que tu voulais me parler?

—Ma foi, non! répondit le meunier. Seulement, comme c'est que je passais au bout du chemin, l'idée m'a pris de te dire bonjour. On est des vieux camarades, des amis d'avant la guerre, pas vrai?

Maître Cotelle avait bien trop de finesse paysanne pour ne pas comprendre que Darondeau ne lui disait point la vérité; mais il ne le laissa point paraître, car il vaut mieux voir les gens venir que d'aller à eux.

—T'as bien fait! dit-il. C'est vrai qu'on a joué ensemble quand c'est qu'on était tout petit. On dénichait les nids de grolles, on dégringolait par les roches, on déchirait ses culottes en grimpant aux arbres. C'est vieux, tout ça. Il y en a eu des choses, depuis ce temps-là, sans parler de la guerre!

Cotelle ajouta, malicieusement, avec un petit rire qui lui bridait les yeux:

—Pour ce qui est de la guerre, ça ne t'a pas beaucoup gêné, toi! T'es resté tranquillement dans ton moulin, tandis que les autres recevaient des coups.

Tout en causant, les deux hommes étaient revenus doucement vers la Renaudière, où ils entrèrent dans la grande salle du bas.

—Tu n'es point gars à me refuser un verre de vin? questionna en riant maître Cotelle.

—Pas même deux! répondit de même le meunier.

Urbain alla chercher une bouteille et deux verres, fit sauter le bouchon et versa.

—A la tienne! fit-il.

—A la tienne! répliqua Darondeau.

Les verres se heurtèrent. Le meunier but, fit claquer sa langue, et dit, en essuyant sa moustache du revers de sa main:

—Il est bon! C'est du vrai vin. Il y en a aussi au moulin. Tu en goûteras quand tu viendras me voir. Ça ne t'arrive pas souvent.

—Pas plus qu'à toi de venir à la Renaudière! répliqua Cotelle. Mais on ne peut pas se fâcher de ça, vu qu'on a tant de travail qu'on n'a guère le temps de faire visite à ses amis.

—C'est vrai! soupira Darondeau. Encore, moi, je vas et je viens. Tandis que toi, tes champs, tes vignes, les bestiaux, les gars à surveiller, tu n'as point le moyen de sortir d'ici. C'est la Renaudière!

—Oui! c'est grand, et ça demande du monde et de la peine.

—C'est ce que je me disais, en passant le long de tes vignes. . . Elles sont belles, ma foi! . . . Le raisin ne manque point, et, si le temps ne se gâte pas, la vendange sera bonne. . .

La conversation tomba. Urbain Cotelle attendait ce que Darondeau voulait lui dire, et le meunier, de son côté, cherchait comment aborder le motif de sa venue autrement qu'en le découvrant tout net, ce qui n'est point dans les habitudes des campagnards qui aiment, ainsi que vous le savez, à tourner autour du pot.

Cependant, il ne fallait pas laisser la bouteille se vider avant d'avoir parlé, et Darondeau se décida.

—Oui! C'est un fameux morceau, la Renaudière! reprit-il. Sais-tu seulement depuis combien de temps c'est dans ta famille?

Cotelle eut un geste vague.

—Faudrait chercher dans les vieux papiers, répondit-il, et, bien sûr, on ne retrouverait pas tout. Des Cotelle, je crois qu'il y en a toujours eu sur la paroisse, mais les anciens des anciens ne devaient pas être cossus. Ils n'avaient peut-être qu'une mesure et un bout de terre, et puis, les uns après les autres, à force de travailler, de s'échiner, ils se sont agrandis. C'est comme ça que ça s'est toujours fait, et nous voyons autour de nous des gens qui font de même, qui n'ont encore qu'une petite métairie, mais

de qui les enfants, s'ils ressemblent à père et mère, finiront par être des gros fermiers. C'est l'histoire de la Renaudière, et c'est ainsi qu'elle est venue jusqu'à moi. Dame! pour ce qui est de ce qu'elle deviendra après ma mort, je ne peux rien en dire!

Darondeau ne laissa pas tomber les dernières paroles du maître de la Renaudière.

—Ça devrait pourtant te tracasser! dit-il.

—Pourquoi ça?

—Parce que tu n'as point de gars pour te remplacer. T'as ta fille, c'est vrai; mais faut un homme pour conduire une ferme pareille à la tienne.

Sans mot dire, Cotelle approuva de la tête, et ceci encouragea le meunier.

—On est des vieux amis, reprit-il, et on peut se causer franchement. . . Si on est d'accord, tant mieux. . . Si on ne s'arrange pas, on n'est pas plus mauvais camarades. . . Voilà que ta fille prend de l'âge. . .

—Oh! fit Urbain, elle n'a encore que vingt ans. . .

—Je la croyais plus vieille de trois ans au moins. . . Ça ne fait rien. . . Vingt ans, pour une fille, c'est le bon âge pour se marier. . . Je sais que la Marie est difficile et qu'elle a refusé des partis avantageux. . . Mais, tout de même, il faudra bien qu'elle se décide un de ces quatre matins, à moins que ça ne lui convienne mieux de rester vieille fille. Ça serait un malheur pour la Renaudière, qui tomberait à rien entre ses mains! Le mieux serait de la voir mariée. . . Voyons, mon gars, Urbain, entre quatre-yeux, dis-moi ton avis. . . Quoi que tu penserais de mon gars Louis?

Maître Cotelle, depuis un bon moment, avait deviné ce que Darondeau lui voulait; aussi ne parut-il point surpris. Il eut seulement un hochement de tête qui ne signifiait rien, et il laissa ses regards errer sur ce qui l'entourait, comme s'il eût été à la recherche de la réponse qu'il devait faire. En même temps, à la manière dont il serrait les lèvres, et tandis qu'il remuait toujours la tête, on aurait dit qu'il avait peur de lâcher une parole imprudente.

Ceci n'étonna pas le meunier. Tous ces gens des Mauges, aussi bien que les paysans de partout, sont avarés de leur langage dans les cas difficiles. Pourtant, il insista:

—Tu connais le gars Louis, pas vrai? . . . C'est dur à l'ouvrage, et ça n'a jamais passé pour un fainéant. On dit qu'il a mauvais caractère, parce qu'il n'aime point qu'on lui marche sur le pied; mais ça ne l'empêcherait pas d'être un bon mari. . . D'autant mieux que ta fille lui plaît. . . Il me le disait encore hier. . . Pour ce qui est des accords, toi et moi, on ne se disputerait pas. . . T'es riche, et je ne suis point pauvre. . . Louis aura plus tard tout ce que nous avons, sa mère et moi. . . Marie héritera de la Renaudière après toi. . . Ça serait bien des deux côtés. . . Quoi que t'en dis?

Cotelle avait eu le loisir de réfléchir à ce qu'il allait répondre. Il aurait pu, du premier coup, déclarer au meunier qu'il ne voulait pas de son gars pour sa fille. Mais il ne lui convenait pas de blesser Darondeau par un refus tout sec, et il s'avisa d'un autre moyen.

—Quoi que t'en dis? répéta le meunier. Faut parler, Urbain. Faut pas te gêner. Après comme avant, je te le répète, on restera des bons amis. Si c'est que mon gars Louis ne te plaît pas? . . .

—Il me plaît autant qu'un autre, se hâta d'interrompre maître Cotelle, et, vrai de vrai, je n'ai rien contre lui. . . Mais, vois-tu, ça n'est point à moi de dire oui ou non dans une pareille affaire. . . T'as raison de penser qu'il faudrait un homme à la Renaudière, pour me remplacer quand je ne serais plus là, ou même avant, quand je serais devenu trop vieux pour travailler. . . Ça commence. . . Je sens que les forces ne sont plus ce qu'elles étaient dans les temps. . . Aussi, ça me ferait plaisir d'avoir un gendre. . . Mais, pour ça, on est deux. . . Il y a ma fille et moi. . . Et, de nous deux, c'est encore elle que ça regarde le plus. . . J'ai toujours dit que je ne la contrarierais point dans son choix. . . Je vas donc lui parler tantôt, et demain t'auras la réponse. . . J'irai te la porter. . . Mais non! . . . Je n'en aurai pas la peine. . . Voilà Marie. . . Elle va te la donner elle-même.

Et, en effet, Marie Cotelle venait d'entrer dans la salle. Surprise à la vue de son père, qu'elle croyait parti, et plus encore en le trouvant en compagnie du meunier, elle devina, à l'air embarrassé de ce dernier, de quoi il s'agissait, et, tout de suite, elle se montra froide et réservée, se contentant de saluer Darondeau d'un mot poli.

Urbain, n'y allant point par quatre chemins, lui dit aussitôt:

—Tiens, Marie, voilà Darondeau qui vient de me demander si tu voulais devenir sa bru. . .

Oh! ce ne fut pas long!

—Vous savez bien, mon père, répondit Marie

d'une voix brève et sèche, que je ne suis point décidée à me marier. . . Pas plus avec Louis Darondeau qu'avec un autre.

Le meunier, devenu rouge de dépit, se leva brusquement.

—Voyons! voyons! se hâta de dire Urbain, faut point te dépêcher de répondre. . . C'est vrai que tu m'as dit que tu n'avais point envie de te marier maintenant. . . C'est vrai aussi que je ne te forcerai pas. . . Mais, tout de même, tu pourrais prendre un peu de temps pour réfléchir, avant de refuser un garçon de qui le père est un de mes vieux amis.

—Je serais fâchée de vous déplaire, mon père, reprit Marie d'un ton auquel il n'était pas possible de se tromper, et qui montrait bien que son idée était arrêtée; mais je n'ai pas besoin de réfléchir pour savoir que pour le moment ça me convient de rester fille.

—C'est bon! c'est bon! n'en parlons plus! dit le meunier, qui se contenait pour ne point éclater. J'aurais été content de ce mariage-là, et je crois que ça aurait été bonne affaire des deux côtés; mais, d'après ce que je vois, Cotelle, ta fille a des idées qui ne sont point celles de tout le monde. . . Plus d'une autre, à sa place, sur la paroisse, serait contente d'épouser mon gars. . . A la revoyure! . . .

Il sortit, ayant serré la main du maître de la Renaudière, mais sans vider son verre, ce qui, d'après lui, était une manière d'offense.

Quand ils furent seuls, le père et la fille se regardèrent en silence; puis, Marie allant à Urbain, lui dit, doucement, presque craintivement:

—Vous ne pouvez pas m'en vouloir, mon père, de ce que je ne veux pas devenir la femme de Louis Darondeau?

—Bien sûr que non! répondit Cotelle. C'est le dernier que j'aimerais à voir entrer dans ma maison comme gendre, et je gagerais volontiers cent écus que celle qui se mariera avec lui, si jamais il trouve une fille assez folle pour le prendre, sera plus malheureuse que les pierres. Non! non! Je ne t'en veux pas. T'as bien fait: T'as bien parlé! Darondeau et son gars ne nous pardonneront point ton refus, mais ça m'est égal. Ici, on n'a point besoin d'eux.

Il ajouta, mais sans colère, et plutôt avec tristesse:

—Pourtant, Marie ça me fait de la peine de te voir rester fille. . . Le temps passe. . . On vieillit tous les jours, et, tout à l'heure, quand Darondeau me disait qu'après moi la Renaudière tomberait à rien, faute d'un maître pour y veiller, je crois, aussi vrai que Dieu m'entend, que j'en aurais pleuré de chagrin. . .

—Père! fit Marie, prenant les mains de Cotelle.

—C'est comme ça, vois-tu! reprit celui-ci. Je ne serais pas un paysan si je n'aimais pas la terre, nos champs, nos vignes, la maison, la grange, les étables et les bêtes. . . C'est notre vie, c'est notre bonheur, à nous autres campagnards. . . La Renaudière, c'est comme qui dirait le sang et la sueur de tous les Cotelles des temps passés. . . Faudra-t-il mourir en me disant que ça s'en ira à d'autres, que ce sont des étrangers qui en récolteront le froment et qui en presseront le raisin? . . . Ah! . . . oui, ça me fait gros cœur. . . Mais je ne peux pas te forcer. . . Non! je ne peux pas te forcer! . . . Mais cette idée-là rendra triste ma dernière heure!

Si Cotelle s'était fâché, s'il lui avait adressé à sa fille des reproches trop vifs, s'il lui avait parlé de son orgueil, de sa vanité, elle serait peut-être sortie sans mot dire, le cœur blessé; mais cette résignation attendrie la bouleversa, et, se jetant dans les bras de son père, elle s'écria en pleurant:

—Non! mon père! Non! . . . Votre dernière heure ne sera point rendue triste par ma faute! . . . Non! La Renaudière ne tombera pas entre les mains des étrangers! . . . Non! la terre des vieux Cotelle ne sortira pas de la famille. . . Je vous demande pardon de vous avoir fait du chagrin dans le passé! . . . Ça n'arrivera plus dans l'avenir. . . Trouvez un honnête garçon, digne de vous, que vous estimerez, et je vous jure que je l'accepterai, que je tâcherai de l'aimer, que je serai pour lui une bonne épouse, que je. . . que je. . .

Elle n'en put dire davantage. Les sanglots étouffaient sa voix, elle se sauva dans sa chambre pour pleurer à son aise.

XI

Pourquoi pleurait-elle ainsi, Marie Cotelle?

C'est qu'il y avait déjà un bout de temps qu'elle se disait qu'elle ne voudrait maintenant épouser personne parce qu'elle était sûre de ne rencontrer aucun garçon valant mieux que Pierre Magloire. Quand elle était seule, elle ne pensait qu'à lui, et, au lieu d'éprouver de la colère au souvenir de tout ce qu'il lui avait dit, près de la petite fontaine, sous les vieux

chênes, voici qu'elle y trouverait presque de la douceur, et qu'elle cherchait à se rappeler toutes ses paroles, et aussi l'air qu'il avait en les prononçant.

Pourtant, nous ne changeons point en un jour, et, même lorsque nous tâchons d'être meilleurs et de nous corriger de ce qu'il y a de mauvais en nous, l'ancien naturel reprend le dessus. La fille de maître Cotelle était comme tout le monde. On ne grandit pas dans l'orgueil et la fierté, pour devenir d'un seul coup pareil aux saints, qui sont doux et humbles de cœur.

Aussi Marie se prenait-elle à trembler, quand il lui venait à l'esprit qu'elle aimait peut-être Pierre Magloire. Dans ces moments-là, elle rougissait de honte et se reprochait sa faiblesse, ce qu'elle appelait sa lâcheté. Quoi! avait-elle refusé les plus honnêtes garçons de Soulaïnes, qui tous étaient dans le cas de lui faire honneur, pour s'éprendre d'un domestique de son père?

force qu'un vent d'orage ne secoue les arbres des forêts, et c'est pourquoi, ayant juré à son père qu'elle accepterait le garçon qu'il lui présenterait, elle se sauva dans sa chambre en pleurant.

Ça dura longtemps. Elle sanglotait ainsi qu'un petit enfant, et, dans sa peine, elle racontait sa douleur à sa mère, comme si la défunte avait pu l'entendre, la prendre dans ses bras, l'amignonner, la consoler.

A la fin, pourtant, ayant cessé de pleurer, elle se passa de l'eau sur les yeux, et, pour leur donner le temps de devenir moins rouges, elle s'approcha de sa fenêtre, qui s'ouvrait sur la cour, et regarda au dehors. Chantant une chanson des Mauges, une belle voix grave venait de s'élever, et, cette voix, c'était celle de Pierre Magloire. Comment se trouvait-il là à cette heure? Que faisait-il dans la cour? Marie aurait voulu ne point chercher à le savoir; mais, plus forte qu'elle, une curiosité la prit, et, se plaçant de ma-

et sa voix chaude vous prenait le cœur.

Tout était prêt. Pierre conduisit la jument et la carriole sur le chemin, referma la barrière derrière lui; puis, montant sur le siège, d'un mot il fit partir la bête.

Alors, Marie Cotelle, toute troublée, et joignant ses mains sur sa poitrine, se prit à dire, d'une voix basse et tremblante:

—Oh! mon Dieu!... Oh! mon Dieu!...

XII

Environ huit jours après ce que je viens de vous raconter, le curé de Soulaïnes invita les notables de la paroisse à se réunir un soir à la cure, afin de choisir, entre trois filles également méritantes, celle qui serait couronnée rosière.

Comme les dignes filles ne manquaient pas sur la paroisse, la difficulté était grande de faire un choix. C'est pourquoi le curé avait demandé aux principaux habitants d'examiner l'affaire avec lui, ne voulant point être seul à prendre une décision qui ferait verser des larmes à celles qui ne seraient point couronnées.

Naturellement, Urbain Cotelle, comptant parmi les gens les plus riches du pays, s'était rendu à la cure, et il advint que Marie, au lieu de monter se coucher, fut prise de la fantaisie d'aller à sa redévance. Elle demanda à la Mélanie de l'accompagner; mais la vieille femme répondit qu'à la fin de la journée ses jambes étaient trop lasses pour lui permettre de courir encore sur les chemins, ce qui était bon pour une fille de vingt ans.

Marie s'en alla donc seule. D'ailleurs, elle n'avait pas de mérite à le faire, car, au jour d'aujourd'hui, il n'y a point de danger à se promener le soir dans les campagnes des Mauges, et, dans ce temps-là, elles étaient encore plus sûres.

La nuit était magnifique. Des milliers d'étoiles brillaient dans le ciel; il y avait une brise douce et légère, qui répandait sur toute la campagne la bonne odeur arrivant des bois; on n'entendait rien, excepté de temps à autre, l'abolement lointain d'un chien. C'était un vrai plaisir que de se promener, et il semblait à Marie Cotelle qu'elle serait allée ainsi, sans se lasser, jusqu'au bout du monde. Quant à ce qui était de ses pensées, je crois bien qu'il est inutile de vous en parler.

Trop tôt, à son idée, elle arriva au bourg et s'en fut jusqu'à la cure. Mais, là, elle apprit que tout le monde était parti, son père comme les autres. Sans doute, causant avec des amis, avait-il fait un détour pour rentrer à la Renaudière. Elle-même n'avait qu'à se dépêcher d'y retourner, et ce fut en marchant vite qu'elle revint sur ses pas.

Or, comme elle parvenait à la hauteur du bois d'Ussé, elle aperçut un homme qui se dirigeait de son côté, mais elle ne s'en inquiéta point. Seulement, quand elle se trouva près de lui, elle fut ennuyée en reconnaissant Louis Darondeau qui, la voyant, s'arrêta net et se planta devant elle, au beau milieu du chemin.

—Tiens! tiens! c'est vous, Marie Cotelle! dit-il d'une voix embarrassée, qui annonçait qu'il avait bu plus que sa suffisance.

—Oui! c'est moi! répondit-elle sèchement. Bonsoir. Laissez-moi passer! ajouta-t-elle, comme il ne se dérangeait pas.

Il ne bougea point et reprit, ricanant:

—Comment ça se fait-il donc que vous vous promeniez à l'heure qu'il est sur les chemins?

—Laissez-moi passer! répéta Marie. Nous n'avons point à causer tous les deux, et, si je suis dehors à l'heure qu'il est, ça ne vous regarde pas. Allez! rangez-vous.

Louis Darondeau secoua la tête.

—Bien sûr que je me rangerai, dit-il; mais quand ça me conviendra, rapport que, si vous n'avez point à causer avec moi, comme vous dites, moi j'ai à causer avec vous.

Il bredouilla tout bas quelques paroles confuses, à la manière des ivrognes qui cherchent à se donner du courage; après quoi il dit:

—Comme ça, vous n'avez pas voulu de moi, Marie Cotelle? Le gars d'un meunier, c'est trop bas pour vous, même quand le meunier a tout autant d'écus que le fermier de la Renaudière! On sait, sur la paroisse, que vous vous croyez plus que tout le monde. C'est pour ça que vous n'avez pas craint de nous offenser, mon père et moi; mais je ne suis point pareil aux autres gars du bourg, qui n'ont rien dit après avoir été refusés par vous. Faut vous expliquer, entendez-vous!

—M'expliquer?... Je ne vous dois point d'explication... J'ai répondu à votre père que je ne voulais pas me marier. Ça suffit... C'est mon idée, et, là-dedans, il n'y a pas plus d'offense pour vous qu'il n'y en avait pour les autres... C'est tout ce que j'ai à vous dire... Laissez-moi passer... Ça ne me convient pas de rester plus longtemps ici.

—Ça ne vous convient pas?... Et si ça me plaît, à moi, de ne point vous laisser vous en aller, sans vous avoir dit vos quatre vérités?... Je vous le répète que je ne suis pas pareil aux autres...

—C'est vrai! s'écria Marie Cotelle, exaspérée par l'insolence de Louis Darondeau, et trop courageuse pour contenir l'expression de sa colère. Oui! c'est vrai que vous n'êtes point pareil aux autres, et que pour ça je n'aurais point voulu de vous... Je ne me

(Suite à la page 23)



Justement, ce matin-là, et tandis qu'Urbain Cotelle et le meunier causaient dans la salle du bas, Marie soutenait contre elle-même une de ces luttes pénibles, après lesquelles elle se sentait faible et désolée, et elle en souffrait encore quand, étant descendue, son père lui apprit la demande de Darondeau.

Après cela, Urbain lui ayant parlé avec douceur, et aussi avec chagrin, elle céda à l'attendrissement qui la gagnait; mais, en même temps, dans un grand élan de sa volonté, dans un sursaut de son courage, elle voulut mettre, par une promesse qu'elle saurait tenir, par un engagement auquel elle ne manquerait point, un obstacle infranchissable entre elle et Pierre. Elle n'était pas fille à se dédire. Maintenant, tout était fini. Le sacrifice était accompli. Mais des choses pareilles vous secouent l'âme avec plus de

nière à ne pas être aperçue, elle regarda.

Magloire, toujours chantant, avait ouvert l'écurie et fait sortir la jument, flattant la bonne bête de la main. Puis, sous une remise, il était allé prendre la carriole, et, maintenant, il s'occupait à atteler l'animal, interrompant son ouvrage et sa chanson pour caresser le chien, qui s'était dérangé pour lui faire des amitiés. Après quoi, l'air joyeux, il reprenait son couplet et son travail.

Comme à son ordinaire, il ne paraissait point se presser, ce qui ne l'empêchait pas d'avancer plus qu'un autre n'aurait pu le faire. Cachée derrière son rideau, qu'elle soulevait à peine, Marie ne se lassait point de le suivre du regard, tout en se disant qu'elle avait tort et que c'était comme si elle avait bu du poison par les yeux. Avec ses mouvements pleins d'aisance, il était beau à voir, sous le soleil,

ÉTUDE ET IMPRESSIONS

La Glorieuse Belgique

Par J.-AUGUSTE GALIBOIS

SI je n'avais à vous parler que de la Belgique moderne et des événements survenus en ce pays depuis 14 années, je crois que j'aurais suivi pas à pas le ministre américain Brand Witlock dans ses deux volumes intitulés "La Belgique sous l'occupation allemande", et j'aurais ajouté mes impressions d'avant-guerre à ses notes politiques publiées en 1918, avec ce titre tout trouvé: "En marge d'un beau livre!"

Mais avant de vous parler de la Belgique moderne, commerciale, industrielle et guerrière, je crois à propos d'esquisser les grandes lignes de l'histoire de ces deux races flamande et wallonne qui peuplent, et le plus densément du monde, cette étendue de 11,373 milles carrés, la plus malencontreusement située pour exciter la convoitise des grandes puissances de l'Ouest et du Centre de l'Europe qui viennent depuis quinze siècles vider là leurs querelles traditionnelles.

Quand César, dans ses Commentaires, vers 58 avant J.-C., écrivait que les Belges étaient les plus braves des Gaulois, il ne faisait qu'ajouter son autorité à une opinion déjà répandue parmi ses légionnaires et qui se perpétua à travers les divers siècles de domination romaine, germanique, gauloise, autrichienne, espagnole et française, sans parler de l'occupation des armées anglaises qui, en trois circonstances célèbres, couvrirent également les Flandres: sous Henri VIII vers 1513, sous la Reine Anne de 1702 à 1713, et sous George III en 1815.

*
* *

Après la défaite des Gaulois sur l'Aisne, car César combattit nos lointains aïeux sur les lieux mêmes où devaient s'illustrer, au cours de la Grande Guerre, Foch, Franchet d'Espèrey, Mangin, Pétain, Gouraud, Maud'huy, et de plus de trente autres généraux français, plusieurs tribus gauloises, dont les Nerviens, qui sont pour une bonne partie les ancêtres du petit peuple belge et qui dans l'origine étaient des Celtes pour la plupart, se retirèrent et campèrent sur la Sambre, à la jonction de la Meuse, entre Namur et Dinant, et livrèrent même une dernière bataille à Liège, où sous la conduite d'Ambiorix ils auraient battu les troupes de César, n'eussent été l'excellence des légions romaines et l'habile politique du chef romain, qui entre deux combats avait su détacher les chefs gaulois du sud, après les avoir vaincus à Tournai (Turnacum). Quand vint le moment de conclure la paix, les émissaires belges déclarèrent à César que sur 600 Sénateurs il leur en restait 3, et que sur soixante mille hommes il leur en restait quatre cents.

C'est de cette race héroïque que descendent les Belges d'aujourd'hui après avoir subi au cours de vingt siècles au-delà de cent invasions françaises, je ne sais plus combien d'invasions allemandes, cinquante années d'un joug atroce sous la domination de l'Espagne, joug abominable comme aucun peuple n'en a jamais subi, si ce n'est la Pologne aux mains des Russes, la Grèce d'autrefois et l'Irlande du seizième siècle aux mains de Cromwell et d'Irton.

J'incline à croire que l'Irlande catholique n'a pas plus souffert "physiquement" de la protestante Angleterre, que les Flandres n'ont souffert aux mains de Philippe II et du Duc d'Albe. Remarquez que je ne veux en rien diminuer les malheurs de l'Irlande, car ma mémoire me rappelle en ce moment l'émouvante page de Lacordaire sur les souffrances d'Erin et je sais d'ailleurs qu'il fut un temps où les Irlandais sous peine de mort durent se réfugier dans le Connaught; un temps où il leur fut défendu de vendre ou d'acheter quoi que ce soit à moins d'appartenir à la Réforme... "à moins d'avoir sur la bouche et sur le front le signe de la bête", dit l'éloquent Lacordaire, mais outre l'interdiction civile, et la misère sordide imposée par la loi et à part toutes les vexations et les privations qu'a souffert pour la foi religieuse le peuple de saint Patrice, s'il avait dû subir les sanguinaires cruautés du Duc d'Albe, enterrant vivants ses ennemis, si les Irlandais, avec leur tempérament celtique d'éternels gémissants, avaient connu cinquante années de meurtres en bloc, d'assassinats gigantesques comme les Belges en subirent de 1530 à 1580, l'univers n'aurait-il pas vu naître mille éditions nouvelles des "Lamentations", tandis qu'ici, en Belgique, à part quelques monuments et quelques tableaux qui attestent encore le joug détestable de l'Espagne (la statue des Comtes d'Egmont et de Horne à Bruxelles; le tableau des Têtes Coupées, à Tournai), il faut recourir aux anciens historiens pour apprendre jusqu'à quel point cette petite nation fut à la fois héroïque et martyre sous

les dominations successives qui l'asservirent jusqu'en 1830.

Pour un étranger comme moi, pour un touriste qui parcourait il y a 15 ans les cités industrielles, artistiques et pleines de souvenirs émouvants du pays flamand et du pays wallon, et qui prenait contact avec cette population aimable, si accueillante et si gaie de Bruxelles, de Liège, de Namur, de Dinant, de Louvain, de Gand, de Bruges, et d'autres villes, les événements qui se déroulèrent à partir du 1er août 1914 eurent longtemps l'aspect d'un mauvais rêve, ou plutôt d'une série d'épouvantables cauchemars. La Belgique était l'un des pays les plus riches et les plus peuplés de l'univers. Les Belges sont fort industrieux: j'en fournirai d'abondantes preuves dans quelques minutes. S'ils n'ont pas toutes les qualités brillantes de l'esprit français, de l'esprit parisien si vous aimez mieux, ils semblent avoir plus de suite dans les idées, et sont d'excellents administrateurs. Beaucoup font de l'agriculture scientifique et beaucoup sont manufacturiers. Les Flamands ont également produit de grands artistes et les Wallons de grands industriels. A l'heure où la Belgique a été envahie, c'était sans doute l'un des peuples les plus heureux et les plus prospères du monde. Leur fortune personnelle était proportionnellement supérieure à la fortune allemande et presque équivalente à la fortune française, avec le même esprit d'économie et de prévoyance.

Leur population en 1912 était de 7,600,000, exactement ce que nous étions au Canada à la même époque, mais cette population vivait toute dans une étendue analogue à celle du comté de Beauce.

Lorsque les Allemands pénétrèrent en Belgique par Visé, Batticé et Herve, le 1er août 1914, ils brûlèrent tout, pillèrent tout et massacrèrent dès le premier jour les habitants de ce malheureux pays wallon où la population est la plus dense.

La destruction guerrière n'est pourtant pas une chose inconnue à ce malheureux pays. Comme je le disais il y a quelques instants, les Flandres et les bords ensanglantés de la Meuse ont toujours servi de champs de bataille aux grandes puissances de l'Europe qui venaient à vider leurs querelles séculaires. Les villes, villages et hameaux détruits au cours de l'été 1914 avaient chacun leur nom dans l'histoire militaire des siècles précédents. Liège avait subi antérieurement de terribles sièges. Namur également. Bruxelles, Louvain, Anvers, Gand, Bruges, Mons, Dinant ont dans le recul des siècles inscrit leurs noms ensanglantés dans l'histoire de la France et de l'Espagne, et dans les Annales de la maison de Nasseau. J'ai ici un tableau contenant en points noirs la liste des principaux champs de bataille de la Belgique, au Moyen-âge et dans les temps modernes; j'ai compté neuf cent quarante-quatre (944) combats, sièges et batailles rangées, lesquels entraînaient toujours, à part les pertes en hommes, une destruction partielle ou totale de villages et de bourgs, souvent même l'incendie de cités entières.

J'ai pu voir sur les bords de la Meuse les débris d'une forteresse de Jules César. C'est un simple amas de pierres superposées, travail qu'on attribue à ses légionnaires. J'ai pu voir aussi à Bouvignes, près de Dinant, au Château des Roches, j'ai pu voir, dis-je, quelques restes, quelques débris de travaux d'attaques de Philippe de Bourgogne, qui lançait avec ses catapultes de grosses roches sur les Dinantais de l'autre côté de la rivière, et qui, le siège terminé et la ville prise, attachait les citoyens deux par deux et les noyait dans la Meuse, absolument comme fit trois siècles plus tard, sur la Loire, le conventionnel Carrier pour les royalistes de Nantes.

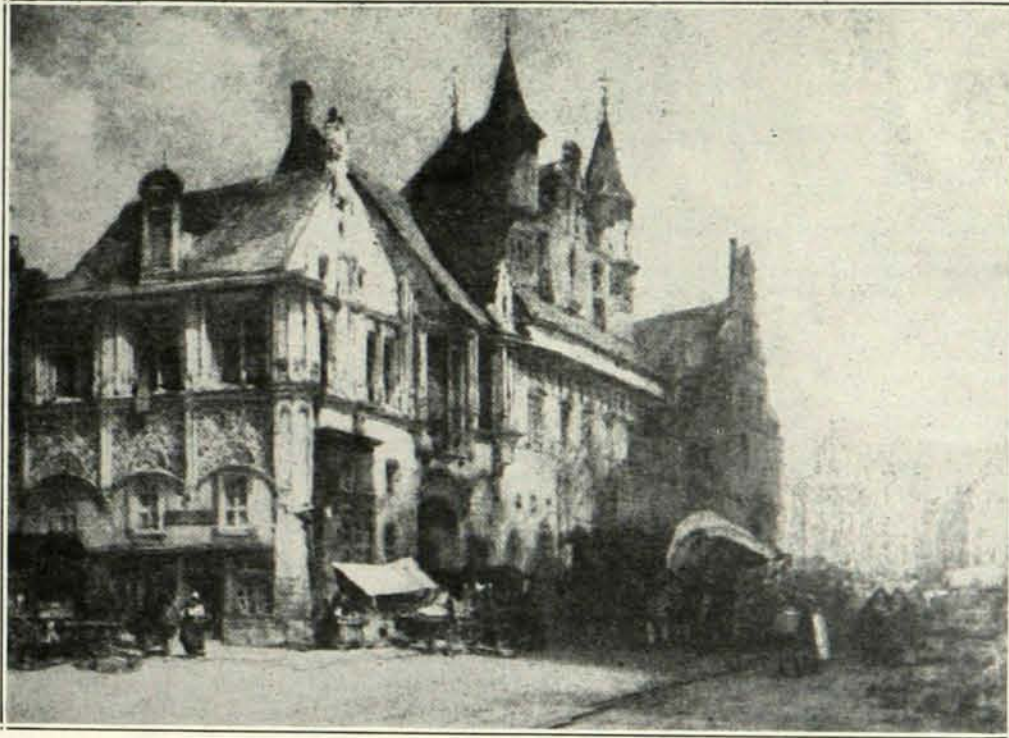
Les limites de la Belgique ont subi bien des changements depuis l'époque du grand conquérant romain. A l'époque romaine, la province Gaule Belgique s'étendait de l'Escaut jusqu'à la Seine, et depuis la Manche jusqu'au Rhin. Les premiers habitants étaient, comme je viens de le dire, des Gaulois, mais au cours du cinquième siècle quelques tribus germaniques franchirent le Rhin et se fusionnèrent. De là l'origine des Flamands de l'Escaut. Les Belges alliés aux Bataves (les ancêtres des Hollandais d'aujourd'hui) recommencèrent contre les Romains en 69 après J.-C.—115 ans après Jules César—une longue guerre qui devait durer plusieurs siècles jusqu'à la chute de l'Empire romain et à l'invasion des barbares. Puis vinrent les guerres de Clovis, né à Tournai, baptisé à Reims, et vainqueur en 496, à Toibiach qui se trouve près du Rhin, entre Aix-La-Chapelle et Coblenze.

De Clovis à Charles-Quint, pendant dix siècles, j'esquisse à grands traits les guerres subies par la Belgique et les Pays-Bas. Vers 500, Clovis finit par

étendre sa domination sur toute la Gaule. Après lui le territoire Belge fut morcelé dans le partage qu'en firent ses fils et les rois mérovingiens. Au traité de Verdun en 843, l'Empire de Charlemagne fut divisé entre les fils de Louis le Débonnaire, et ce que nous appelons les Flandres passa à Charles le Chauve, et la Wallonie, qui comprenait la Lorraine d'aujourd'hui, échut à Lothaire Ier, et cette partie du pays fut sous son règne et sous le règne suivant disputée par les rois de France et de Germanie, au milieu de tous les troubles de la féodalité naissante qui cherchait à s'affranchir de tout joug ou pouvoir supérieur. Le neuvième, dixième, onzième et douzième siècles furent une époque où les seigneurs belges, germains, wallons, français et flamands s'entretinrent avec autant de férocité qu'aujourd'hui, bien qu'avec un peu plus de lenteur dans les procédés. Au douzième siècle, il faut considérer la part notable que les seigneurs belges prirent aux Croisades en Orient, où Godfroy de Bouillon devint Roi de Jérusalem et Beaudoin IX, Comte de Flandre, Empereur de Constantinople.

En 1213, Bouvines,—vais-je vous parler de Bouvines et de Philippe-Auguste? — Je ne le crois pas, du moins longuement, car je dois disposer de beaucoup de matières belges, et celle-ci est une affaire française. — Dans mon enfance, j'adorais Philippe-Auguste pour quatre raisons: D'abord, à cause de son nom; 2o parce qu'il était le grand-père de Louis; 3o parce qu'il était aussi brave que son adversaire Richard Coeur de Lion; 4o parce qu'il était désintéressé. — A Bouvines, ayant à combattre les troupes réunies de l'empereur d'Allemagne, du roi d'Angleterre et du comté de Flandre, faisant appel à ses vassaux, les divers chefs des communes françaises, il avait déposé sa couronne sur une table au pied d'un arbre, et invité à la prendre quiconque s'en trouverait plus digne que lui. Personne ne voulut y toucher, tous ses vassaux protestèrent au contraire de leur dévouement au Roi et à la France, ce qu'ils prouvèrent bientôt en gagnant pour lui et pour elle, il y a 700 ans, la plus magnifique victoire française qui illumine l'histoire du Moyen-Age et qui prépara pour l'avenir la puissance de saint Louis et l'unité de la France. La France moderne est sortie de ce glorieux fait d'armes qui fut surtout un grand combat de cavalerie.

La lutte des comtes de Flandres contre les rois de France, et particulièrement contre Philippe le Bel, nous amène à la journée des Eperons d'Or, qui est restée populaire dans les souvenirs de l'âme belge. A la fin du treizième siècle, les Flandres se révoltèrent contre le roi de France et la milice primitive des drapiers flamands de Gand rencontre l'armée française du comte Robert d'Artois, frère du roi, l'anéantit près de Courtrai en 1302, quoique celle-ci fut de deux à trois fois plus considérable en nombre. C'est à la suite de cette bataille, par laquelle les Flamands avaient reconquis sur la France l'indépendance de leur patrie, que tous ceux du Hainaut et du Brabant qui ne purent prononcer avec un accent flamand caractéristique "Schield en Vriend" furent mis à mort. Dans le siècle suivant, les Flandres passèrent à la maison de Bourgogne dont les ducs Philippe le Hardi, Philippe le Bon et Charles le Téméraire (dont j'ai visité le tombeau à Bruges) s'efforcèrent d'agrandir leur domaine en faisant la conquête de ce que nous appelons toujours la Wallonie. Liège, Namur, Dinant soutinrent de terribles sièges, Liège surtout, du 22 au 30 octobre 1468, un siège effroyable dont vous trouverez le récit dans un des livres les plus fameux de Walter Scott: "Quentin Duward". La fille de Charles le Téméraire épousa Maximilien d'Autriche, fils de l'empereur d'Allemagne, et les Pays-Bas commencèrent à être ballotés comme sur une vague furieuse entre les convoitises de six grandes puissances avec les Autrichiens comme premiers possesseurs. Charles-Quint, roi d'Espagne et empereur d'Allemagne et héritier du Maximilien d'Autriche, dont il était le petit-fils, agrandit ses possessions flamandes par l'adjonction d'une grande partie de la Hollande d'aujourd'hui, mais, sous son fils Philippe II, toutes ces provinces se révoltèrent contre l'Espagne, et la protestante Hollande forma avec la catholique Belgique la République des Provinces-Unies afin de résister à l'oppression épouvantable que faisaient subir aux Belges les troupes du trop célèbre Alvarez de Tolède, ministre et général de Philippe II, d'Espagne, l'un des plus abominables monstres qui soient jamais passés sur la terre et qui noya le Brabant, le Hainaut et les Flandres dans une mare de sang. Il y a dix années de martyre dans l'histoire de la Belgique, telles que vous n'en trouveriez pas de pareilles dans l'histoire d'aucun autre pays, pas



même dans celle de l'Irlande ou de la Pologne, ou de la Grèce aux mains des Turcs.

A la suite de la bataille de Saint-Quentin, 10 août 1557, où les Français furent battus par les Espagnols et les Flamands du comte d'Egmont, des troubles civils éclatèrent à Anvers et à Bruxelles, à Gand et à Termonde, pour secouer le joug que Philippe II imposait aux Pays-Bas: c'est alors que celui-ci envoya le duc d'Albe, et ce cruel ministre pendant huit ans prescrivit et exécuta les édits les plus sanguinaires contre tout ce qui levait la tête et osait soupirer vers un rayon de liberté. Après avoir, au nom du roi d'Espagne, condamné au billot des milliers de patriotes flamands, le duc d'Albe consumma le plus grand de ses crimes en faisant monter sur l'échafaud les nobles comtes d'Egmont et Horne qui sont, après trois siècles et demi (comme Francis Agnessens est demeuré le martyr de la domination autrichienne), les héros-martyrs de la liberté des Flandres, contre un pouvoir exécré.

Le 18 juin 1568, jour de lugubre mémoire, les deux nobles patriotes, brisés de souffrances mais résignés et fiers, parurent sur la Grand'Place, la même Grand'Place que les Allemands occupèrent dès le 20 août 1914.

Toutes les issues conduisant au supplice avaient été soigneusement gardées. Le comte d'Egmont monta le premier sur le gibet, après avoir fait une courte prière sur le corps encore chaud de l'humble carillonneur qui avait le matin même donné le signal de l'évasion manquée, et ainsi perdu la vie dans cette épouvantable catastrophe où la tyrannie de l'Espagne s'immergeait dans le sang flamand.

Pour ne pas fatiguer mon lecteur si bienveillant, nous allons couper en deux cette narration et vous citer l'admirable invocation funèbre du comte d'Egmont sur les marches de l'échafaud. Cela est tiré de l'opéra de Patrie de Paladilhe, qui lui-même en avait pris le sujet dans le drame de Sardou. (Vous me permettrez de marier ici la légende à l'histoire.)

Pauvre martyr obscur, humble héros d'une heure,
Je te salue et je te pleure!
La légende apprendra ton nom à nos enfants;
Ils garderont toujours ta mémoire bénie.
Tu revivras! ô toi qui nous donnes ta vie!
Parmi les plus vaillants et les plus triomphants
Tu revivras! ô toi qui nous donnes ta vie!

* * *

Ce n'est pas de tomber dans la lutte acharnée
Qui fait grande une destinée;
C'est de mourir fidèle au devoir accepté;
C'est d'accomplir dans l'ombre un noble sacrifice,
D'aller au but certain sans que l'âme faiblisse;
Et de n'attendre rien de la postérité.
C'est d'accomplir dans l'ombre un noble sacrifice.

DEUXIEME PARTIE

La Belgique demeure encore un siècle sous la dépendance de l'Espagne avec des périodes de guerre civile, d'exécutions politiques et surtout de compres-

sion de toute liberté populaire. En 1667, Louis XIV envahit les Flandres avec 50,000 soldats, grosse armée alors, et s'empara de Lille après vingt jours de siège. Gand lui résista cependant jusqu'au bout. En 1691, Louis XIV voulut punir le prince évêque de Liège d'être entré dans la Ligue d'Augsbourg et bombardarda la ville mais sans succès. L'année suivante, le roi Soleil prit Namur en huit jours, ce qui sembla extraordinaire à cette époque... Durant la guerre de succession d'Espagne (1702-1713), la Belgique, de nouveau redevenue province espagnole parce que le trône d'Espagne était échu au petit-fils de Louis XIV, la Belgique, dis-je, fut l'un des principaux champs de bataille où se vidèrent de nouveau les vieilles querelles, et la Belgique souffrit horriblement. Le duc de Marlborough à la tête des Anglais et le prince Eugène de Savoie à la tête des Impériaux occupèrent le pays, battirent les Français dans une rapide succession de combats meurtriers, et capturèrent Ramilies, Bruxelles, Louvain, Malines, Gand, Anvers et Bruges, absolument comme les Allemands le firent en août 1914. Mal-

plaquet, 1707, fut leur dernier grand succès, et Villars reprit le dessus à Denain qui se trouve près de Lille. Mais le traité d'Utrecht, 1713, rétrocédait la Belgique à l'Autriche, comme au Canada la France par le même traité cédait Terre-Neuve et l'Acadie à l'Angleterre. Pendant la guerre de succession d'Autriche en 1744, la Belgique fut conquise par les Français mais restituée à l'Autriche à la conclusion de la paix. En 1787, la Belgique se révolta contre l'Autriche de Joseph II, le fils de Marie-Thérèse et le frère de Marie-Antoinette, mais la rébellion fut étouffée. En 1794, les armées républicaines s'emparèrent de la Belgique qui fit ensuite partie de la France jusqu'à la bataille de Waterloo en 1815. De 1815 à 1830, la Belgique fut annexée à la Hollande. En 1830, la Révolution Brabançonne. La Belgique proclame son indépendance qui fut enfin reconnue, et ce n'était pas trop tôt, par la France, la Hollande, la Prusse, l'Angleterre, l'Autriche et la Russie. En 1870, après la déclaration de guerre du gouvernement français à l'Allemagne, un nouveau traité ratifiant celui de 1839 et assurant la neutralité absolue de la Belgique fut passé entre la France, la Prusse et la Grande-Bretagne. Ce traité, c'est le fameux Scrap of Paper qui a entraîné la Grande-Bretagne dans la guerre de 1914, un peu malgré elle. C'est du moins l'unique motif qu'elle a fourni à l'univers, bien qu'au fond les causes primordiales de la guerre remontent à la lutte du panslavisme et du pangermanisme déclanchée par un mégalomane, et à la concurrence économique que se faisaient depuis vingt ans l'Allemagne et l'Angleterre, causes profondes qui nous font actuellement paraître la Belgique et la France, la Belgique surtout, comme de nobles et inconscientes victimes de l'ambition de leurs voisins.

De cette esquisse rapide, ne touchant que les plus importantes guerres subies par la Belgique et les Pays-Bas, j'en ai omis plusieurs et notamment dans ses détails la Guerre des paysans qui ravagea la Hésbaye et qui fut terrible comme la guerre de Vendée à laquelle elle ressemble et qu'il faut lire dans un écrivain national comme Henri Conscience. Il faut conclure que la Belgique, paisible depuis 84 ans, avait auparavant souffert d'innombrables invasions causées par la convoitise de ses trop puissants voisins. Et en 1914, tel que dans le passé, elle s'est montrée héroïque au suprême degré et son long martyre a ému tous les coeurs sensibles, d'un bout à l'autre de l'univers civilisé. Tant de courage, tant de fierté, un si haut sens de l'honneur national, joints à tant de malheurs et à tant de destructions, n'ont laissé personne indifférent pendant les 1595 jours d'occupation allemande.

(Suite à la page 27)



NOUVELLE

La Chasse aux Dots

Par Hector Fabre

I

LA DISTRIBUTION DES PRIX

L'heure des vacances venait de sonner à l'horloge des collèges, aux pendules des couvents, et ses douces vibrations se prolongeaient délicieusement dans le cœur des élèves. Les professeurs sentaient leur règne finir et les chefs de famille leur peine commencer.

Le mois de juillet, magnifique comme toujours, avait réservé sa plus belle journée pour la dernière séance des examens du couvent d'Armenonville, l'élégante maison d'éducation dans laquelle l'on donne aux jeunes filles une instruction si brillante et l'on développe avec tant de soins le goût pour la toilette et le luxe qu'elles tiennent de leurs mères. La grande salle était décorée à ravir: on y voyait tout ce que peut inventer de joli, de gracieux, l'art de plaire aux imaginations féminines; on y respirait le parfum délicat de l'exquise propreté. L'auditoire, quoiqu'un peu mêlé de parents de toutes sortes, ne laissait pas que d'être fort élégant. Aux premiers rangs se montraient les plus imposantes têtes de la ville de Montréal, les plus ravissantes chapeaux de la saison. Les mères de famille venues de la campagne tapissaient le fond de la salle. L'observateur pouvaient aisément saisir sur leurs figures franches et ouvertes la révélation anticipée des sentiments contraires qui allaient y éclater à la vue des prix remportés ou des défaites, sous forme d'accessits, essuyées par leurs enfants.

L'entrée était rigoureusement interdite aux jeunes gens encore en âge d'être amoureux. Un certain nombre des plus fringants, cependant, avaient réussi à lever la consigne, en invoquant leur titre de proches parents des élèves. Dans un pays comme le nôtre, où toutes les familles sont bien fournies d'enfants, qui peut donc manquer jamais de soeur, de nièce ou de cousine, s'il en a besoin? Si, par hasard, vous n'en avez point, les gens en état de vous en prêter pour l'occasion ne sauraient vous faire défaut. Les vigilantes gardiennes qui ont institué ce règlement sévère mais juste, oublient qu'il ne suffit pas d'être frère ou l'oncle d'une ou de plusieurs élèves pour perdre à l'instant tout attrait aux yeux du reste de la communauté. Cette qualité permise donne au jeune assaillant maintes intelligences dans la place.

La séance s'ouvrit par un défilé élégant, une revue des jeunes Grâces. L'on vit s'avancer sur la scène les élèves, trois ou cinq de front. Elles marchaient à pas cadencés jusqu'à la rampe et là faisaient au public, d'avance charmé, la plus jolie révérence du monde. Ce prologue muet eut grand succès. Tout le monde ne se rend pas également compte du plus ou du moins de mérite des exercices littéraires; mais tout le monde est juge de la beauté, de la grâce, d'un salut, d'une révérence. C'est pour cela sans doute que l'on avait placé en tête du programme cette pantomime mondaine. Chaque mère n'eut d'yeux que pour sa fille et, n'ayant vu qu'elle, déclara que le défilé était magnifique. Les simples spectateurs plus impartiaux trouvèrent, qu'en général, ces demoiselles n'étaient point aussi jolies qu'ils l'auraient désiré et qu'elles-mêmes se le figuraient. La beauté baisse, à ce qu'assurent les femmes d'autrefois, la taille diminue, le teint s'en va, les grands traits se perdent. Il y trop de dentistes: cela fait tomber les dents de bonne heure!

Trois ou quatre jeunes filles frappèrent particulièrement la foule impartiale et ne pas indifférente, et l'une d'elles, Mademoiselle Marguerite Aubé, plus que les autres encore. Aussitôt qu'elle parut, un mouvement général se produisit, et l'éclair de son regard traversa la salle, faisant jaillir de tous les yeux l'admiration. A dix-sept ans, sa démarche, son grand air étaient déjà d'une grâce accomplie et d'une assurance parfaite, sous l'ombre de cette timidité et de ce léger embarras qui se trahissent d'ordinaire dans les premiers essais de la coquetterie. L'attention se fixa sur elle, sur sa beauté faite pour être vue ainsi d'un peu loin, au-dessus de la foule. On avait pressenti ce succès, car elle n'était venue qu'à la fin du défilé et comme pour le clore magnifiquement.

La toilette de toutes ces demoiselles était charmante. A en juger seulement par là, les fortunes et les positions des parents devant être à peu près égales. Il s'en fallait de beaucoup pourtant qu'il en fût ainsi, et l'on se serait fort trompé en leur assignant à chacune un rang d'après le prix ou l'éclat de la robe. Plusieurs des plus riches se fussent trouvées au-dessous des moins à l'aise. Les mères de famille habillent leurs filles, non pas selon leur fortune, mais selon leur vanité, qui est souvent d'autant plus grande et exigeante que la fortune est plus modeste. D'ailleurs, il n'y a pas de pays au monde où les parents gâtent autant leurs enfants

qu'au Canada, et où, en revanche, les enfants gâtent moins leurs parents.

Mademoiselle Aubé était mise au gré de ses désirs. Sa blanche parure coûtait fort cher à son père, petit marchand de la rue Notre-Dame-Est, qui voyait les économies de plus en plus notables qu'il opérait chaque année sur les frais de sa propre toilette, rapidement dévorées par les chiffons de sa femme et les rubans de sa fille.

Les élèves achevaient de se former en groupe de chaque côté de la scène, lorsque l'attention des personnes placées près de la porte fut attirée par le bruit d'une contestation au dehors. Trois ou quatre jeunes gens demandaient entrée dans la salle, et le portier la leur refusait sous prétexte qu'ils n'avaient pas l'air de pères de familles authentiques.

—Vous nous offensez, dit celui qui tenait la tête de la colonne, voici monsieur: il a trois enfants, deux au couvent et un au collège; cela ne se voit-il pas à sa figure: regardez bien! Pourquoi donc n'aurait-il conservé de l'épaisse chevelure que nous lui avons connue, que cette touffe blonde, ce simple bouquet, qui répand une ombre si légère sur son front pensif? Et moi qui vous parle, je viens couronner ma fille aînée qui va remporter dans la minute un premier prix de sagesse! Me priverez-vous de la joie de couronner ma fille aînée remportant un premier prix de sagesse?

Le portier avait ouvert la bouche pour écouter. Avant qu'il eut le temps de la refermer, les jeunes gens entrèrent dans la salle.

Celui qui venait de haranguer ainsi le fonctionnaire préposé aux billets d'entrée n'était autre que le Dr Charles Blandy. Personne n'était plus connu dans la communauté. Maintes fois, les bonnes religieuses avaient surpris quelque élève brochant son nom sur un coin de mouchoir ou sur un bout de canevass. Ses initiales ornaient les marges de bon nombre de grammaires. Ce prestige lui venait de ce qu'il comptait parmi les élèves une soeur et quelques nièces et cousines, qui n'avaient pas fait faute de raconter à leurs amies combien elles l'avaient trouvé aimable pendant les vacances, et séduisant!

Aussi lorsqu'il entra dans la salle, se fit-il un mouvement parmi les élèves. Plusieurs se poussèrent du coude en chuchotant; quelques-unes rougirent; d'autres braquèrent leurs yeux sur lui afin d'être les premières à attirer son attention. Ce léger trouble, s'ils l'avaient observé, aurait suffi pour révéler aux parents où en était exactement le cœur de leurs enfants. Mais ce à quoi les parents ne songent guère, c'est à remarquer dans leurs enfants les penchants qu'eux-mêmes éprouveront à pareil âge et qui les mèrent plus d'une fois à deux doigts de faire des folies. Cet aveuglement à une excuse. L'amour chanté par les poètes, ressenti par les amants, est douce chose et belle flamme, mais pas dans le cœur de sa fille ou de sa soeur, et l'on ferme les yeux pour ne l'y voir que le plus tard possible.

Le jeune docteur a reçu de la nature une figure que bien des gens ont portée avant lui, et dont plusieurs de nos arrière-neveux hériteront. Avant de l'atteindre, ses traits ont circulé un peu partout, et, en le quittant, iront se poser sur d'autres visages. Il a l'oeil brun ou gris, les cheveux plus ou moins bouclés, le teint incertain; ses dents ne viennent pas toutes de chez Trestler, mais toutes elles y ont passé. Un grand soin de son sourire, l'art des expressions, donnent à sa physionomie le cachet qui lui manque et qui la fait remarquer. Un homme est ce qu'il veut être, même physiquement. Avec du sérieux, il devient un personnage imposant; avec de la grâce, un séduisant garçon.

Arrivé ainsi un des derniers dans la salle, Blandy trouva moyen d'aller se placer dans les premiers rangs, sans cependant déranger personne, tant il avait le talent d'arriver! Il savait d'avance, par les intelligences qu'il avait dans le couvent, quelles seraient, à peu près, les élèves qui remporteraient les prix, et il voulait être bien en vue des parents pour les applaudir.

Tandis que l'adroit docteur prenait ainsi ses positions sur les devants de l'auditoire, ses deux compagnons pénétraient dans le fond de la salle et s'y plaçaient en observation. Le premier, Alphonse Dupont, celui-là même qui porte au front la touffe de cheveux signalée par Blandy au respect du portier, est un avocat heureux. Les clients naissent sous ses pas. Il est arrivé, avant trente ans, à l'apogée de son talent, de sa renommée; et il emploiera le reste de sa vie à décliner lentement. Son embonpoint seul ne se ralentira pas, et l'ombre qu'il projette en marchant ira s'agrandissant chaque jour. Il attribue ce progrès physique au manque d'exercice, à l'assiduité au travail.

Pareil phénomène bien des fois sans doute vous a frappé. Vous avez connu étudiant un garçon mai-

gre, fluet: vous le retrouvez, cinq ou six ans après, gras et luisant; sa peau menace d'éclater en maints endroits; bientôt il y faudra faire des reprises. Vous le félicitez ironiquement de sa belle santé et lui en demandez le secret, la précieuse recette. Il se renferme et vous confesse que c'est uniquement à un verre de bière pris à propos à dîner, entre la poire et le fromage, que cette merveille est due.

L'avocat Dupont a pour suivant fidèle, pour admirateur assidu, un jeune orateur aux longs cheveux. Ce garçon voudrait être né sur les marches d'une tribune. Nourri de politique, il a appris à lire dans les journaux. De bonne heure, il épelait les faits divers et le jour où il lut couramment un accident, il se dit à lui-même qu'il ferait un journaliste au besoin. En quittant le collège, il fonda un club pour y faire son premier discours et se mit à écrire dans les feuilles démocratiques des correspondances bien senties sur le progrès. A l'heure qu'il est, il collectionne les portraits des célébrités pour y trouver sa ressemblance; il vient d'écrire à M. de Bismarck: l'autographe qu'il en recevra lui servira de modèle, il se fera une signature d'homme d'Etat. Il a déjà des armes, un cachet. Avec tout cela, il n'en pas moins condamné à garder le nom de son père: Pierre Martel.

La séance s'ouvrit, naturellement, par un morceau de piano à quatre ou huit mains. Vous entendez ce clapotement musical, du large fauteuil où vous êtes plongé pour me lire commodément. Agaçant!

Le piano ayant fait silence, on vit s'avancer une des grandes pensionnaires qui se mit soudain à déclamer la "Prière d'une Mère". Les paroles étaient françaises, la diction anglaise, les gestes cadencés, l'affection choquante, les intentions excellentes, et la pensionnaire assez jolie. La salle éclata en applaudissements à la fin. Ils furent vifs surtout aux premiers rangs de l'auditoire, où se trouvaient les parents de l'élève, des mieux posés dans le monde.

Le père de Mademoiselle Caroline Perret est un de nos plus riches négociants. Directeur de banque et marguillier en charge, actionnaire important de la Compagnie du Richelieu et propriétaire du plus beau terrain au cimetière, il exerce une grande influence et jouit d'un crédit illimité. On calcule qu'il laissera £25,000 à chacun de ses enfants. Cette opinion n'était point étrangère, on le devine, à l'enthousiasme que créait la déclamation de Mademoiselle Perret. Elle influait grandement, dans tous les cas, sur l'admiration que manifestait le Dr Blandy, que le hasard ou une habile prévision avait placé auprès de Madame Perret. Les applaudissements n'étaient pas finis que, penché du côté de l'heureuse mère, il la félicitait avec chaleur sur un succès si beau et si mérité.

—Madame, lui disait-il, il n'y a que vous qui n'applaudissiez pas. Si c'était ma fille, je crois que je n'aurais pas la force de me contenir; je battrais des mains malgré moi, j'irais l'embrasser de suite, sans m'occuper du public. Quelle voix mélodieuse et quels gestes gracieux! Elle a un port de reine, et elle déclame à perfection. De figure, permettez-moi de vous le dire sans flatterie, c'est tout votre portrait. Personne ne saurait s'y tromper. On demanderait à l'auditoire: "Quelle est la mère de cette ravissante jeune fille?" que tout le monde dirait, en vous montrant: "C'est cette belle personne!"

—Docteur, ne répétez pas tous ces compliments à ma Caroline, vous lui tourneriez la tête. A son âge, je n'y aurais pas tenu. Je le dis souvent à M. Perret: Mon pauvre homme, si l'on m'avait dit lorsque j'avais dix-sept ans: "tu es belle et tu épouseras un prince", je l'aurais cru et je ne me serais jamais résignée à devenir ta femme.

—Votre fille, comme vous, madame, mériterait un prince, mais il n'y en a pas encore dans notre pays. Ce sera pour une de vos petites-filles. Vous verrez ça peut-être. Il faut du moins, puisqu'elle est venue trop tôt pour être princesse, que mademoiselle Caroline ait un époux digne d'elle, un mari qui sache lui obtenir la position à laquelle elle a droit, qui fasse d'elle la première dame du pays. C'est à vous, madame, à diriger son choix. Votre mari lui donnera la fortune, elle tient de vous l'esprit et la beauté: il faut que votre gendre mette à son service, au vôtre, une ambition sans bornes, une volonté d'arriver à l'épreuve de tous les accidents de la route. Le succès appartient à l'énergie. L'homme qui dit résolument: "Je monterai jusque là", est aussi sûr d'y parvenir que s'il touchait déjà au but. J'ajouterais, et je n'ai besoin pour en juger ainsi que de voir l'impression profonde que mademoiselle Perret a produite sur tout l'auditoire, sur moi, —j'ajouterais que celui-là seul aimera véritablement votre fille qui, spontanément, lui promettra la plus haute destinée, et que l'on sentira, à son langage, à sa conduite, en état de tenir cet engagement d'honneur.

—Vous me rendez toute fière, cher docteur. Ce que vous dites là de ma fille est si bien ce que j'avais rêvé pour moi-même. Et cependant j'ai épousé monsieur...

—Pardonnez-moi, madame, il y a grande différence: vous étiez pauvre et votre fille est riche. Monsieur Perret vous a choisie, votre fille peut choisir. Vous le voyez, madame, je ne vous flattais pas tout à l'heure comme vous m'en accusiez, puisque je vous tiens maintenant un langage qui blesserait une personne de moins d'esprit que vous. Mais j'ai cru pouvoir me permettre, pour mieux faire comprendre ma pensée sur l'avenir réservé à votre fille, de faire allusion aux circonstances qui seules expliquent l'alliance, si inégale au point de vue du mérite personnel, que vous avez contractée.

—Caroline a le temps de songer à tous ces beaux rêves. Je ne veux pas la marier trop tôt et je désire qu'elle jouisse à loisir de toute sa gloire de jeune fille. Quand elle aura tourné toutes les têtes, nous songerons à lui trouver le mari que nous rêvons tous deux pour elle. Je ne vous en remercie pas moins de l'intérêt que vous lui portez, et alors, croyez-moi, cher docteur, je m'en souviendrai.

En petit marchand qu'il est, le bonhomme Aubé s'était placé un peu en arrière et il fallait que sa fille fendit la foule pour aller le retrouver. Elle se rendait à lui sans se presser et en laissant au public tout le temps d'admirer sa beauté superbe. Les applaudissements l'accompagnaient sur tout le parcours et ne cessaient que lorsqu'elle avait repris sa place dans la foule des élèves. Aubé en était tout intimidé, et c'est en rougissant qu'il posait d'une main mal assurée les couronnes sur le front de Marguerite. Il l'admirait pourtant de tout son cœur et sa joie était pour le moins aussi grande que celle de Madame Perret.

La séance finie, Blandy prit congé de Madame Perret, qui l'invita à passer la soirée chez elle, où quelques amis devaient se réunir aux heureux parents pour célébrer les succès de Caroline; et il rejoignit ses deux amis Duport et Martel à la sortie.

II

AU TERRAPIN

Les trois amis montèrent en voiture et prirent la

pas l'air d'être là chez eux. On les aurait pris pour de bons bourgeois; mais peu à peu le ton haussait et les gestes se déréglèrent. Tous ils prétendaient savoir dépenser leur argent quand il le fallait. L'occasion ne pouvait être meilleure, puisqu'il s'agissait de fêter un ami de la campagne, retrouvé inopinément au coin d'une rue, quelque temps auparavant, et qui, depuis cette heureuse rencontre, revenait bien souvent en ville revoir les anciens camarades dont il avait été si longtemps séparé.

Aussitôt que quelqu'un faisait mine de donner le signal du départ, un autre se récriait et réclamait l'honneur de faire servir. Les six avaient déjà payé la traite; il était entendu qu'on s'en irait après cela; mais sans y prendre garde, on avait recommencé la tournée: impossible de ne la pas finir.

Sur un banc couvert d'un épais tapis, vis-à-vis le comptoir, un homme à figure cramoisie était étendu de tout son long. Son nez marquait l'apoplexie. Chaque jour, il venait là faire sa sieste. Parfois, les habitués ou des jeunes gens désireux de se former sous un maître expérimenté, le réveillaient pour trinquer. En un instant, il était sur pied et sa soif était prête.

Duport, Martel et Blandy s'installèrent dans un coin isolé du restaurant. Duport commanda la consommation: il se fit apporter de l'eau-de-vie; Martel, qui n'était encore qu'un élève, demanda de la bière; enfin Blandy, qui ne trinquait que par politesse, se contenta d'un verre de "sherry".

La conversation retomba sur les héroïnes de la séance à laquelle ils venaient d'assister. Duport et Martel tenaient pour Mademoiselle Aubé, Blandy pour Mademoiselle Perret.

—Mademoiselle Aubé est charmante, je l'admets, dit le docteur; c'est la beauté en personne et je m'incline devant cette idole de vos cœurs. Je vais plus loin encore; je ferai comme vous, je l'aimerai et je le lui dirai. Mais après? Si, par hasard, elle préfère mes hommages aux vôtres et mon art à votre talent, l'épouserai-je? Pousserai-je la passion jusqu'à l'enlever du second étage — au-dessus du magasin de son père — où elle demeure, pour l'installer dans une maison à son choix, rue Sherbrooke ou rue St-Denis, et lui donner là le luxe qu'elle rêve, qu'elle exigera, sans s'inquiéter si le nombre de mes patients correspond au chiffre de ses dépenses? Pousserai-je l'imprévoyance, l'aveuglement, jusqu'à me substituer à son père qu'elle est en train de ruiner, pour qu'elle me ruine à sa place? Pardonnez-moi, mes bons amis, ce n'est point ainsi que j'aime les femmes et que je comprends le mariage.

—Mon cher docteur, interrompit Duport, vous raisonnez comme si l'amour était un sentiment dont on peut à volonté diminuer ou augmenter la force, ainsi que vous diminuez ou augmentez la force d'une de vos potions. La puissance que vous a donnée la science de changer en remèdes, en calmants même, les poisons violents, vous aveugle; l'habitude de guérir les grands maux vous emporte. Le cœur, quand il est sérieusement atteint, résiste aux meilleurs traitements. Il se guérit tout seul ou il ne se guérit pas. Prenez-en votre parti: il vous ferait appeler que cela ne servirait à rien. Plus on le soigne, plus il est malade. Il y a des gens qui n'aiment que parce qu'ils veulent s'empêcher d'aimer, et il y en a d'autres qui n'aiment pas parce qu'ils veulent aimer. Mademoiselle Aubé a la beauté, le charme, elle me plaît; c'est en vain que je voudrais aimer Mademoiselle Perret, qui n'est point sans mérite et qui est riche: mon cœur refuse net.

—Quel âge avez-vous, mon excellent Duport? Quinze ans, l'âge de Roméo, n'est-ce pas? On peut donc plaider longtemps sans connaître la vie, pas même la vie de ses clients. Voyons, rassemblez vos souvenirs: vous avez été initié au secret de plus d'un ménage; les maris vous ont confié leur cause, les femmes ont invoqué l'appui de votre éloquence, et comme vous êtes bon enfant, vous avez remis ensemble des gens qui ne demandaient qu'à se prendre aux cheveux, et qui déjà même s'en étaient arrachés quelques-uns. Eh bien! d'où venaient d'ordinaire ces discordes intestines? Répondez. De ce que le mari n'était pas assez riche pour subvenir aux goûts de luxe, aux habitudes de dépenses de sa femme, n'est-ce pas?

—Ce sont là des exceptions, docteur, des exceptions qu'en dehors de mon bureau je ne rencontre guère.

—Je le sais, Duport. Pourtant, qui vous a dit que vous ne tomberiez pas dans ces exceptions? Mais je ne veux rien exagérer pour ne pas affaiblir ma cause. Je vous ai signalé les cas mortels, auxquels tout le monde se croit sûr d'échapper; j'en arrive maintenant à la série de ces petits désordres intérieurs qui rongent le bonheur et éteignent chaque matin la flamme joyeuse du foyer domestique, au malaise constitutionnel qui bannit la paix du sein de la famille. Avant d'aller plus loin, cette dissection sociale vous plaît-elle et dois-je continuer?

—Comment donc, dit Duport. Le tribunal veut tout entendre; c'est notre cause à tous qui se plaide là. Si vous dites la vérité, il nous faut la connaître; sinon, nous l'apprendrons peut-être à nos dépens.

—J'expose mes illusions à vos coups, dit Martel, et je ne les crains point. Je ne me marierai jamais et ce n'est pour moi qu'affaire de curiosité que de savoir quels maux j'évite, à quels biens je renonce.

—Jeune homme, répondit le docteur, ne dites point

(Suite à la page 20)



Tandis que le Dr Blandy et Mme Perret se livraient à cet épanchement, si désintéressé, d'une part, si filial, de l'autre, la séance marchait son train. On jouait aussi la comédie sur la scène. Une lutte des plus vives s'y était engagée entre les coquillages, représentés par une perle fine, les fleurs, symbolisées par une rose des plus brillantes, et les oiseaux, figurés par un joli petit perroquet des mieux dressés. Les fleurs triomphèrent des coquillages, et furent à leur tour vaincues par les oiseaux.

Il y eut ensuite un chant de circonstance sur les vacances, paroles d'un poète local, musique de Rossini; puis, quelques autres exercices littéraires; et enfin, la distribution des prix. L'appel des élèves à couronner fut fait par Mademoiselle Perret, d'une voix claire et qui ne devenait sympathique qu'en prononçant son propre nom.

Les deux élèves qui remportèrent le plus de prix furent Mademoiselle Aubé et Mademoiselle Perret. A chaque prix, c'était une ovation, à cette différence près, que lorsque Mademoiselle Perret descendait les degrés de la scène, les applaudissements éclataient aux premiers rangs de l'auditoire, et que, quand venait le tour de Mademoiselle Aubé, les applaudissements partaient du fond de la salle. Le Dr Blandy était le principal champion de la première; Duport et Martel les bruyants claqueurs de l'autre. On devine quelle secrète gratitude ressentait Madame Perret en voyant le zèle que déployait son jeune voisin pour la cause de sa fille. Deux ou trois fois, elle lui céda l'honneur de la couronner.

route de la ville. Chemin faisant, ils devisèrent de la séance et discutèrent vivement la beauté ou l'élégance des jeunes pensionnaires.

La promenade ayant été un peu longue, Duport déclara qu'il se sentait l'estomac glacé et fit arrêter la voiture devant le restaurant Terrapin. Constataient en passant combien certaines gens prennent vite froid à l'estomac et sont forcés de réchauffer souvent les ressorts de leur appareil digestif pour le tenir en bon ordre.

Le restaurant était rempli de monde. Six heures allaient sonner, et les gens entraient prendre le coup d'appétit.

Le coup d'appétit! terme élastique qui comprend depuis le petit verre de liqueur que les anciens savouraient jusqu'au grand verre d'eau-de-vie que les familiers des hôtels enveloppent à moitié d'une main discrète, en le vidant.

Trois jeunes gens étaient appuyés sur le comptoir, près de l'entrée, et débattaient les affaires du pays. L'un était "rouge", l'autre "bleu", le troisième écoutait et, tout en écoutant, buvait double; il arrosait silencieusement les arguments de ses amis, et lorsqu'on lui demandait son sentiment sur un point vivement contesté, sa voix se perdait au fond de son verre. Les deux adversaires péroraient chacun leur tour; aussitôt que l'un lâchait la parole, l'autre l'attrapait et il la gardait jusqu'à ce que la soif revint la lui ôter.

A l'autre bout du comptoir, il y avait un groupe de cinq ou six buveurs. A première vue, ils n'avaient

Feu Emilien Daoust

Par Gaétane de Montreuil

C'EST un visage aimé qui s'encadre ici en des souvenirs de gratitude. A ceux qui le contempleront, il révélera la beauté des traits, la sérénité d'un front qui n'abrita que de saines pensées; il rappellera la distinction de la personne et des manières, la finesse de l'esprit, la sûreté du jugement, la fermeté dans l'action.

Emilien Daoust était l'ami de tous ceux qui portaient un rêve en eux, un rêve dont l'élévation répondait au sien. Et c'est pour cela qu'il avait su attirer à lui les plus sincères affections, les amis les plus honorables. Il avait une âme sensible et vibrante, qui faisait toujours son geste spontané en générosité, mais il possédait cette compréhension innée, qui est le privilège d'une élite, et connaissait les hommes: son indulgence était réfléchie. Il était tolérant, tant que la faiblesse des individus ne prenait pas un caractère avilissant. Mais l'hypocrisie lui répugnait particulièrement, et l'on pouvait voir à l'expression de ses yeux gris, au regard profond, le dégoût qu'il éprouvait au récit d'une trahison.

Je me souviens de l'émotion que je lui causai involontairement, il y a une couple d'années, lorsque, à sa demande, je lui expliquai brièvement les raisons qui m'avaient forcée à quitter "La Presse", de Montréal. Faisant allusion à un court article que j'y avais publié sous le titre: "L'Eternel Serpent", et qui était un adieu, il me demanda en hésitant: "Quel est le serpent qui vous a mordue?" Et, comme s'il eût été instinctivement averti d'une déception qu'il redoutait, il ajouta lentement: "Ce n'est pas M..., n'est-ce pas?..." Mais je devais le détromper, et je le fis d'un mot: "Hélas!"... M. Daoust répondit seulement: "Quoi! lui!" Et sa figure devint tout rouge. Il était visiblement honteux d'avoir accordé sa confiance à un homme qui n'en était pas digne. Je le vis si profondément affecté de la sournoiserie du personnage que je ne voulus pas lui en raconter toutes les vilénies. Emilien Daoust était la droiture, la bonté, l'honnêteté; et quand il accordait son estime à quelqu'un, c'était parce qu'il le croyait droit, honnête, bon. On conçoit qu'un désappointement dût lui entrer cruellement au cœur.

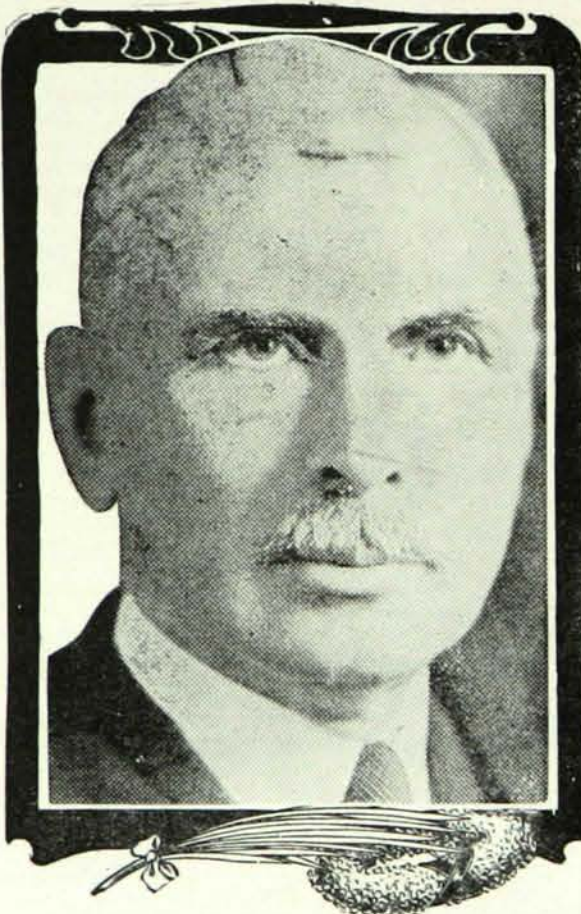
C'était à cause de ses nobles qualités qu'il avait été appelé aux emplois d'honneur qu'il remplissait, lorsque la mort vint le frapper. Il était l'un des commissaires du Port de Montréal, et son collègue, l'honorable sénateur W. L. McDougald, président de la Commission, a rendu hommage en ces termes au regretté défunt:

"Tous, au Port de Montréal, depuis le Bureau de Direction jusqu'aux plus humbles employés, regretteront sincèrement la mort de cet homme sympathique et juste, et le deuil sera grand, surtout chez ceux qui eurent l'avantage de le connaître intimement, soit en ses relations sociales ou d'affaires."

Emilien Daoust était né à Pointe-Claire, le 15 octobre 1865, du mariage de M. L.-B. Daoust, marchand, et de Denise Valois. Il fit ses études à l'Ecole Normale Jacques-Cartier, puis, à 16 ans, entra au service de la Maison Beauchemin-Valois, établie par ses oncles. Il débuta dans le rôle d'un simple commis, mais son jugement sain, l'intérêt qu'il prit aux affaires lui donnèrent bientôt une place prépondérante, et à sa mort il était le directeur de la Librairie Beauchemin Ltée, à laquelle il avait su donner un plus grand développement et une incontestable importance.

M. Daoust était libéral en politique, mais il était Canadien surtout et avant tout. Il profita de sa situation dans le commerce des livres pour faire connaître les écrivains canadiens et canadieniser nos livres de classe, en y introduisant des exemples et des citations prises aux auteurs de chez nous. C'est une oeuvre patriotique dont on doit respectueusement garder le souvenir, et qu'il faut considérer comme une indication de la route à suivre dans l'avenir.

Ce patriote avait le noble projet d'enrayer le flot des livres parfois idiots, qu'on achète chaque année à l'étranger, pour les donner à nos écoliers, et de les remplacer par des auteurs de chez nous, autant que cela se pouvait faire, dans l'intérêt de nos enfants. M. Daoust était prévoyant et sage en matière d'éducation, comme en tout, et déplorait les erreurs d'histoire, de géographie, de topographie et de détails historiques accumulés en certains livres largement distribués aux jeunes Canadiens, sans souci de l'effet désastreux que cela cause en leur petit bagage de connaissances, à l'âge où la mémoire enregistre les faits pour l'avenir.



Un jour que je causais avec lui de ce sujet pénible et excitant, il me dit à sa manière originale: "Sur cette question, l'intérêt est le pot de fer et le gros bon sens, le pot de terre." C'était sa façon laconique de s'exprimer que les polémiques devaient être sans brusquerie, parce que la lutte était inégale, étant alimentée d'un côté par la plus violente des passions, l'ambition pécuniaire, et soutenue de l'autre seulement par le désintéressement. Il était patient et conseillait toujours la patience, tant qu'elle était possible, sans s'amoindrir et sans reculer dans le chemin déjà parcouru. Profondément imbu de dignité et de retenue en toute circonstance, il désavouait l'exaltation et l'emportement, il les dénonçait comme une faiblesse. Ses amis comprirent souvent qu'il avait raison. S'il eût des chagrins dans sa vie, il sut les garder pour lui seul, à l'exemple des forts; mais les peines de ceux qu'il aimait l'affligeaient, et son émotion se trahissait par le voile de tristesse qui s'épandait sur son visage.

Emilien Daoust, par sa beauté physique et sa finesse d'esprit, était un digne représentant de la race canadienne-française dans toute sa pureté, et par les belles relations qu'il avait liées en Europe et partout en Amérique, il contribua grandement à détruire les légendes absurdes que l'ignorance et la malveillance avaient inventées sur nous. M. Jean-Charlemagne Bracq, l'écrivain distingué, auteur de "Evolution of French-Canadians", reconnaît qu'il dut en majeure partie l'orientation sympathique de son livre aux indications de ce précieux ami.

Daoust réprouvait tout ce qui pouvait diminuer notre orgueil national. Les dénigreurs, ceux de chez nous, le révoltaient, ceux d'ailleurs lui faisaient pitié: il considérait justement les premiers comme les criminels et les derniers tels de pitoyables ignorants.

Cet homme à l'aspect sérieux avait de l'humour et une façon originale de s'exprimer en tout: il posait parfois, à l'improviste, une question qui changeait la conversation languissante en un éclat de rire. Il aimait qu'on fût gai. Emilien Daoust était de ceux qui nous donnent de l'esprit, en nous forçant à les suivre au vol de la pensée. Sa conversation était émaillée de mots badins, de quiproquos qui éveillaient cependant des réflexions profondes et qui savaient toujours garder l'allure de la plus stricte décence, car sa haute et sévère conception de la morale se trahissait aussi bien dans le choix des mots que dans la retenue des gestes. Il était distin-

A la mémoire de

Feu Emilien Daoust

Officier d'Académie,

Directeur de la Banque Provinciale du Canada,

Commissaire du Port de Montréal, Admi-

nistrateur de l'Ecole des Hautes Etudes

commerciales, Président de la

Librairie Beauchemin,

Limitée.

Sur un tertre, parfois, si l'on s'isole, on pleure
Et regrette la vie en un seul souvenir,
A d'autres l'on devrait revenir à toute heure,
Pour les montrer au monde et de fleurs les couvrir:
C'est un devoir pieux pour celui qui demeure
Que sauver de l'oubli les noms qu'il faut garder.
De les prendre à la mort, hélas! qui les affleure
Pour les graver en nous et les y regarder.
Car en les comparant on comprend leur puissance,
Mais en les imitant on doit les mériter...
Et le juste tribut, c'est la reconnaissance
A ceux qui, les léguant, nous les font hériter.

Quand la mort a brisé quelque jeune carrière,
C'est un rêve ébauché que grandit notre amour,
C'est une illusion qu'on enferme en sa bière
Et qui, réalisée, éblouirait un jour.
Peut-être le destin, en le faisant éclore,
Aurait fait du bouton la magnifique fleur...
Et les plus doux parfums sont extraits de la flore,
Mais aussi les poisons qui nous brûlent le cœur!
C'est toujours l'incertain qui croit en la jeunesse,
Il faut, en espérant, craindre et, souvent, pleurer:
Mais l'expérience est acquise à la vieillesse
Dont les saines leçons ne doivent plus leurrer.

Et quand celui qui meurt a prouvé la sagesse
De l'ouvrage accompli qu'il légua aux nations,
On doit le proclamer et dire la richesse
De cette âme abandonnée aux grandes actions.
C'est un bien national qu'un homme qui se voue
Au triomphe des siens, à leur gloire, à leur bien!
Et toi que nous pleurons, tu mérites qu'on loue
Le nom que tu portas: DAOUST, j'écris le tien.
En regardant ta vie, on contemple ton oeuvre,
Qui durera longtemps et nous fera durer,
Car tu la déjouas la perfide manœuvre
Que longtemps, sans ami, nous dûmes tolérer.

Tu cherchas les talents qu'on refoulait dans l'ombre,
Et que l'on ignorait comme des gueux tarés;
Leur réponse à ta voix diminua le nombre
Des menteurs qui trompaient en des livres dorés.
Qu'un poète en ses vers dise la gratitude
De ceux qui t'élevaient un autel en leur cœur —
Tu les reconnaissais, c'est une multitude
Qui dit: "S'en souvenir, c'est honorer l'Honneur!"
Sur un socle on devrait mettre ta belle tête,
Afin qu'en saluant, toujours ta nation
Se rappelle ton nom, l'inscrive en une fête,
S'en fasse un élément, une tradition.

Gaétane de MONTREUIL

gué et sa fierté n'admettait aucune familiarité. Sa gaieté était digne et son discours sans grivoiserie. Il était en cela un exemple de beauté et de style: s'il lui arrivait de faire un calembour, il était toujours décent et sans mauvaise interprétation possible.

Il est difficile de peindre un caractère comme celui de cet homme de bien, qui dédaignait le faste et l'apparat, marchait à la réalisation d'un rêve patriotique, sans chercher à attirer l'attention, sans inviter la louange et sans se laisser décourager par l'obstacle et la critique. Mais sa vie est un exemple de droiture et d'honnêteté, de loyauté en camaraderie, et je considère comme un devoir de la citer à la méditation et à l'admiration de ses compatriotes.

Gaétane de MONTREUIL

LE FOYER

LA CAUSERIE DE TANTE


 Par
TANTE ARLETTE

La déchéance par la mode

Il y a une quinzaine d'années, une jeune fille, c'était un ange de candeur, de vertu, un modèle de modestie. On disait: "Pure comme une jeune fille; docile comme une jeune fille; timide comme une jeune fille."

Volontiers on établissait des comparaisons entre le frère et la sœur pour faire rougir le premier et le ramener à des sentiments meilleurs. Au foyer, avec la mère, c'était une ménagère, une économe fidèle, sur qui planait toutes les espérances. On l'entourait d'admiration, de soins de toutes sortes; c'était plutôt un objet précieux qu'on dérobait aux souffles impurs du monde.

Qu'étes-vous devenues aujourd'hui, mesdemoiselles?

Des poupées qu'on orne de rubans, de dentelles, qu'on maquille avec de la peinture noire, pour les yeux et les sourcils, rouge pour les lèvres, rose et blanche pour les joues et la gorge.

Vous êtes devenues séduisantes, peut-être; mais dans la mesure où vous l'êtes, le jeune homme sérieux vous craint. Vous n'inspirez aux autres que des pensées mauvaises et des désirs ignobles, et c'est au milieu de tant de boue que tout l'art de votre parure vous traîne dans l'imagination de ceux sur qui vous espérez régner.

Qu'y a-t-il en arrière de cette beauté factice que vous affichez? Peut-être des qualités appréciables, mais vous n'en portez pas l'insigne sur votre figure et dans votre costume. On est plutôt porté à croire que tout cet appareil ne couvre que des caprices, des exigences incompatibles avec les revenus ordinaires de l'homme qui désire se faire un foyer. Aussi, comme le jeune homme d'aujourd'hui retarde son mariage! De quel ton nous répond-il qu'il a bien le temps de se mettre la corde au cou! C'est donc se mettre la corde au cou que de lier sa destinée aux charmantes fées que vous êtes! Eh! oui, certainement, si vous prétendez continuer dans le mariage les extravagances de votre jeunesse. Vous ne le prétendez pas? Alors pourquoi toute votre mise proteste-t-elle contre le sérieux et la modestie que vous possédez? A découvrir vos jambes, vos bras, votre gorge, à laisser votre poitrine et votre dos disparaître à travers la mousseline, qu'avez-vous gagné? Des regards et des désirs impurs dont vous êtes responsables devant Dieu, et dont, trop souvent, vous avez subi les dures épreuves et déshonorantes conséquences. Vous avez perdu toute considération. Quel est le jeune homme qui vous cède maintenant sa place sur le tramway?

Combien de fois ne vous êtes-vous pas rendues ridicules en vous poudrant le nez dans les gares et sur la place publique? Il arrive même que vous poudrez sur l'habit des voisins. Un piège vous a été tendu et vous y êtes tombées.

Le christianisme avait tiré la femme de l'esclavage. Il en avait fait une reine dans un royaume fermé: le foyer. Il avait caché vos appâts qui jettent le trouble dans les sens afin que l'esprit de l'homme s'attache à votre âme et vous aime pour ce qui chez nous ne change pas.

Le naturalisme moderne vous fait découvrir vos appâts dangereux. Remarquez que chez les païens cette débauche n'était pas permise à l'épouse légitime, on ne la tolérât que chez la courtisane, et c'était d'ailleurs le signe d'une mauvaise vie. La femme honnête de nos jours prétend imiter impunément la courtisane; aussi elle n'attire pas l'homme, son compagnon

Réponse à une question

JE ne voudrais pas être taxée de toujours prêcher une morale excessive, de gronder sous les verres de mes grosses lunettes bleues: cela m'attirerait des reproches peut-être mérités de mes lectrices qui aiment bien, parfois, une causerie plus légère et beaucoup de sourire, entre les lignes. Cela filtre mieux et met plus de gaieté dans l'âme que ces interminables leçons, ces sermons à n'en plus finir, genre parents grincheux.

Mais l'on me permettra bien, aujourd'hui encore, de répondre à une question que vient de me poser une correspondante, question si intéressante et si générale que je veux en faire le sujet d'une chronique. Et vous allez voir, petites amies, comme cela va vous intéresser, car toutes, ou à peu près toutes, je suppose, pensez... au mariage. Ne vous récriez pas! Tante, autrefois, y a pensé comme vous, elle l'a désiré, elle en a rêvé et... elle en a goûté. Vous voyez qu'elle ne s'en porte pas plus mal pour tout cela. Si vous saviez comme il fait bon d'avoir un foyer bien à soi et d'y voir grandir de petits êtres qui nous sont chers, oh! combien, et de savoir que tous ces gentils minois qui trottent et vous aiment candide, c'est le fruit de votre amour, l'objet de votre tendresse, et la récompense de vos sacrifices et de vos efforts. Vous voyez bien que Tante est solidement convaincue que le bonheur existe réellement en ménage et que, pour le posséder, il faut...

Mais voilà: pour ne pas m'attirer des moues dont je ne veux pas du tout connaître la signification et passer la responsabilité de cette réponse à une plume plus autorisée que la mienne, je vais céder la place à une petite Française, pas bête du tout, et qui répond, quelque part, exactement à la question que l'on me pose: le vrai bonheur existe-t-il en ménage? Voici ce qu'elle écrit:

De toutes les vertus, celles qui sont peut-être les plus utiles à la paix conjugale, ce sont les petites, les modestes, celles dont on ne parle pas et qui ont à peine un nom pour les désigner. Elles adoucissent les angles, elles éteignent le courroux du regard, elles mettent un ordre discret et un charme pénétrant au foyer, elles parlent peu et se taisent à propos, elles n'ont point d'éclat. Ce qu'on apprécie surtout en elles, c'est qu'elles semblent plutôt l'effet d'heureuses dispositions naturelles que le résultat d'efforts difficiles.

La vie de chaque jour n'est ni très bonne ni très mauvaise: elle offre des joies tranquilles que l'habitude nous fait souvent méconnaître, elle présente de menus ennuis dont la répétition nous exaspère; dans l'ensemble, elle nous porte à une humeur maussade et à une résignation sournoisement impatiente; lassitude et mécontentement s'emparent progressivement de nous par la répétition des jours moyens, si nous cédon à la pente naturelle.

La femme résolue à lutter contre la tendance de l'instinct réprime vite le courant. Tout d'abord, elle s'applique à souligner les faveurs du sort, à mettre en relief tout ce qu'il y a de gai, de bon, dans le lot du ménage; elle étale au premier rang ce qui doit légitimement réjouir l'âme de bonne foi.

Cette précaution est à peine discernable, mais qu'elle réclame d'attention! Ne pas récriminer, ne pas se plaindre, ni du robinet qui ferme mal, ni de la cheminée qui fume, ni du fournisseur cupide, ni de l'ami qui néglige de vous inviter; taire les contrariétés, les oublier en quelque sorte et les nier par le silence, quel bel effort!

Au contraire, insister sur la gaieté du soleil qui inonde la pièce, sur l'affection dont témoigne la lettre reçue, sur l'heureux choix du meuble acheté par le mari; ne voir que ce qui est beau et bien; s'apercevoir à peine et comme en passant de ce qui est déplaisant, c'est créer une ambiance où des vertus précises et importantes se développeront aisément. La haine, la suspicion, l'envie, par contre, ne sauraient y séjourner.

Petite vertu, l'art d'égayer la maison par des combinaisons adroites, des tentures claires, un éclairage artistique, un arrangement commode et accueillant des meubles.

Petite vertu aussi, la patience souriante pour écouter, pour retenir la riposte vive et la critique amère et pour attendre l'heure opportune où le bon conseil portera sans blesser.

Petite vertu encore, la modestie dans l'activité, le désir de faire toute chose discrètement et sans étalage.

Tant de délicieuses qualités, légères, tout en nuances, s'ignorent elles-mêmes et n'appellent pas l'hommage, contribueront pour une très large part à fixer le bonheur au foyer; non seulement elles éviteront les querelles, mais encore elles répandront un charme fin et très doux dont l'emprise sera solide.

Nos jeunes filles (même les très modernes), en descendant au fond de leur cœur, reconnaîtront avec moi dans ce tableau estompé le domaine des vertus qui leur conviennent le mieux; là, elles pourront utiliser l'intelligence la plus vive, le cœur le plus ardent, la délicatesse la plus subtile. La plus noble fierté, celle qui consiste à cacher l'effort fait pour plaire, sera aussi satisfaisante à ce jeu.

Heureux l'époux qui possèdera ce rare trésor, il l'aimera et ne voudra pas s'en détacher.

Mais ce qui n'est point aux heures où l'union moins tendre menace de se disjoindre qu'il faudra songer à appliquer ce programme: c'est dès les premiers jours, avant qu'il soit réellement nécessaire, afin que son équilibre soit établi quand les premiers conflits pourront naître.

Jeunes filles qui rêvez d'un tendre foyer, préparez-vous donc tout de suite à pratiquer ces gentilles petites vertus; faites vos premiers essais dans votre famille, sous l'œil de vos parents, là où vos moindres bonnes volontés sont reconnues, applaudies, encouragées.

TANTE ARLETTE

naturel de vie, par les beautés de son âme, mais le grossier appel des sens. Elle ne parle donc pas à ce qu'il y a de noble en lui, elle ne commande pas

son dévouement et sa protection, mais elle parle à ce qu'il y a de plus égoïste chez lui.

Qu'advient-il? Une fois l'égoïs-

Premiers cheveux blancs

Dans la psyché où sa pose attentive immobilise son image, Madeleine, longuement, se regarde. Pas de plis au front. D'imperceptibles rides seulement au-dessous des yeux. Un teint de nacre toujours, avec des roses toutes fraîches encore.

Et pourtant son regard s'assombrit; et le mouvement lent, par trois fois répété, de sa tête soudain lourde, dit la lassitude d'un désenchantement. Ses mains inquiètes s'égarent dans l'ondoyé des cheveux. Un à un sont pris, fouillés, rejetés, les frisons dont les vagues gracieuses se déroulent autour d'un visage très pur, très clair, malgré la tristesse qu'on y lit. Un regret tremble dans ses yeux.

Ses cheveux! tout son orgueil! toute sa faiblesse...! tout le rayonnement de ce qu'elle était, de ce qu'elle est encore.

Ce qu'elle est encore! Est-ce bien vrai? La jeunesse ne fuit-elle pas pour toujours le front qu'avant longtemps doit alourdir la quarantaine? Et les cheveux blancs trouvés et arrachés ce matin par son mari surpris ne sont-ils pas les redoutables précurseurs des renoncements prochains? Leur vue n'a-t-elle pas suscité cet inévitable tressaillement qui naît pour l'homme et pour la femme au passage de la première ombre sur leur jeunesse?

Et Madeleine, coiffée, longtemps songe, les yeux fixés sur ses cheveux, cause de son premier chagrin d'amoureuse. Petit chagrin, certes, mais qui lui semble ancien comme le monde, presque plus ancien que son amour, vieux de dix ans: une éternité de bonheur.

Comme elle avait aimé Paul dès leur première rencontre! comme elle se souvient des moindres détails de cette rencontre et des mille riens charmants qui marquent dans sa pensée et dans son cœur les étapes de son rêve. Un souvenir, entre tous, aujourd'hui, se précise. Il lui semble encore entendre Paul dire à un de ses amis, un soir de bal:

—Je ne conteste pas le vaporeux et la grâce d'une chevelure blonde; (et de la chose, je ne fais pas une question primordiale, puisque telle l'a ma fiancée); néanmoins, je préfère les cheveux bruns et même les cheveux châtaîns aux reflets roux.

Et Madeleine, si fière de son diadème de paillettes, avait sacrifié l'or de sa chevelure. Des soins multiples: lotions, shampooing (oh! pas de teinture) avaient donné un résultat assez rapide. En quelques mois, de blond vénitien ses cheveux étaient devenus châtaîns. Les mêmes soins continués les avaient brunis de plus en plus.

Et voilà que maintenant!... longtemps, toujours, ainsi que ce matin, et comme à cette heure, résonneront à ses oreilles, tel un glas d'amour, ces paroles de son mari lui arrachant ses premiers cheveux blancs:

—On les verrait beaucoup moins, ma chère, si tu étais restée blonde.
Franz d'HURIGNY

me masculin repu, il ne vous traitera qu'en esclave.

Le paganisme a plongé la femme dans l'esclavage parce qu'il ne voyait en elle qu'un instrument de plaisir.

Vous courez, mesdames et mesdemoiselles, à l'esclavage de vos antiques grand-mères en ne vous faisant connaître à l'homme que sous le même jour que les femmes du paganisme.

C'est ainsi que toutes ces modes immodestes qui vous découvrent gorge, bras et jambes, vous peinturlurent le visage et vous coupent les cheveux vous rejettent vers l'esclavage des âges païens.

Il y a quelque temps déjà que nous n'avons présenté à nos lectrices des ouvrages importants. Nous croyons que les modèles de nappes que nous leur offrons aujourd'hui seront bien accueillis.

No 6110 bis. Voici d'abord un très riche modèle, tout au richelieu, formant dentelle tout le tour de la nappe. Extrêmement décoratif, ce modèle est cependant assez vite fait, pour la raison que le dessin est très largement étendu, et que, de plus, il n'y a rien à bourrer. Toutes nos lectrices savent ce que représente de travail le rembourrage d'un feston. Tous les contours sont faits, comme les brides, au point de feston. Pour les araignées qui garnissent les plus grands intervalles, voici la manière la plus solide de les faire: on commence par faire toutes les brides, puis on contourne le petit rond central au point de feston, en laissant la petite pastille de toile au milieu. Certaines personnes nous demandent s'il est mieux de découper la broderie avant de la laver, ou de le faire après seulement. Cela dépend de l'apprêt que l'on veut lui donner.

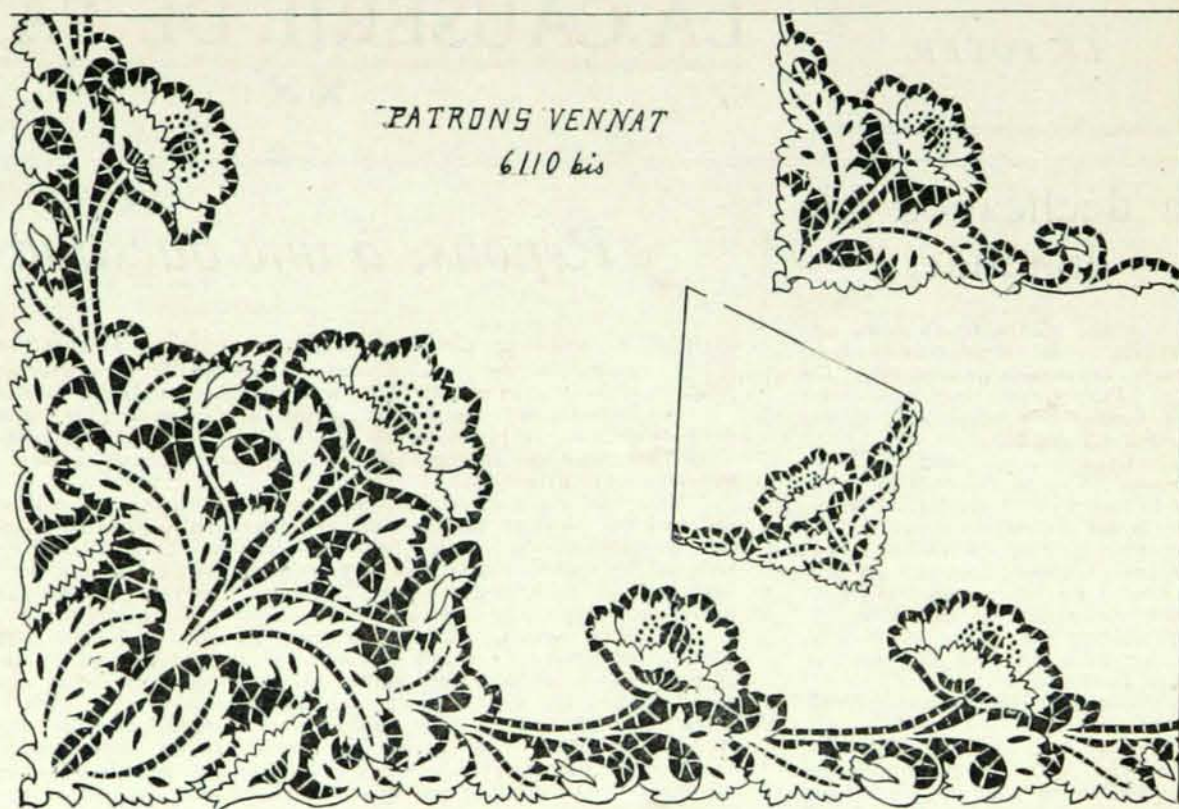
Pour les personnes qui repassent la broderie, elles auront certainement moins de difficulté à laver d'abord le morceau, le repasser soigneusement une première fois, et ensuite découper la broderie. Un dernier coup de fer remettra en état les parties qu'on aurait de nouveau froissées. Bien noter que la toile ne devrait jamais être empesée.

Le meilleur moyen d'obtenir un apprêt ferme et durable, pour un morceau de broderie, surtout lorsqu'il est ajouré de telle façon qu'on dirait presque de la dentelle, est de l'étirer. On étend le morceau en question sur un tapis, en l'épinglant fortement tout le tour, de manière à enlever tous les faux-plis et on laisse sécher. Un morceau ainsi apprêté garde sa fraîcheur beaucoup plus longtemps. On évite la marque des épingles en faufilant d'abord une bande de coton tout le tour; c'est dans cette bande que sont fixées les épingles.

Prix de cette nappe: Patrons à tracer, coin, bande de côté et centre, 50c; au fer chaud, 2x2½ vgs, avec centre \$1.50; perforé, \$1.00; centre, 25c. Tout estampée sur coton fini toile, 2x2½ vgs, \$5.50. Sur pure toile, \$8.40 et \$9.25. Coton M.F.A. pour la broderie, \$2.25.

Serviettes assorties, 17 pcs carrés. Patrons à tracer, 20c; perforé, 30c; au fer chaud, 3 pour 30c. Tout estampées sur coton fini toile, la douzaine, \$3.50. Sur pure toile, \$5.00. Coton M.F.A. pour la broderie, \$1.35.

No 6043. Certaines personnes s'imaginent qu'une nappe ornée de médaillons de dentelle doit forcément être brodée au richelieu. Le modèle illustré ici leur montre que cela n'est nullement nécessaire, et que l'on peut obtenir un très heureux effet, avec de la broderie pleine et ajourée. Le mélange des deux est laissé au goût de chacune; nous suggérons les



feuilles pleines, pois et fleurs ajourés. Si on le préfère, on pourra faire les feuilles ajourées, et alors les fleurs et les pois seront pleins.

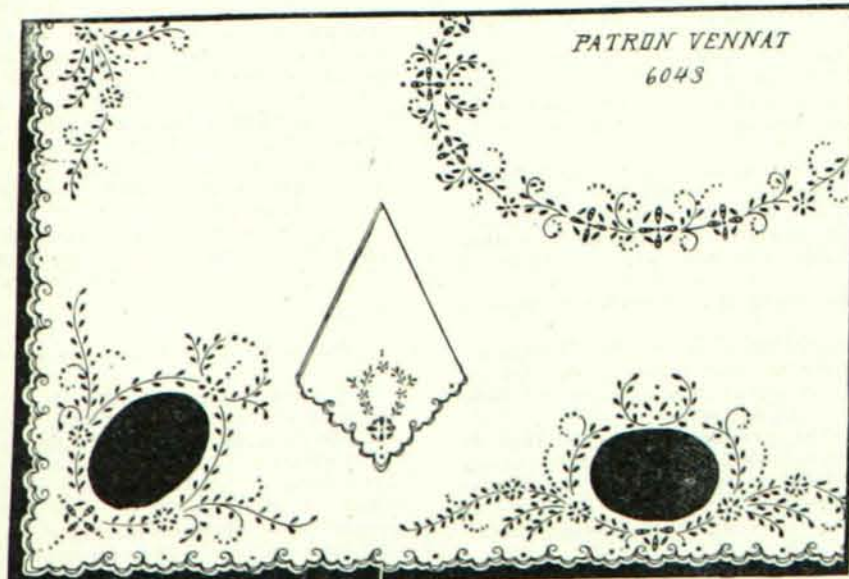
Dans l'ovale resté libre au milieu des coins et des côtés, on peut mettre une initiale, ou, ce qui sera plus élégant, un appliqué de dentelle. Nous donnons plus quelques prix d'appliqués.

Prix de cette nappe: Patron à tracer, coin et côté, 35c; centre, 15c; perforé, 50c; centre, 25c; au fer chaud, 4 coins, 30c; côtés, 30c; 3 vgs feston, 25c; centre, 25. Tout estampée sur coton fini toile, 2x2½ vgs, \$5.00. Sur pure toile, \$7.90 ou 08.75. Coton M.F.A. pour la broderie, \$1.80.

Serviettes assorties, 17 pcs carrés. Patrons à tracer, 20c; perforé, 30c; au fer chaud, 3 pour 30c. Tout estampées sur coton fini toile, la douzaine, \$3.50. Sur pure toile, \$5.00 et \$5.50. Coton M.F.A. pour la broderie, \$1.35.

Médaillons en dentelle venise, grandeur convenable pour la nappe, motifs conventionnels, 90c chacun. Motifs personnages, pour les coins, \$1.25.

Les abonnées de "Mon Magazine" ont droit à une remise de 20% sur les patrons, et de 10% sur la marchandise estampée. Veuillez seulement joindre à votre commande la bande d'adresse de votre journal.

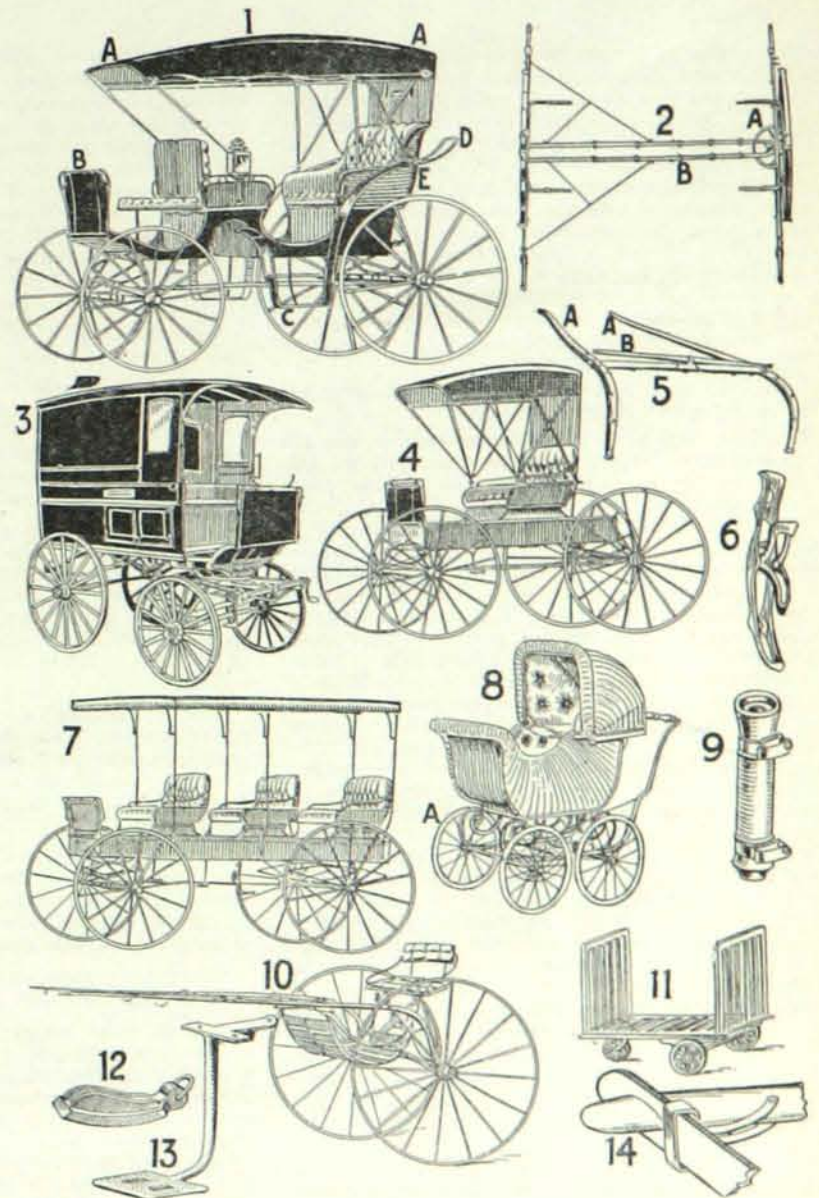
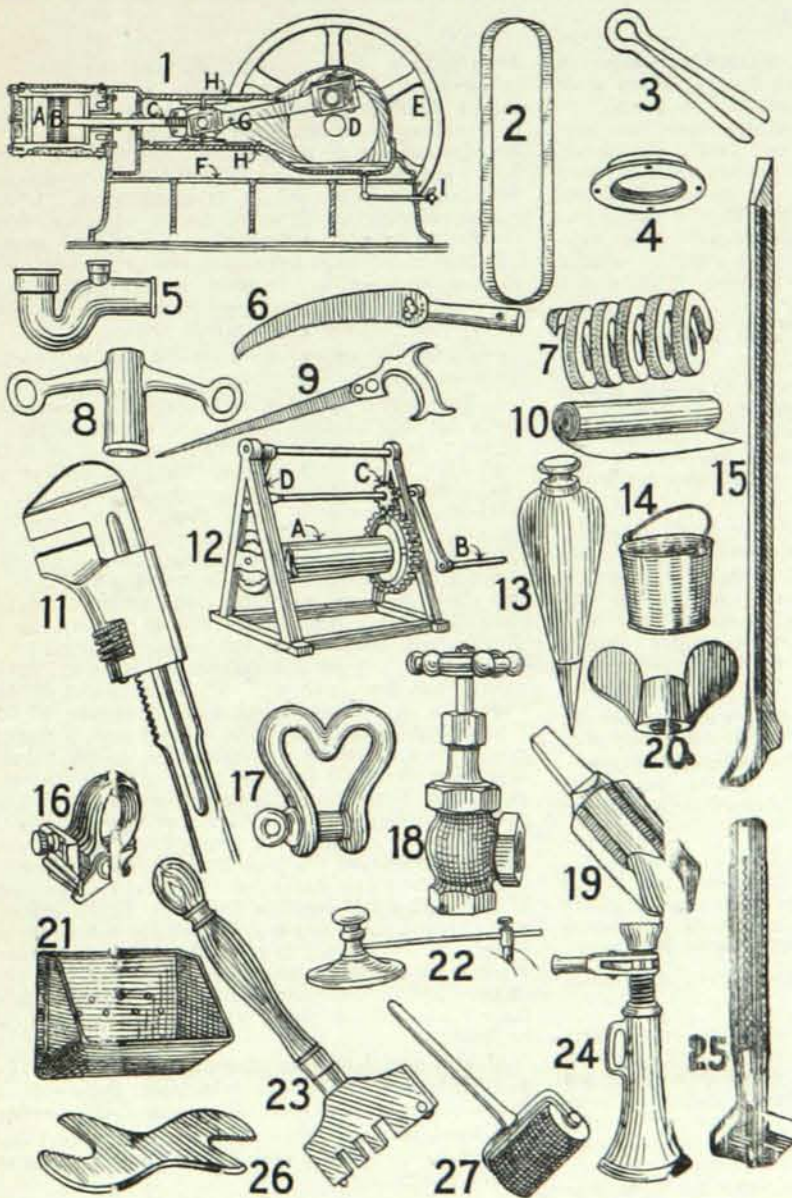


Raoul Vennat

3770 rue St-Denis

Montréal

Parlons mieux !



Extrait de 2,000 mots bilingues par l'image, par l'abbé Etienne Blanchard. Prix: 30c. Du même auteur: *Dictionnaire du Bon Langage* (60c pour n'importe laquelle des quatre éditions); *Jeux de Cartes du Bon Langage* (35c); *En garde!* (40c); *Le Bon Français en Affaires* (50c); 1,000 mots illustrés (50c). Le tout franco. Timbres acceptés. Adresse: L'abbé Etienne Blanchard, église St-Jacques, Montréal.

MACHINERIE

1. Machine à vapeur.
Steam engine.
A) tiroir: slide valve; B) piston: piston; C) tige du piston: piston rod; D) excentrique: eccentric; E) volant: fly wheel; F) bâti: bed; G) bielle: connecting rod; H) glissières: slides; I) gicleur, éjecteur, échappement: exhaust valve.
2. Scie à ruban.
Ribbon saw.
3. Goupille fendue.
Joint pin.
4. Collet, collerette.
Flange.
Se dit aussi palastre, semelle, bride, crapaudine. Voir Dict. encyclopédique Collin, au mot étai.
5. Siphon d'égout.
Trap.
Mot populaire: cispoune, de cesspool.
6. Scie à élaguer.
Pruning saw.
7. Garniture (de piston).
Packing.
Ne pas dire paquetage, en français.
8. Crapaud de timon.
Pole socket-yoke.
9. Scie à guichet.
Key-hole saw.
C'est par erreur qu'on dit passepartout. Un passepartout est une clef avec laquelle on peut ouvrir toute une série de serrures.
10. Garniture (en feuille).
Packing.
11. Clef à écrou.
Wrench.
12. Treuil.
Windlass.
A) tambour: drum; B) manivelle: crank; C) engrenage: gearing; D) bâti: frame.
13. Plomb.
Bob.
14. Seau métallique.
Water bucket, water pail.
15. Pieddebiche.
Claw hand-spike.
16. Coupefil.
Thread cutter.
Ne pas confondre avec coupe-file, carte de laissez-passer de journaliste.
17. Menotte (cordiforme).
Clevis.
18. Valve.
Valve.
19. Taraud.
Tap borer.
Pour fileter l'intérieur d'un tube.
20. Ecrou papillon.
Thumb screw.
Se dit aussi: écrou à oreilles.
21. Godet de noria.
Bucket.
On donne le nom de noria à la chaîne sans fin destinée à monter le grain ou la farine dans une minoterie (élévateur, de elevator).
22. Compas horizontal.
Horizontal compass.
23. Diamant de vitrier.
Glass cutter.
24. Verin.
Jack screw.
25. Pointeau, poinçon.
Punch.
Se dit aussi: chasseclou, chasseboulon, repoussoir.
26. Clé alligator.
Alligator key.
27. Boucharde.
Scuppling hammer.
A l'usage des cimentiers, des plâtriers.

VOITURERIE

1. Voiture de promenade.
Driving carriage.
A) capote, soufflet: top.
B) garde-crotte: dasher.
C) marche-pied: foot board.
D) aile, garde-boue: mud guard.
E) carrosserie: body.
2. Train ou chassis.
Frame.
A) lune ou demi-lune d'avant-train (selon la forme): fifth wheel. Ne pas dire cinquième roue en français.
B) flèche double: double perch.
3. Livreuse de boulanger.
Baker's delivery wagon.
4. Boghei.
Top buggy.
5. Brancard (pas travail).
Shafts.
A, A) limons: shafts.
B) palonnier: sicingle tree.
Au lieu de brancard, on peut dire: H-monière.
6. Portefouet.
Whip holder.
7. Voiture de famille.
Family carriage.
8. Voiturette (de bébé).
Baby carriage.
9. Etui à fouet.
Whip holder.
10. Araignée.
Road cart, sulky.
Jadis, on appelait cette sorte de voiture désobligeante parce qu'une seule personne peut y monter.
11. Tricycle de gare.
Station truck.
12. Sabot.
Skid.
Plaque de fer qu'on met, dans les descentes, sous l'une des roues d'un véhicule pour qu'elle ne tourne pas.
13. Marche-pied (pas étrier).
Step.
14. Arrêt (de trait).
Trace stop.

LA CHASSE aux DOTS

(Suite de la page 13)

cela tout haut: les jeunes filles comploteraient votre perte et l'une d'elles vous ferait mentir. A vingt ans l'on veut se marier tout de suite ou ne se marier jamais. La première fillette venue vous tourne la tête; vous tombez à ses genoux; les parents vous relèvent et vous mettent à la porte. Vous lui écrivez de se tenir prête, que dans quelques jours vous irez l'enlever et partirez avec elle pour New-York. Mais la monnaie vous manque pour acheter les billets de passage, et ce détail vulgaire vous ramène à la raison. La meilleure amie de la belle captive, que vous avez choisie pour confidente, devient premier rôle. Votre passion s'en va et vous commencez à nourrir un autre projet d'enlèvement qui n'aboutira pas, toujours faute de monnaie.

—Le portrait n'est pas mal dessiné, mais ce n'est pas le mien, reprit Martel.

—Le vôtre, attendez, le voici: un garçon, qui n'a fait qu'une bonne classe de rhétorique, sort du collège avec la résolution de prendre le premier train "express" qui passera à destination de la postérité. Son désir est de devenir un homme célèbre, à la première occasion. Afin de n'être point pris au dépourvu par la gloire, il se compose une figure historique. Les souverains d'un pays libre, ce sont les orateurs; il veut être orateur. Il a toujours dans sa poche un discours, ce qui lui permet d'improviser impunément. A tout propos il monte à la tribune; il fait tourner toutes les réunions auxquelles il assiste, dîner ou fête d'amis, en séance parlementaire. Quant aux femmes, comme en général elles ne lisent pas ses articles et prêtent une oreille distraite à ses harangues, il les tient à l'écart. Un jour, cependant, il en rencontre une à qui un peu de littérature recueillie çà et là dans le "Journal pour tous", permet de l'éblouir. Elle lui insinue qu'il ressemble à Victor Hugo et elle lui prend le cœur dans quelques phrases prétentieuses. Lui qui ne devait jamais se marier, le voici épris; son éloquence change de thème, il répond maintenant à la santé des dames. Bref, amoureux comme on ne l'est plus de nos jours, de tribun il se fait chevalier, et épouse, sans un sou vaillant, l'héroïne que lui a formé le "Journal pour tous".

—Nous nous éloignons de la question, dit Duport. L'éloquence française s'abreuve s'abreuve de verres d'eau sucrée; je propose de vider les nôtres en l'honneur du docteur Blandy, avant de le laisser poursuivre.

S'échauffant à la discussion, le docteur avait insensiblement élevé la voix de façon à être entendu dans toute la salle devenue presque déserte. Les trois jeunes gens qui buvaient au comptoir s'étaient rapprochés pour écouter, et un peu aussi dans l'espoir que le débat ne se terminerait pas sans un verre de vin.

Ils connaissaient Duport pour s'être grisé quelquefois avec lui. On sait que rien ne lie les gens comme d'avoir fait des sottises ensemble.

On commanda un renfort de bouteilles et les verres se remplirent, sauf celui de Blandy, qu'il ne vidait jamais.

—Messieurs, dit Duport, comme président de cette paisible réunion, je donne la parole à M. Martel pour une santé. Ce jeune orateur excelle dans le toast; surtout il est sans rival dans la spécialité des toasts intimes: "A notre ami Poinot! l'orgueil du jeune barreau, l'espoir de son intéressante famille!" "A Monsieur et Madame Robinet, qui nous ont donné cette délicieuse soirée!"

—Monsieur le Président, dit Martel, je serai bref; car je sens à l'agitation du mien, que vos verres s'impatieraient. Quelques mots suffiront pour vous faire l'éloge de notre cher docteur Blandy. C'est le médecin des dots; il ne prend sous ses soins que celles qui sont florissantes. Tandis que ses confrères s'épuisent au chevet des malades, lui, il promène ses prescriptions à la vanille, ses doux conseils, de salon en salon. Vous le rencontrez partout où les gens se portent bien, distribuant la santé. Il ordonne aux dames d'aller au bal, sous peine de névralgie perpétuelle. Il offre des bonbons aux jeunes filles en guise de remèdes, et s'il le faut, il prend héroïquement les pilules à leur place. C'est lui qui reconnaît et certifie les inquiétants symptômes qui se révèlent chez les jeunes pensionnaires au couvent, lorsque les parents ont bien envie de les ramener à la maison. S'il faut en juger par le nombre de cas qu'il anticipe, il a le talent de prévenir les maladies. Là où vous voyez une personne bien portante, il flairé une malade et opère une cure merveilleuse. Il recrute principalement sa clientèle parmi les gens riches qui ont des filles à marier. Il cause affaires avec le père, ménage et domestiques avec la femme, toilette et bals avec la fille; il invite le fils à venir chez lui s'habituer à fumer. Dans le monde, cependant, il ne néglige personne; il fait la cour aux vieilles filles, reconduit les mères de famille à leur voiture,

porte la santé du maître de la maison au souper et tient compagnie après les autres dames. C'est ainsi qu'il se forme un renom mondain qui lui permettra de croquer un jour la plus belle dot, sans que personne puisse y trouver à redire. Bref, Messieurs, parti à peu près de rien, sans grands talents, sans figure, il est arrivé, il arrivera. Je ne connais à son habileté qu'un point faible; c'est qu'il n'en garde pas bien le secret. Séduit par ses propres récits et heureux de s'y retrouver et qu'il veut être, il raconte aux uns comment il a berné les autres. Cela donne l'éveil et pourrait nuire à sa fortune.

—Bravo! Martel, s'écrièrent à la fois les jeunes gens, c'est bien tapé.

—Pardon, Messieurs, reprit Martel, je dois reporter vos applaudissements à qui ils reviennent de droit. C'est Blandy qui a parlé de lui-même par ma bouche; c'est lui qui s'est immolé par mes mains. J'ai emprunté à ses spirituelles confidences les traits les plus frappants du portrait.

—Martel est trop modeste, reprit le docteur j'ai été sa victime et non son collaborateur. Il y a du vrai cependant dans ce qu'il dit, mais ce n'est pas à moi à le crier sur les toits. Avant tout, je suis sincère envers moi-même, et je ne me cache rien. Défauts et qualités, je sais tout sur mon propre compte, et parfois je cède au plaisir de me raconter aux autres.

—A la question, s'écria Duport en se versant un nouveau verre d'eau-de-vie, ou la fin du débat m'échappera dans les fumées de cette généreuse boisson. Tom, ajouta-t-il en se tournant du côté du garçon de "bar", Tom, vous n'avez jamais eu de meilleure eau-de-vie.

—A la question, exclamèrent les jeunes gens.

—Messieurs, dit Blandy, en trempant ses lèvres dans son verre de "sherry", je n'ai plus qu'un quart d'heure à vous donner. Il faut que dans une heure je sois, en cravate blanche, chez le digne M. Perret.

Les jeunes gens vidèrent leurs verres d'un trait et le docteur commença:

—Vous vous marierez tous un jour, mes chers amis; je le souhaite du moins, car le mariage seul a chance de vous empêcher de venir si souvent au Terrapin. La question est de savoir comment vous vous marierez. Presque toutes les jeunes filles des classes aisées dans notre pays sont élevées pour épouser des gens riches. Si vous n'êtes pas rentiers, peut-être vaudra-t-il mieux que vous ne vous mariassiez pas. Pour vous distraire de votre intérieur troublé par des exigences excessives, vous n'en viendriez que plus souvent ici et tôt ou tard vous y laisseriez votre vie misérablement. De nos jours, les parents négligent volontiers de donner une dot à leurs enfants; en revanche, ils consacrent tous les soins à les mettre en état de faire honneur à la fortune de leurs maris. La toilette est un art que l'on ne possède jamais bien si on n'en a pas reçu de bonne heure les premières notions. Les femmes qui s'habillent mal sont celles qui ont eu des mères économes. On entoure donc les jeunes filles de tout ce qui peut leur former le goût: on leur met aux mains les armes élégantes avec lesquelles elles doivent fusiller nos écus. Le moment de les marier arrive, un bon jeune homme se présente. On regarde sa figure, est-il beau ou laid? On examine son habit, est-il à la dernière mode? On mesure sa taille, est-ce celle d'un grenadier? Est-il invité dans la bonne société? N'a-t-il pas un petit cousin qui est marchand de "hardes faites" au Marché Bonsecours? Enfin, quels sont ses revenus? S'il ne se tire avec honneur de toutes ces questions, il est éconduit. Les gens parfaits sont rares. Après d'infructueuses recherches, il faut bien se résigner à prendre un mari qui est laid, ou qui ne s'habille pas à la mode, ou qui n'est pas dans la société, ou qui a un petit cousin marchand de "hardes faites" au Marché Bonsecours. S'il n'a point autant d'argent qu'on le voudrait, c'est à lui d'en gagner davantage et non à la femme de se sacrifier. Le train qui porte le jeune couple part à grande vitesse. La lune de miel est charmante: le mari est fort amoureux et la jeune femme a des toilettes ravissantes, un trousseau magnifique. Il admire la beauté de sa femme, et celle-ci s'extasie devant ses robes.

—C'est juste, dit involontairement un buveur qui écoutait par-dessus l'épaule d'un des jeunes gens.

Blandy se tourna de son côté et lui dit avec le plus grand sang-froid:

—N'est-ce pas, Monsieur?

Le buveur rougit et quitta la place.

—Les toilettes passent de mode, continua Blandy, on les envoie au grenier; les comptes arrivent, et un

beau jour le train conjugal déraile sur une note de couturière. Le mari se relève un peu meurtri et moins amoureux; la femme crie qu'on lui refuse le nécessaire. Pour arranger l'affaire, le mari va commander un bijou, et le train repart, même vitesse. Les comptes se suivent, les accidents se succèdent, les illusions s'en vont et la gêne reste. L'homme qui avait rêvé une femme douce, aimante, désintéressée, se trouve en face d'une créancière impitoyable dont il ne peut satisfaire les exigences. Elle a compté trouver la fortune en l'épousant, et lui l'amour! Ils ont perdu tous deux la partie; elle est pauvre, et il n'est point aimé.

—Alors j'ai raison de dire: "A bas le mariage", exclama Martel.

—Pas tout à fait, reprit Blandy. Le mariage est l'acte le plus sérieux de la vie, et on le fait à la légère. Lorsqu'on a dit: "J'aime", on croit avoir tout dit. Mais, malheureux, c'est précisément parce que vous êtes amoureux que vous choisissez mal. Attendez que vous le soyez moins pour voir si, par hasard, vous ne vous trompez pas dans votre choix. Et d'abord, dites-moi quels défauts vous voulez que votre femme apporte dans le ménage? Vous allez répondre que vous entendez qu'elle n'en apporte aucun, c'est-à-dire toute différente de vous qui en avez votre bonne part. Tous les hommes, même les plus intelligents, rêvent des femmes parfaites. Mais ne savez-vous donc pas qu'il n'y en a point et faut-il l'épreuve du mariage pour vous l'apprendre? Entre bien des qualités, entre bien des défauts, il faut résigner à ceux que vous redoutez le moins. Quant à moi, mon choix est fait. Je veux que ma femme soit riche; peu importe qu'elle ne soit point jolie. Chacun sa passion dominante; la vôtre est la sentimentalité peut-être, la mienne est l'ambition. Les gens qui font des mariages d'amour ne sont pas meilleurs que ceux qui font des mariages d'intérêt; chacun cherche le bonheur où il croit le trouver. Si la jeune fille que j'épouserai m'apporte en dot les rentes qu'après vingt ans de travail je n'aurais pas encore, elle me rendra bien autrement heureux que si elle offrait chaque jour à ma vue la plus jolie figure du monde. Sa fortune durera plus longtemps que n'aurait duré sa beauté...

Martel seul écoutait. Les autres se saluaient d'un bout de la table à l'autre, et buvaient des santés particulières en échangeant des signaux de gaieté.

—Vous êtes tous plus ou moins gris, reprit le docteur, dans un quart d'heure, vous serez sous la table. Bonne nuit!

III

SOIRÉE CHEZ MADAME PERRET

A huit heures précises, le docteur Blandy faisait son entrée dans le salon de Mme Perret. Il avait relevé sa moustache pour laisser paraître son plus fin sourire, et il était mis avec tant de soin, qu'au premier abord, on n'aurait pu dire s'il était beau ou laid.

La maîtresse de la maison vint à sa rencontre, et M. Perret, interrompit une dissertation sur la hausse des farines qu'il faisait à son neveu, captif dans un coin de la chambre, pour saluer amicalement de la main le nouveau venu.

Mme Perret était encore toute rayonnante du triomphe de sa fille. Elle lui avait posé dix fois ses couronnes sur la tête, et elle se promettait très sincèrement de lire tous ses livres de prix. Il lui semblait qu'ils devaient être beaucoup plus intéressants que les autres ouvrages, et elle n'était pas loin de croire qu'ils contenaient quelque chose de particulier au sujet de sa fille. Comme toutes les personnes qui n'ont reçu qu'une instruction incomplète, elle s'exagérait les bienfaits du savoir et elle s'imaginait que Caroline venait de se couvrir d'une gloire immortelle, qui rejaillissait sur toute sa famille.

M. Perret n'avait guère d'illusions sur les hommes; il les jugeait d'après ses livres. Mais il lui en restait à l'égard des femmes. Les prix remportés par son fils au collège l'avaient toujours laissé froid. Il n'y attachait même plus la moindre importance depuis le jour où, ayant commandé à son héritier, encore chargé de lauriers, un calcul un peu raide, il l'avait vu se mettre lentement en besogne, tâtonner, raturer, enfin demander grâce. Les triomphes de sa fille faisaient sur lui une impression bien différente; il y trouvait un plaisir mêlé d'attendrissement.

(Suite à la page 21)



Old Dutch

Old Dutch garde des millions de cuisines, de salles de bain, de chambres à coucher, etc., propres et hygiéniques. Pour tout travail de nettoyage, c'est le nettoyant économique qui garantit la *saine propreté*. Old Dutch est un détergent naturel qui ne contient ni lessive, ni acides ni sable dur ni d'autres ingrédients nocifs. Il ne détériore pas ni n'égrotte même les plus fines surfaces émaillées, parce que ses particules douces, pailletées effacent la crasse, visible ou invisible, sans égratigner. Rien n'est comparable au nettoyant Old Dutch—il fait mieux et dure plus longtemps.

Employez Old Dutch pour les pots et casseroles, accessoires de salle de bain, évier, boiserie, linoléum, verre, coutellerie, etc.

Fabriqué en Canada



Chasse la crasse

La Bonne Cuisine

NOUS sommes dans le saint temps du carême. C'est dire que les menus sont réduits à leur plus simple expression. Aussi, nous contenterons-nous de donner quelques conseils sur le poisson que nous ferons suivre de recettes. Et l'on ne nous tiendra pas compte du fait que, en prévision de Pâques qui nous arrive, nous donnions ici un court aperçu de ce que doit être une table bien dressée.

Les poissons d'eau douce, à chair blanche, tels que la carpe, la barbotte et le poisson blanc, sont moins nourrissants que les poissons de mer et ils ont un goût plus fade. Ils demandent une préparation culinaire plus épicée. En revanche, ils sont plus digestifs.

Il est très important de ne consommer que du poisson strictement frais. Sa qualité dépend surtout de son état de fraîcheur. Voici quelques recettes qui vous permettront de varier le menu des jours maigres:

Croquettes de poisson

1 livre de poisson quelconque.
4 tasses de patates.
1 oeuf, sel et poivre.

Mode de préparation:—Faire cuire ou utiliser les restes de poisson. Déchiqueter, enlever les arêtes. Mélanger le poisson avec les patates pilées. Assaisonner. Façonner en croquettes, tremper dans l'oeuf battu, rouler dans la chapelure. Faire cuire en pleine friture. Saler et poivrer.

Anguille rôtie

1 anguille, beurre, farine, sel.

Mode de préparation:—Faire dégorger l'anguille dans l'eau vinaigrée. La couper en morceaux, l'étancher, la rouler dans la farine. Faire cuire dans peu de matière grasse. Saler.

Sauce aux tomates

Peut être servie sur filets de morue frits ou tout autre poisson.

3 c. à table de matière grasse.

3 c. à table de farine.

1 c. à table de jus d'oignon.

2 tasses tomates coulées.

Sel et poivre.

Mode de préparation:—Fondre la matière grasse, ajouter le jus d'oignon et la farine, laisser prendre couleur; joindre les tomates chaudes, cuire jusqu'à bonne consistance et assaisonner au goût. Déposer sur le poisson et servir chaud.

Saumon au riz

1 livre saumon.

1/2 tasse de riz.

1 pointe de muscade.

2 c. à table de beurre.

Sel et poivre.

Mode de préparation:—Laver le riz, le cuire à l'eau bouillante salée pendant 20 minutes. L'égoutter, lui ajouter le beurre, le sel, le poivre et la muscade. Chemiser un moule avec le riz, y placer le saumon au milieu. Recouvrir de riz. Cuire à la vapeur ou au bain-marie environ 1 heure. Démouler et servir avec une sauce blanche ou une sauce aux oeufs.

Macaroni frit

1 paquet de macaroni.

Eau bouillante, sel.

Mode de préparation:—Faire cuire le macaroni et l'égoutter. Le mettre dans la friture bouillante et laisser cuire à nouveau jusqu'à l'obtention d'une belle couleur dorée. Dresser en forme de pyramide dans un plat. Servir très chaud.

Omelette au blé-d'Inde

2 oeufs.

6 c. à table de blé-d'Inde.

2 c. à table de lait.

1 c. à table de beurre.
Persil, sel et poivre.

Mode de préparation:—Casser les oeufs dans un bol, les battre et ajouter le lait, le blé-d'Inde, le sel et le poivre. Fondre le beurre dans une poêle et y verser la préparation. Cuire à feu doux. Servir avec du persil.

*
* *

Brochet Sauce Robert

Ciselez un brochet sur les deux côtés, faites-le macérer au sel pendant une demi-heure, égouttez et mettez-le dans une poêle, couvrez-le de court-bouillon, mettez-le sur un feu doux. Au premier bouillon, retirez-le sur le côté du feu et finissez de le cuire ainsi. Dressez-le sur un plat, entourez-le avec des bouquets de persil et de pommes de terre cuites à l'eau, servez en même temps une sauce Robert.

Filet de Merluce ou Morue

Accommodez et nettoyez le poisson, enlevez la peau et l'échine, coupez la chair en morceaux carrés, assaisonnez de sel et de poivre et roulez dans la farine de blé-d'Inde fine ou de la farine. Prenez plusieurs tranches de porc salé, mettez le poisson dans la graisse chaude, cuisez jusqu'au brun de chaque côté, égouttez sur du papier mou et servez chaud. Servez avec du beurre et garnissez de tranches de citron. Tout poisson ayant une chair blanche et ferme peut être préparé de cette manière.

LA tenue d'une table à la salle à manger varie autant que les élégances de la femme. Et souvent il faut s'inspirer de l'heure du repas, des circonstances, du plus ou moins de cérémonie, de la qualité, du genre des gens que l'on reçoit. Mais, il faut surtout considérer et assurer l'harmonie du linge de table, avec le service de table, le service de verrerie et le motif central qui doivent s'harmoniser d'une manière parfaite.

Mais, si le repas se donne le soir, il est préférable que le linge de table soit blanc, que la nappe de toile ancienne, damassée ou granité soit ornée de jours ou de broderies et que le premier coup d'oeil d'ensemble soit très harmonieux.

Les plus belles nappes aujourd'hui, le nec plus ultra de la mode, sont celles garnies de larges bandes de fils portés dans un seul coin un petit tiré. Les serviettes sont petites et motif rappelant celui de la nappe.

Un surtout de glace orne le centre de la table sur laquelle une coupe ou une corbeille chargée de roses pâles.

Le seul service admis est celui de porcelaine blanche filetée d'or portant comme seul motif de décoration, une initiale. La verrerie sera de cristal blanc, la mode le décrète épais, les verres montés sur des pieds courts, d'aspect un peu massif mais taillé en facettes comme des diamants. Pour alléger la parure, on glissera parmi la rangée de verre nécessaire à un dîner, un petit verre léger monté sur pied de cristal rouge ou vert.

A part la lingerie de fil, on rencontre la lingerie de soie, et surtout ces nappes s'ornent de bandes de couleur qui peuvent être employées pour un dîner semi-officiel ou pour de gentils déjeuners, et ces reflets jaunes ou roses ou bleus sur la verrerie blanche, s'harmonisent parfaitement avec les roses jaunes qui décorent le centre de table.



PRISCILLA garnit joliment LES CHAPEAUX

Transformez vos chapeaux avec du galon de soie PRISCILLA plié en biais. Garnissez-en les bords, les plis, etc., de couleurs faisant contraste. Faites des chapeaux neufs de vos vieux.

Vous pouvez coudre du PRISCILLA sur toutes sortes de bords irréguliers sans faire le moindre pli, parce qu'il est déjà plié en biais. En 27 couleurs — **garanties non changeantes**. En linon, il garnit avantageusement lingerie, robes, vêtements d'enfants.

En Soie, trois verges à la carte
En Linon, six verges à la carte
En vente partout, à des prix raisonnables



Galon plié en biais

The Kay Manufacturing Co.

999, rue de l'Aqueduc, - MONTREAL
Les plus grands fabricants de l'Empire

VOS ENFANTS CROISSENT-ILS ASSEZ RAPIDEMENT

Sont-ils robustes, sains et forts, ou pâles, faibles et épuisés?

Les enfants dans la croissance ont besoin d'une nourriture abondante et il arrivera quelquefois qu'ils ne voudront pas de la nourriture dont ils ont besoin pour acquérir des forces; alors ils deviennent pâles, faibles et épuisés. On peut parer à ce défaut d'alimentation par l'emploi du *Father John's Medicine* qui contient précisément les éléments nutritifs dont ces enfants ont besoin et voilà pourquoi tant d'enfants augmentent régulièrement de poids pendant qu'ils prennent de ce vieux remède de famille.

Le *Father John's Medicine* est une préparation habilement composée d'huile de foie de morue et d'autres ingrédients de façon telle que les éléments nutritifs en peuvent être absorbés facilement par les personnes affaiblies et épuisées. Vos amis et vos voisins en connaissent la valeur.

Des milliers de mères comptent sur lui pour maintenir leurs enfants bien portants et forts.



UN NEZ PARFAIT S'OBTIENT FACILEMENT



Le Modèle Tradon No. 25 refait tous les nez difformes, à la maison, sans douleur et rapidement. Le seul dispositif garanti redresser le nez. 100,000 clients satisfaits. Recommandé par les médecins. Modèle 25 Jr., enfants. Demandez notre brochure gratuite qui indique comment vous en servir.

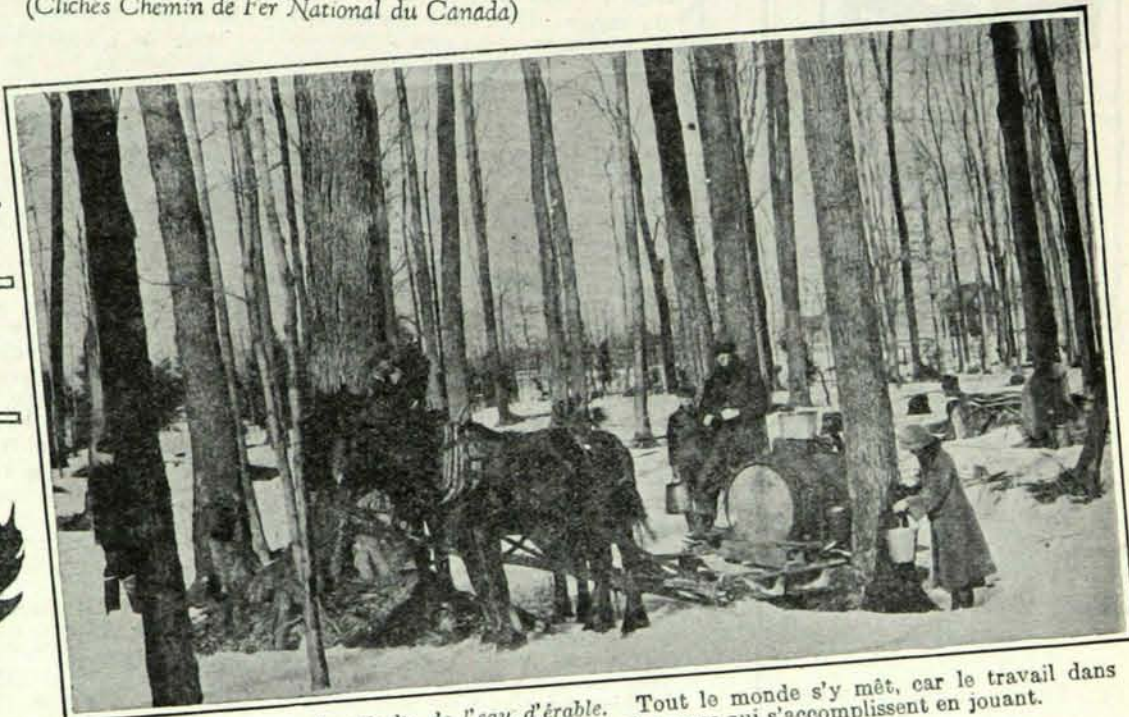
M. TRILETY, expert en redressement du nez
Dépt. 2896 Binghamton, N.-Y.

LES "SUCRES" CHEZ-NOUS

(Clichés Chemin de Fer National du Canada)



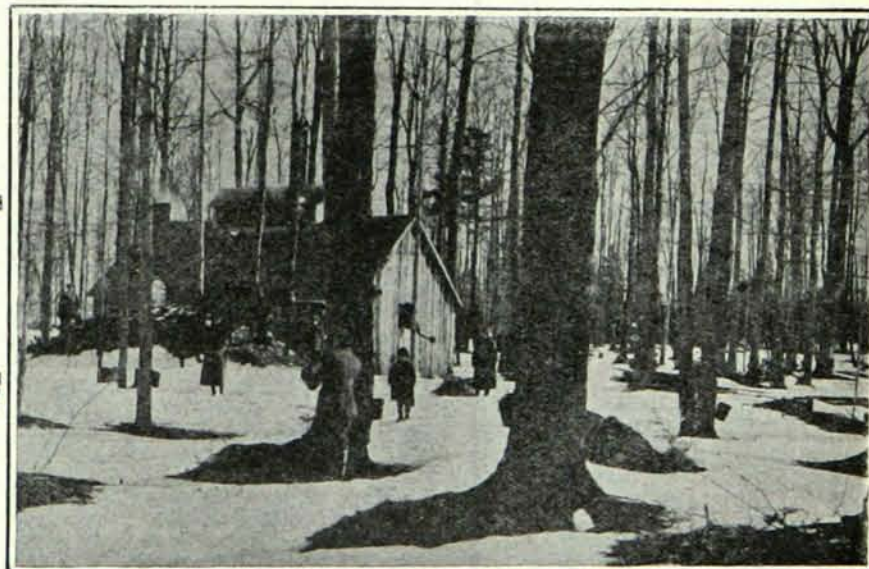
L'entaillage des érables. Des milliers d'arbres sont ainsi entaillés chaque printemps dans la Province de Québec et le sucre et le sirop fabriqués de leur sève représentent une valeur de \$5,000,000 environ.



La récolte de l'eau d'érable. Tout le monde s'y mêt, car le travail dans une érablière est l'un des rares qui s'accomplissent en jouant.



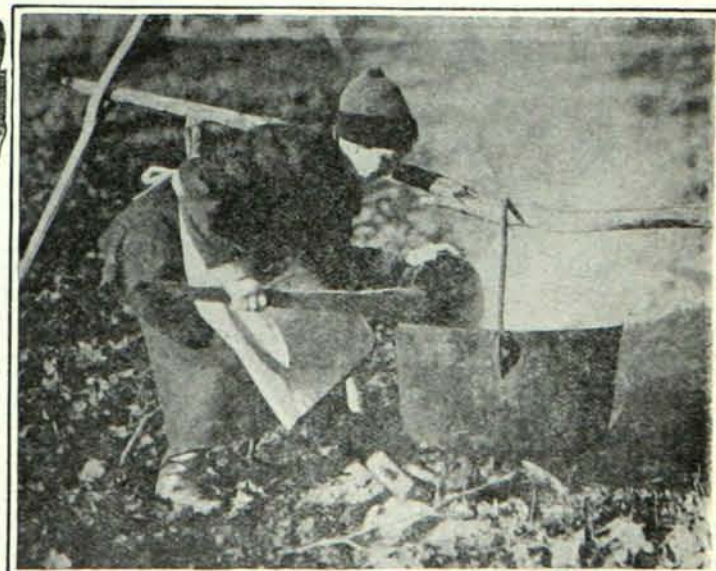
"En voulez-vous?"



Une cabane à sucre dans la montagne de Saint-Hilaire qui reçoit chaque printemps la visite de nombreux citadins.



Une partie de sucre ne serait pas complète sans la "palette" qui sert à recueillir l'écume sucrée et brûlante. C'est l'avis de ces cinq montréalaises qui se sont rendues à une "cabane" de Saint-Hilaire expressément pour "lécher la palette".



Le procédé primitif pour la fabrication du sucre d'érable: le chaudron de fer en plein air. C'est peut-être plus lent, mais le sucre y gagne en saveur.

La chasse aux dots

Les affaires avant tout pourtant, et le parfait négociant n'avait point assisté aux examens, de peur de manquer une spéculation arrivée à point. Le récit enthousiaste que Mme Perret avait brodé en son honneur, lui faisait regretter de n'y avoir pas été, d'autant plus que la spéculation n'avait point abouti comme il l'espérait. On n'avait pas manqué de lui dire que le plus digne appréciateur du talent et des succès de Caroline avait été Blandy.

Le docteur arrivait donc en pays conquis.

—Vous vous êtes fait attendre, lui dit Mme Perret du ton le plus aimable. Ma fille avait hâte de vous voir pour vous remercier de vos applaudissements. Elle les a distingués au milieu de tous les autres.

—Un médecin se doit à son art, répondit le docteur; j'ai trouvé chez moi, en rentrant, quelques-uns de mes confrères qui venaient me consulter sur un cas des plus intéressants.

Les confrères qui avaient consulté le docteur n'étaient autres que Dupont et Martel.

Mademoiselle Perret était en ce moment au piano où elle attristait de fausses notes cet infortuné "Carnaval de Venise", qui ne doit plus être gai depuis le temps qu'on le trouble ainsi dans sa joie. Lorsqu'elle vit s'avancer sa mère et le docteur, l'artiste arrêta la fête un moment où elle prenait une tournure alarmante pour les oreilles des auditeurs.

Blandy en avait entendu assez pour être fixé sur le talent musical de la jeune fille dont la dot le séduisait.

—Il faudra que je renonce à avoir un piano dans mon salon, se dit-il à lui-même, ou que je le tiens fermé à clé.

L'esprit est chose rare, et Mademoiselle Perret n'en avait point. Elle causait suffisamment de tout ce l'intéressait; de ses toilettes, des variations de la mode, des cancans sur ses petites amies, des mariages prochains ou supposés, mais au delà, elle ne s'aventurait pas. Blandy savait renfermer sa parole dans ce cercle restreint; et à le voir en faire le tour, sans jamais le franchir, on sentait combien son esprit était discipliné à tout. Après les premiers compliments, il mit la conversation sur le sujet qui avait le plus de chance de plaire à la mère et à la fille.

Mme Perret n'avait pu se dispenser d'inviter Mademoiselle Aubé, compagne de classe et amie de Caroline. Mais cela lui causait des remords. Qu'allait-on penser dans le monde, lorsqu'on saurait qu'elle avait invité dans son salon aristocratique la fille d'un petit marchand qui n'était pas dans la société? Il est vrai que ce monde a bien des raisons de n'être point exclusif, car qui de nous n'a pas parmi ses aïeux un ancêtre quelconque du genre de l'auteur des jours de M. Perret, qui avait été journaliste?

—Vous avez fait un acte de générosité qui tournera la tête de cette petite, dit le docteur. Il aurait mieux valu pour elle la laisser passer la soirée chez son père. Elle ne voudra plus aller que chez les personnes de même position que vous, de peur de déchoir, et du coup vous faites manquer son mariage avec le principal commis du bonhomme Aubé, qui, depuis quatre ou cinq ans, la regarde grandir, le cœur rempli d'espérances qui ne se réaliseront pas. Elle se croit maintenant l'égale de mademoiselle Perret et ne voudra pas épouser moins qu'elle.

M. Perret avait terminé la dissertation sur la hausse des farines et lâché son neveu. Il vint droit à Blandy.

Faut-il vous le présenter? Vous le connaissez déjà.

Monsieur Joseph-N. Perret est un homme qui a eu le talent de faire fortune, ainsi qu'il aime à le proclamer en toute occasion au sein de sa famille et dans les réunions publiques, où il

prend la parole en s'excusant de n'être point préparé, comme s'il se préparait jamais! Parti de la petite épicerie qui existait autrefois au coin de la rue Craig et de la rue St-Urbain, il est arrivé avant cinquante ans à une honnête aisance dont ses détracteurs portent le chiffre à cent mille louis. Son père lui avait laissé pour seul héritage une garde-robe complète de redingotes, qui l'ont mal habillé jusqu'à l'époque où Mme Perret l'a définitivement émancipé du joug paternel.

C'est un excellent homme, fin en affaires, économe de l'argent des autres comme du sien, tenant avant tout à ce qu'on ne le mette pas dedans, ne souscrivant jamais trop, et faisant subir à ceux qui lui arrachent l'aumône un interrogatoire minutieux et sévère sur l'usage auquel ils la destinent. Il sait sur le bout de ses doigts la fortune d'un chacun, et tient en mémoire même des banqueroutes où il ne perd rien. Les gens dont il fait le moins de cas, ce sont ceux qui n'ont pas de propriété. Il leur refuse le droit d'exprimer une opinion sur quoi que ce soit.

—M. X. n'a pas un morceau de terre à se mettre sous les pieds, dit-il.

Le premier conseil qu'il donne aux jeunes gens, c'est d'avoir pignon sur rue.

—Les jeunes gens! les jeunes gens! s'écrie-t-il brusquement, se marient aussitôt qu'ils se trouvent à la tête d'un revenu suffisant pour payer une dispense de banc et acheter une chaîne conjugale dont le premier anneau se met au doigt de la femme, tandis que le reste de la chaîne se met au cou du marié. Étonnez-vous après cela, ajoute-t-il, qu'il y ait dans le monde tant d'étrangers!

Il avait, naturellement, un penchant particulier pour Blandy, qui lui paraissait un garçon en train d'arriver à la propriété.

Au milieu de toutes ces qualités, cependant, s'épanouissait un défaut qui n'était pas sans laisser des inquiétudes au docteur. Perret déclarait à qui voulait l'entendre qu'il ne donnerait point de dot à ses filles, et qu'il obligerait ses garçons à gagner leur vie comme s'il n'avait rien à leur laisser.

Son rêve, c'était de marier Caroline au fils d'un homme plus riche que lui. Mais ce n'était pas chose facile à trouver.

Il changeait chaque année son testament — à mesure que le patrimoine s'arrondissait — pour reculer davantage l'époque où ses enfants jouiraient enfin des écus qu'il avait amassés. Il voulait leur distribuer l'argent, après sa mort, avec autant de parcimonie que durant sa vie. S'il avait pu laisser s'accumuler sa fortune jusqu'à la cinquième ou à la sixième génération, il serait mort heureux et tranquille.

Son raisonnement, d'ailleurs, n'était pas sans plausibilité:

—Mes petits enfants, disait-il, élevés par mes enfants dans le luxe, à même les rentes du bonhomme, auront plus besoin de secours que Caroline et Pierre. Il faut que les gens riches d'à présent évitent le sort de l'ancienne noblesse, qui n'a pas su conserver son patrimoine. Je ne veux pas qu'un Perret en soit réduit plus tard à compter sur une place du gouvernement pour vivre.

Tel était le beau-père que se destinait le docteur Blandy.

Le Dr Blandy se trouvait, pour ainsi dire, au sein de sa future famille; il faisait face à M. Perret, il avait à sa droite Mme Perret, et à sa gauche Mademoiselle.

—Quel superbe groupe! se disait à elle-même Mademoiselle Aubé en l'observant de l'autre bout du salon; il y a là l'intérêt, la sottise, la vanité et la coquetterie. Je serais curieuse d'entendre le dialogue.

Précisément, la conversation roulait sur Mademoiselle Aubé.

(Suite à la page 22)



"Les Cuisines
CLARK
Vous Aideront"

Une Economie Délicieuse

UNE bonne assiettée de Fèves au Lard CLARK-régale des jeunes et des vieux ne coûte qu'environ 3 sous, et ce plat est des plus nourrissants. Les fèves savoureuses sont invariablement cuites à point. Le bon lard gras et la riche sauce ajoutent leur goût succulent. Ce plat excellent est tout prêt à chauffer et servir.

FÈVES au LARD CLARK

Servez les Fèves au Lard CLARK matin, midi ou soir. Elles préparent admirablement pour le travail ou le jeu.

En vente partout

W. CLARK LIMITEE - MONTREAL, P.Q.
ST. REMI, P.Q. et HARROW, ONT.

Fabricants des délicieuses Soupes CLARK, etc.

38-27

UN SOULAGEMENT CERTAIN AUX MAUX DE FEMMES



TRAITEMENT GRATUIT
DE 10 JOURS

"Orange Lily" est un soulagement certain à tous les maux de femmes. On l'applique à l'endroit affecté et il est absorbé par le tissu malade. La matière inutile accumulée dans la partie congestionnée est expulsée, de là soulagement général, par les vaisseaux sanguins et les nerfs sont tonifiés et renforcés, la circulation redevient normale. Comme le traitement repose sur des données strictement scientifiques et agit au foyer même de la maladie, ce ne peut que faire du bien dans tous les cas de dérangements féminins, y compris les menstruations retardées ou douloureuses, la leucorrhée, chute de la matrice, etc.

10 jours, valant 75c, sera envoyé GRATIS à toute femme souffrante qui nous fera parvenir son adresse.

Incluez trois timbres et adressez Mrs Lydia W. Ladd, Dept. 63, Windsor, Ont.
EN VENTE PARTOUT DANS LES MEILLEURES PHARMACIES

THES DE HAUTE QUALITE

CHASE & SANBORN

Orange Pekoe "Seal Brand"
—pour qui désire le Meilleur Thé sans égard au prix.

"Superior Brand"—pour qui désire un Thé de Qualité et de Réputation à un prix modique.

EN PAQUETS HERMETIQUEMENT CACHETES DE 1/4 LB., 1/2 LB. ET 1 LB.



La chasse aux dots

(Suite de la page 21)



—Le docteur était en train de me démontrer que nous avions eu tort d'inviter Mademoiselle Aubé, dit Mme Perret à son mari.

—J'avais des raisons particulières pour te presser de l'inviter, répondit M. Perret. D'abord, il ne fallait à aucun prix laisser croire à des sentiments de jalousie entre notre fille et cette petite; puis j'ai quelques affaires à régler avec M. Aubé, et je ne veux point que l'on pense que mes intérêts de commerce influent sur mes relations sociales. Je fais saisir ce brave homme demain, et dans huit jours il sera en banqueroute.

—Vraiment, dirent d'une seule voix Mme Perret et sa fille.

—C'est sa troisième banqueroute, continua Perret; la première fois il a payé 10c. dans le 1, la seconde 5s., et cette fois je crois qu'il paiera à peu près rien. Il est en train de manger le fond du sac; je m'arrête pour qu'il nous laisse au moins quelque chose. C'est sa fille qui le ruine. Elle lui mange ses profits de l'année pendant les vacances.

—Elle n'a donc pas de cœur, dit Mme Perret.

—Si je te laissais libre, tu en ferais autant dit Perret en lui tapant familièrement sur la joue. Crois-tu que cette petite a conscience de ce qu'elle fait? Elle suit son penchant sans regarder où il mène son père. Elle a envie de tout ce qu'elle voit, et ce dont elle a envie, elle l'achète: ici un chapeau, là une robe. Dans le magasin paternel, elle ne se refuse rien. Chez les autres marchands, il y a du crédit. Qu'est-ce qui coûte cher, dès l'instant que l'on ne débourse pas d'argent?

—Alors, c'est le père qui est coupable, dit Mme Perret.

—Crois-tu qu'on lui demande son autorisation pour chaque dépense? répondit M. Perret. Il apprend les choses quand elles sont faites et collectionne les comptes quand ils sont acquittés. D'ailleurs, c'est un maladroit en affaires. Un homme qui fait deux fois banqueroute et qui ne s'enrichit pas, n'entend rien au commerce. Lorsqu'on paie 7s. 6d. dans le 1, les créanciers sont aussi fâchés que quand on paie 2s. 6d.; il ne faut pas les mettre en colère en pure perte. Moi qui vous parle, j'aiderais Aubé à se relever si la façon dont il fait banqueroute ne m'ôtait toute confiance dans son sens commercial.

—Ce que tu dis, interrompît Mme Perret, me paraît manquer d'élévation.

—Je parle affaires et voilà tout. Fais-moi le plaisir de remonter à l'origine des fortunes de ceux que tu reçois, dans tes salons. Combien n'y en a-t-il pas qui ont puisé leur premier capital dans un fonds de banqueroute?

Perret menaçait de rentrer dans ses théories favorites sur les fortunes des autres, quand sa femme qui tenait à laisser sa fille seule avec le docteur, prit un prétexte pour rompre l'entretien et entraîner le bavard vers d'autres auditeurs.

Blandy n'était pas homme à perdre son temps. Il était convaincu de l'importance d'entrer le premier dans la lice qui allait s'ouvrir et où la jeunesse contemporaine se disputerait le cœur de Mlle Perret. La jeune fille devait être d'ailleurs admirablement disposée à écouter le tendre langage de l'astucieux docteur; rien ne prédisposait à l'indulgence du cœur comme le succès.

En ce moment, Mlle Perret était presque jolie. Le bruit flatteur des applaudissements avait fait monter à ses joues ce coloris charmant qu'apporte l'émotion. L'amour-propre satisfait donnait à ses yeux un éclat qui leur manquait d'ordinaire.

Ce petit succès de beauté aidant, Blandy devait être à demi sincère dans les aveux qu'il s'apprêtait à faire; c'est plus qu'il n'avait jamais été, bien certainement.

—Mademoiselle, dit le docteur, je n'ai pu encore trouver l'occasion de

vous féliciter sur votre brillant succès. C'est le prélude de bien d'autres, mais je suis heureux d'avoir été témoin du premier. Vous avez été charmante de grâce, de modestie. Vous paraissiez être seule à ignorer que c'était à vous que s'adressaient les applaudissements. J'aimerais à vous entendre déclamer encore une fois cette "Prière d'une Mère", que vous avez dite avec une intonation si juste, avec un sentiment si vrai de toutes les nuances de l'affection.

—Vous me flattez, monsieur, et je ne mérite point les éloges que vous me décernez. Je n'ai fait que répéter ce que l'on m'a enseigné.

—Mais cette toilette ravissante que vous portiez avec tant d'élégance, c'est bien à vous qu'en revient tout l'honneur! On n'apprend de personne à se mettre ainsi.

—Pour ma toilette, j'avoue que j'en étais plus fière que de mon talent. Ma mère avait passé quinze jours à la composer, à en assortir les nuances délicates; et j'y rêvais chaque nuit. Si vous saviez quelles inquiétudes cause un ruban dont on n'a pas trouvé la place, quel mal il faut se donner pour régler l'ensemble des effets que l'on veut produire! Ce n'est pas trop de cinq ou six miroirs et de bien des heures. Votre toilette est prête, vous allez partir, vous êtes déjà sur l'escalier; soudain un doute vous frappe, un soupçon vous vient, vous courez à la glace; vous l'avez échappé belle: votre ornement vous tombait sur les oreilles.

Ce n'était pas pour causer toilette que M. et Mme Perret avaient laissé leur fille en tête-à-tête avec le docteur. Sur un mot, l'entretien changea de route et arriva promptement à destination.

Je ne sais pas si les interminables dialogues des amoureux vous intéressent dans les romans. Moi, je fais mes excuses à l'auteur et je les passe. C'est toujours un peu la même chose. Le jeune homme roucoule, la jeune fille soupire, et le lecteur bâille.

Vous avez dû voir des gens s'endormir profondément en lisant un feuilleton. Pour peu que vous soyez auteur, vous vous êtes approché sur le bout du pied avec inquiétude et prudence pour constater si, par hasard, ce n'était pas une de vos oeuvres qui produisaient ce merveilleux effet. Presque toujours, vous constatez que ce cas de sommeil foudroyant est amené par le récit d'un tête-à-tête amoureux, d'un tendre entretien.

On ne sera donc pas surpris si je ne répète pas ici ce que se disent Blandy et Mademoiselle Perret. Qu'il suffise au lecteur de savoir que le docteur fut ému, éloquent, et que la jeune fille parut aussi touchée de son amour que convaincue de sa sincérité. Il est rare qu'une femme, surtout à cet âge, doute sérieusement des sentiments qu'on lui exprime. Elle trouve si naturel de les inspirer!

Tout en causant avec Mlle Aubé, Mme Perret avait suivi du regard, sur la figure de sa fille, les progrès de la déclaration. Comme bien des femmes, elle avait le talent de voir plusieurs choses à la fois. Son regard allait d'une direction à l'autre, et rien ne lui échappait. A mesure qu'avancait l'entretien du docteur et de Mlle Perret, elle devinait le plaisir qu'y trouvait sa fille, et sentait Mlle Aubé rougir de dépit à côté d'elle.

Lorsque Blandy eut lâché le grand mot, et que sa compagne parut se recueillir pour y répondre, l'excellente femme jugea que le moment d'intervenir était venu. Abandonnant Mlle Aubé à ses réflexions, elle s'approcha du jeune couple.

Heureuse de la diversion qui arrêta sur ses lèvres un acquiescement toujours difficile à exprimer, même lorsque c'est le cœur qui l'inspire, Mlle Perret s'empêcha d'adresser la

parole à sa mère du plus loin qu'elle la vit venir, et s'échappa sous prétexte d'aller la remplacer auprès de Mlle Aubé.

—Vous vous êtes mis de bonne heure à l'oeuvre, malgré ma défense, dit Mme Perret au docteur.

—Vous le savez, Madame, la passion ne raisonne pas. Une fois auprès de Mlle Perret, je n'ai plus été maître de ma volonté; l'entretien a pris soudain une tournure que votre fille, je le confesse, ne m'a pas paru blâmer aussi sévèrement que vous.

—Je sais tout, mon cher docteur. Je sais que ma fille vous convient parfaitement et que vous lui convenez de même. Vous avez besoin de sa fortune pour arriver à la position à laquelle vous avez droit, et elle a besoin de vous pour que sa fortune lui obtienne dans le monde le rang qu'elle mérite. Vous vous aimez juste assez pour être heureux. Allez dire cela à Mlle Aubé.

Mme Perret s'en alla trouver son mari.

—Perret, lui dit-elle, que penses-tu du docteur Blandy?

—Blandy! il sera riche un jour.

—Tu sais, c'est ton futur gendre. Quelle dot donneras-tu à ta fille? Cela l'intéresse, ce garçon.

—Je ne lui donnerai que ma bénédiction.

—Tu verras que le docteur ne trouvera pas que c'est assez!

IV

LE MARIAGE DE BLANDY

Un an s'est écoulé dans l'existence de Blandy depuis le dernier chapitre. L'habile docteur a consacré cette année laborieuse à faire la cour à la famille Perret.

Exact comme le canon de l'île Ste-Hélène, on l'a vu tous les soirs, à huit heures précises, sonner à la porte de la magnifique résidence de l'opulent négociant, au "Beaver Hall". Il venait déposer ses hommages aux pieds de Mademoiselle Perret. Souvent l'après-midi, on le rencontrait accompagnant les deux dames dans les magasins; et lorsqu'on les apercevait quelque part, on pouvait dire, sans risquer de se tromper, qu'il n'était pas loin.

Chaque dimanche après-midi, il faisait à pieds le tour de la montagne avec son futur beau-père, qui avait pris depuis longtemps cette habitude, un peu pour se dégourdir les jambes appesanties par l'assiduité au bureau, un peu pour laisser reposer son équipage.

La fille l'aimait, la mère le consultait, le père l'admirait.

D'accord unanime, le mariage fut fixé au cinq octobre, et l'on s'occupa des préparatifs de la fête. Le programme fut discuté en famille, remanié, corrigé, augmenté.

M. Perret n'était pas modeste. On lui avait dit si souvent, en sollicitant sa souscription, qu'il était la plus forte tête du commerce et un des caissiers de la patrie, qu'aucun doute ne lui restait à cet égard. Il désirait que sa fille fut mariée à dix heures du matin, en grande pompe.

Madame Perret voulait inviter au mariage tous les gens hauts placés qu'elle ne fréquentait point et avec lesquels elle souhaitait ardemment de se lier.

Quant à la jeune fille, elle s'occupait du choix des garçons et des filles d'honneur. Le nombre avait été fixé à trois, puis à six, enfin à douze couples. Le problème était de mettre ensemble les gens qui se convenaient le mieux, et de dorer la pilule à ceux qui seraient moins bien accouplés que les autres. Toutes les bonnes petites amies de Mademoiselle Perret voulaient avoir un bon parti comme garçon d'honneur, et jeter, pour elles-mêmes, durant le déjeuner de noces,

les bases d'un mariage bien assorti. Il y avait un ou deux malheureux avocats sans clients que l'on se passait à la ronde; personne n'en voulait. Martel avec ses longs cheveux ne prenait pas.

Mademoiselle Perret songeait bien un peu aussi aux cadeaux qu'elle allait avoir. Elle faisait des calculs ingénieux sur le plus ou moins de générosité des gens, sur l'habitude qu'on leur connaissait de donner beaucoup ou peu, de bien choisir l'objet, ou d'y mettre une maladresse qui en détruisait le prix. Elle allait faire visite à ses aînées récemment mariées pour voir ce qu'elles avaient eu et juger de ce qu'elle pouvait espérer.

Une sourde rivalité régnait entre la fiancée de Blandy et les filles d'honneur. Qui d'entre elles aurait la plus brillante toilette, le jour du mariage? Chacune des filles d'honneur méditait d'éclipser la mariée, et celle-ci ne voulait rien épargner pour remporter la palme. L'importance pour cela, c'était de tenir secret jusqu'au grand jour le feu d'artifice principal. Mais il est difficile, même à une femme, de cacher quelque chose à d'autres femmes qui sont décidées à tout savoir. On se disait donc déjà à l'oreille quelle étoffe Mademoiselle Perret avait choisie pour sa robe de noces.

De plus sérieuses pensées remplissaient l'esprit de Blandy. Il songeait au contrat de mariage, il s'inquiétait de la dot. Plusieurs fois, en faisant le tour de la montagne, il avait tenté d'amener M. Perret sur ce terrain; mais le bonhomme n'avait point paru entendre de cette oreille-là. De guerre lasse, il s'était adressé à Mme Perret. Elle lui avait donné de vagues espérances, en y ajoutant un étourdissant éloge de l'avenir qui l'attendait comme médecin des bonnes familles et des malades élégants.

Mademoiselle Perret en savait-elle quelque chose? Il tenta de l'effrayer par une sombre peinture de sa position, par un sermon sur l'économie qui devrait de toute nécessité régner dans le jeune ménage. Elle parut fort rassurée et ne dit mot.

Si M. Perret méditait de déposer un don de £15,000 dans la corbeille de mariage, le secret était bien gardé.

Le jour du contrat de mariage arriva enfin. Les parents des deux côtés, les garçons et les filles d'honneur y avaient été invités et se trouvaient assemblés dans le salon de M. Perret.

La physionomie de la réunion était curieuse à observer. Une seule pensée agita tous les esprits, une question muette se posait sur toutes les lèvres: quelle dot M. Perret allait-il donner à sa fille?

De temps à autre, on chuchotait, on discutait dans les coins du salon. Les parents du mari ne voulaient pas accepter moins de £15,000; les parents de la jeune fille déclaraient que ce serait bien assez de £5,000.

Mme Perret ne faisait qu'un rond, disant un mot aimable à celui-ci, tapant sur la joue à celle-là, offrant un verre de vin à un troisième. Elle n'avait jamais tant parlé.

Quant à M. Perret, il rayonnait. De temps à autre, il se frottait les mains avec une indicible expression de satisfaction et de félicité. Evidemment, il était au comble de ses joies; ce mariage faisait déborder son cœur paternel.

Maître de lui-même, le Dr Blandy ne laissait rien voir sur sa souriante figure du trouble profond, de la cruelle anxiété qui tourmentait son esprit. Il avait l'air d'un amoureux en passe d'arriver au bonheur.

Le notaire parut. Les invités prirent place autour de la chambre, et le silence se fit. Qui aurait regardé Blandy avec attention en ce moment, l'aurait vu pâlir légèrement; il se remit promptement.

La solennelle lecture commença. Ce fut un coup de théâtre.

(Suite à la page 23)

La Curieuse Aventure de Marie Cotelte

(Suite de la page 9)

marierai jamais à un garçon brutal, grossier, méchant, qui ne sait que boire et menacer... Tous les jeunes gens de Soulaïnes sont doux, honnêtes et de bonne conduite... Vous avez raison de dire que vous ne leur ressemblez pas. Aussi, avec tout l'or du monde, vous ne m'auriez point tentée... Je plains la femme que vous aurez... Et, pour moi, j'aime mieux mourir que de devenir la vôtre...

Louis Darondeau n'était point habitué à s'entendre traiter ainsi, car on le redoutait, et l'on évitait de se prendre de querelle avec lui. Il demeura donc tout étourdi et comme stupéfait en recevant en plein visage les paroles de la fille du maître de la Renaudière, qui, dans sa vaillance, ne cherchait plus à continuer son chemin et le regardait en face, d'un air de bravade et de défi.

Enfin, il reprit ses sens, et sa rage éclata:

—Vous avez bien de la chance de n'être qu'une fille, Marie Cotelte! gronda-t-il, de sa voix alourdie par le vin. Oui! vous avez bien de la chance, car, si vous étiez un garçon, ça ne se passerait pas comme ça, et je vous ferais rentrer dans la gorge les sottises que vous venez de me dire... Ah! je

La chasse aux dots

(Suite de la page 22)

M. Perret accordait au Dr Blandy la main de sa fille, et bornait là sa paternelle munificence.

Tous les regards se fixèrent sur Blandy qui sourit agréablement à la joie méchante des uns, à la sympathie des autres. Il se pencha à l'oreille de sa fiancée et lui dit un mot d'amour.

Le contrat signé, des groupes se formèrent. Mme Perret vint trouver le docteur.

—Vous serez riche un jour, lui dit-elle.

—Peut-être, répondit le docteur. —Mon mari tient avant tout à ce qu'on dise qu'il ne donne rien à ses filles.

Survint M. Perret:

—Eh bien! mon gendre, s'écria-t-il, je viens de vous réhabiliter. On disait que vous épousiez ma fille pour sa fortune: on ne le dira plus.

—Certes, dit Blandy en s'inclinant, je n'avais pas songé à cette ruse de guerre; mais ma gratitude, pour avoir tardé un instant, n'en sera que plus vive. Vous êtes un beau-père modèle; vous sacrifiez votre nom de libéralité pour sauver la réputation de votre gendre. Ma femme et moi, nous ne l'oublierons jamais.

En quittant Blandy, M. Perret alla prendre par le bras un de ses vieux amis et l'entraîna vers le buffet. Il remplit deux verres de vin jusqu'au bord et en offrit un à son compagnon:

—A la santé des vieux, mon bonhomme, dit-il. Qu'est-ce que tu penses de moi? Suis-je digne de ton amitié? Enfin m'escompterais-tu un billet de vingt-cinq mille piastres, si je te le présentais sur l'heure?

—Comment donc! Tu viens de montrer aux jeunes gens ce que nous sommes. S'ils croient nos écus fondus exprès pour eux, ils se trompent. Qu'ils deviennent riches, et l'on verra ensuite ce que l'on peut faire pour eux!

—Tu m'imiteras?

—Peux-tu en douter!

—Alors un autre verre de vin, buvons: "A nos gendres!"

... .. Ici finit le roman du docteur Blandy. S'il ne vous a pas ennuyé, ami lecteur, je vous raconterai un de ces jours que la politique fera relâche, l'histoire de Dupont et de Mademoiselle Aubé, que nous avons laissés en route.

FIN.

suis brutal!... Ah! je suis grossier!... Ah! je suis méchant... Ah! vous aimerez mieux être morte que d'être ma femme!... Eh bien! pour ce qui est de ça, vous n'auriez pas tort, car, si vous étiez ma femme, je vous ferais vite passer vos manières de princesse et votre façon de regarder le monde du haut en bas... Oui! oui! je vous ferais marcher droit, par un petit chemin où il y aurait plus d'épines que de fleurs, et je vous rabattrais le caquet, toute pleine d'orgueil et de jactance que vous êtes...

Sans répondre, Marie Cotelte tendit le bras pour écarter Darondeau et s'éloigner; mais la méchante brute, lui saisissant le poignet, se prit à répéter:

—Oui! je vous rabattrais le caquet. Je vous rabattrais le caquet... Je vas vous laisser passer, parce que vous n'êtes qu'une fille; mais, si vous étiez un gars, si vous étiez un gars...

—Eh bien! dit soudainement une voix forte, celle de Pierre Magloire, qu'est-ce qu'il y aurait, si c'était un gars?

Dans sa surprise, Louis Darondeau lâcha le poignet de Marie Cotelte, et il n'avait pas encore eu le temps de répondre à Pierre, quand celui-ci continua:

—A défaut du frère qu'elle n'a pas, et de son père qui n'est point ici, je suis là, moi, pour corriger ceux qui manquent de respect à la fille du maître de la Renaudière... Je te connais bien, Louis Darondeau, et elle n'a pas menti, Marie Cotelte, dans tout ce qu'elle t'a dit et que je te redis à sa place, moi à qui tu ne fais point peur. Oui! oui! tu n'es qu'un gars brutal et méchant... Tu m'entends?... Tu me comprends?... Brutal et méchant... Et si tu n'es pas content...

Pierre Magloire n'acheva pas la menace annoncée par ces derniers mots, car Louis Darondeau, fonçant comme un taureau furieux, s'était précipité sur lui. Il y eut quelques minutes d'une lutte sauvage, silencieuse, où l'on n'entendait, avec les piétinements des gros souliers sur la terre, que le bruit de la respiration haletante des deux hommes; les mains jointes, prise d'épouvante, Marie Cotelte assistait à cette scène debout sur le chemin.

Tout à coup, il y eut un cri de rage, le cri que pourrait pousser une bête fauve en se sentant abattue, et le fils du meunier roula lourdement sur le sol. Deux fois il tenta de se relever, deux fois Pierre le tint renversé; puis enfin, le saisissant au collet, le soulevant dans un effort prodigieux et le remettant sur ses pieds, il lui demanda, les poings fermés, les yeux dans les yeux:

—En as-tu assez?... En veux-tu encore?

L'autre hésita et finit par répondre, dans un grognement:

—Nous reprendrons ça!

—Quand tu voudras! répondit Magloire. En attendant, file!

Jamais Louis Darondeau n'avait reculé jusqu'alors. Dix secondes s'écoulèrent, durant lesquelles il fut tenté de se ruer de nouveau sur son vainqueur. Mais il comprit qu'il ne serait pas le plus fort, et, préférant de sourdes menaces, il s'éloigna d'un pas lent et lourd.

XIII

Au moment où Marie Cotelte arrivait à la cure de Soulaïnes, son père rentrait à la Renaudière; il fut tout contrarié de la savoir partie au-devant de lui. Il voulait aller à sa rencontre; mais, le voyant las, Magloire lui offrit de le remplacer, ce qu'il accepta, disant qu'il n'y avait point de danger sur les chemins, mais aimant mieux, néanmoins, savoir que sa fille ne serait pas seule.

Pierre Magloire s'en fut donc, et il

(Suite à la page 24)



Des mains douces et blanches

Un charme qui ne se cache pas

VOUS ne pouvez dissimuler des mains rugueuses, gercées ou négligées. Mais pourquoi seriez-vous obligée de cacher vos mains, lorsqu'il est si facile d'en faire un sujet d'orgueil... de les embellir, de les rendre douces et agréables au toucher?

Il suffira de quelques applications de Baume Italien Campana pour que vos mains deviennent souples et blanches, quel que soit l'état dans lequel elles se trouvent actuellement.

Le Baume Italien est l'émollient original de la peau. Chaque jour, des milliers de femmes se l'appliquent sur la figure, le cou et les bras afin d'améliorer la surface de leur peau. Les hommes en apprécient l'effet cal- essayez-le durant une semaine... vous en une bouteille chez votre pharmacien... essayez-le durant une semaine... vous en serez enchantée.

CAMPANA CORPORATION Limited, Toronto
Aux E.-U., Campana Corporation, Batavia, Ill.

Baume Italien
L'Emollient Original de la Peau





Gin Canadien

Melchers

Croix d'or

LA BOISSON LA PLUS SAINE

Fabrique à Berthierville, Qué., sous la surveillance du Gouvernement Fédéral, rectifié quatre fois et vieilli en entrepôt pendant des années.

TROIS GRANDEURS DE FLACONS:

Gros:	40 onces	\$3.65
Moyens:	26 onces	2.55
Petits:	10 onces	1.10

Melchers Distillery Co., Limited
MONTREAL

DU PAPILLON DE LA MODE à la femme dont les revenus sont limités.

Les Patrons de "Mon Magazine" satisfont ce désir particulier d'originalité dans l'élégance, et ils constituent en même temps une économie.

Si vous voulez avoir cette apparence bien mise, vous ne manquerez pas de choisir les modèles publiés dans "Mon Magazine".



La curieuse aventure de Marie Cotelte

(Suite à la page 23)



longeait le bois d'Ussé quand il entendit une espèce de dispute, en même temps qu'il apercevait deux ombres sur la route. Prêtant l'oreille, il reconnut la voix de Marie Cotelte, et devina bien que la fille d'Urbain était en colère, et retenue malgré elle par un garçon qui s'entêtait à ne point la laisser passer. Il s'approcha sans bruit, ne perdit rien des paroles de Louis Darondeau, et se résolut tout de suite à le corriger comme il le méritait.

Ainsi que vous le savez, Marie Cotelte avait assisté avec épouvante au combat engagé entre les deux gars. Elle savait bien que Magloire était alerte, adroit, vigoureux; mais elle avait souvent entendu parler de la force de Louis Darondeau, qui n'avait jamais rencontré son maître, et, oubliant toutes les vieilles histoires, les querelles et son orgueil lui-même, elle tremblait pour Pierre et son cœur battait violemment à la pensée qu'il pouvait être vaincu et dans le cas de recevoir un mauvais coup pour avoir pris sa défense.

Il avait jeté Darondeau à terre; il l'avait ensuite soulevé, remis sur ses pieds, défilé de nouveau, et finalement chassé, qu'elle frémissait encore de tout son corps, respirant avec peine, prête à défaillir, et si pâle que Magloire en fut effrayé.

—Rassurez-vous! rassurez-vous! lui dit-il. Voyez-vous, il n'y avait pas de danger. Je n'aime point à me battre, mais celui qui me cherche me trouve, et ça ne lui porte point chance. Quant à ce méchant gars de Darondeau, il saura, à présent, qu'on ne manque point de respect devant moi à une honnête fille.

—Je vous remercie, Pierre! dit Marie Cotelte, d'une voix que l'émotion rendait hésitante, mais dans laquelle il distingua un accent de douceur et d'amitié.

—Ne me remerciez point! fit-il. Faudrait être un poltron et un lâche pour ne pas faire ce que j'ai fait. Maintenant, rentrons! Votre père serait inquiet de ne pas vous voir revenir, car, au fond de lui, il l'était déjà quand il m'a laissé partir à votre redévance.

—Revenons! répéta Marie Cotelte. Elle voulut marcher, mais, d'avoir été si troublée, si épouvantée, cela lui avait quasiment cassé les jambes, et elle ne pouvait plus avancer. Et même, machinalement, ayant peut-être crainte de tomber, elle chercha le bras de Magloire, afin de s'en faire un appui.

—Vous sentez-vous mal? questionna-t-il.

—Non! Mais...

Elle s'arrêta et chancela.

—Appuyez-vous sur moi!... Appuyez-vous!... N'ayez pas peur! dit le gars... Nous marcherons doucement...

—Oui! c'est cela! Oui! marchons doucement! murmura Marie. Vraie! Je me croyais plus forte que ça...

Mais, de vous voir vous battre avec ce Darondeau, j'en étais toute retournée. S'il vous avait blessé, je ne m'en serais point consolée...

Après ce mot-là, qui creusait un si grand abîme entre le présent et le passé, elle reprit:

—Je ne voudrais pas que mon père me vît revenir mal remise et presque malade... Il en serait tout remué, tout triste... Passons par le bois d'Ussé... Ça ne nous allongera pas beaucoup, mais ça me donnera le temps de me remettre.

—Comme vous voudrez! fit Pierre.

Ils allaient lentement, ainsi que Magloire l'avait proposé à Marie Cotelte, et, peu à peu, la fraîcheur de la nuit, à laquelle se mêlait l'odeur des bois, pénétrante et forte, dissipait le malaise de la jeune fille, qui respirait avec plus d'aisance, et dont le pas s'affermis-

missait. Elle ne se hâtait point, d'ailleurs, et, s'appuyant sur le bras de Pierre, elle éprouvait une impression de repos, de bien-être, de paisible bonheur qui, jusqu'à ce soir-là, lui était demeurée inconnue.

C'était un sentiment doux et tendre, qu'elle n'aurait pas su expliquer. Il était peut-être né du calme de la nuit, de la beauté des étoiles, du parfum des fougères, de la caresse de la brise, du léger bruit des feuilles, de ces mille choses mystérieuses et charmantes qu'on ne peut que sentir et qu'on ne peut pas décrire. Mais peut-être aussi avait-il une cause plus secrète, plus intime. Peut-être, au lieu de venir du dehors, afin d'y pénétrer, sortait-il de l'âme de Marie Cotelte.

C'était la première fois de sa vie qu'elle se trouvait aussi heureuse, aussi contente, et elle aurait souhaité que le bois d'Ussé fût plus long de plusieurs lieues.

Elle ne disait rien, et, de son côté, Magloire se taisait. Ceci l'agaçait. Elle désirait entendre sa voix.

Alors, comme il restait silencieux, ce fut elle qui commença.

—Vous plaisez-vous à la Renaudière? demanda-t-elle.

Il aurait pu répliquer que, s'il ne s'y déplaçait point, la cause n'en venait pas d'elle, qui aurait tant voulu le voir s'en aller; mais il se contenta de dire:

—Je ne pourrais pas être mieux ailleurs.

—Pas même dans votre pays?

—J'aime mon pays... Mais celui-ci lui ressemblait... Et puis, voyez-vous, l'homme peut se plaire partout où il y a de la bonne terre à labourer, des boeufs à conduire, des foins et du blé à faucher... ça, c'est la vie... Et, Dieu merci, ce n'est pas ce qui manque à la Renaudière!... Sans compter que maître Cotelte est un bon maître, un digne homme, que je ne quitterai point sans regret pour rentrer chez moi.

Sur son bras, Pierre Magloire sentit tressaillir celui de Marie Cotelte. L'idée soudaine qu'un jour le gars partirait et qu'elle ne le reverrait pas lui avait fait de la peine. Où était le temps où elle aurait été satisfaite en le voyant franchir la barrière, son paquet au bout de son bâton, et s'éloigner par le chemin, en tournant le dos à la Renaudière?

Sans trop savoir ce qu'elle disait, pour parler, pour l'empêcher de retomber de nouveau dans son silence, elle lui adressa une autre question:

—Avez-vous toujours été heureux, chez vous?

—Toujours! répondit-il.

Mais, la minute d'après, il ajouta tristement et hochant la tête:

—Oui! toujours!... Excepté un jour...

—Un jour?

—Oui!... Celui où ma petite soeur est morte.

Il continua, d'une voix mélancolique, qui ne rappelait en rien le ton joyeux qu'il avait d'ordinaire:

—Elle n'avait guère plus de deux ans, mais bien sûr qu'il n'y avait pas un seul qu'enl de son âge pour tout comprendre aussi bien qu'elle, pour dire des jolis mots pareils aux siens, et avec un rire aussi aimable... C'était une bénédiction, un plaisir, la joie de la maison... C'était moi qu'elle aimait le mieux... Je ne pouvais pas faire un pas sans l'avoir dans les jambes, et, à table, il n'y avait pas moyen de la faire tenir tranquille tant qu'elle n'était pas sur mes genoux... Là, elle restait toute droite, et presque sans bouger, nous regardant les uns après les autres d'un air content, jusqu'au moment où ses yeux se fermaient et où elle s'endormait, la tête cachée dans ma poitrine...

Pierre Magloire se tut un instant. L'émotion lui serrait la gorge. Tout

ce qu'il y avait de bon en lui, et que Marie Cotelte avait cru deviner, le dimanche matin où elle l'avait surpris en train de faire des sublets pour les petits gars de la Marzelle, se réveillait, s'animait, et faisait trembler sa voix.

—Oui! reprit-il, ça me faisait plaisir de la regarder, et je me disais qu'un temps viendrait où je serais un gars grand et fort, capable de la protéger et de la faire respecter, et que je la conduirais aux fêtes, aux assemblées, content de la voir à mon bras et fier de voir tout un chacun admirer son joli visage... Mais ce bonheur-là, je ne devais point le connaître... Une nuit, elle se mit à tousser, d'une mauvaise manière qui nous effraya... Au matin, elle n'était pas bien... Elle s'agitait... Elle portait ses petits doigts à sa gorge pour nous faire comprendre que le mal était là, qu'il l'étouffait, qu'on devait se dépêcher de la secourir... Des voisines arrivaient, branlaient la tête, disaient que c'était dangereux, qu'il fallait aller chercher le médecin... Il vint... A sa mine, on vit bien qu'il n'y avait rien à faire... On mit des cierges à la sainte Vierge... Mais, quand c'est la volonté du Seigneur, il n'y a pas de prière, il n'y a pas de cierges!... Elle souffrait... Elle souffrait!... C'était un vrai martyre... Je n'aurais jamais cru qu'un être si menu, si mignon, fût capable de tant se débattre contre la mort... Mais, après, comme elle paraissait heureuse et tranquille!... Jamais elle n'avait été si plaisante à voir, avec ses cheveux blonds et bouclés qui faisaient une couronne autour de sa tête, et, toute morte qu'elle était, elle souriait... Oui! elle souriait... Aux anges du paradis, bien sûr, car, pour nous, elle ne nous voyait plus.

Le gars cessa de parler. Marie Cotelte abandonna le bras de Pierre Magloire, et tous deux, silencieusement, continuèrent de marcher l'un près de l'autre.

XIV

—Je ne sais point ce qu'elle a, la fille de notre maître, dit un matin la petite vachère à la Mélanie, mais elle n'est plus pareille. Etant hier dans le pré à garder mes vaches, elle m'a causé en passant, et c'était, ma fine, la première fois que ça lui arrivait.

La Mélanie, qui était en train de recurer ses pots, continua son ouvrage sans répondre.

C'était vrai, d'ailleurs, ce que venait de dire la vachère, et chacun, à la Renaudière, avait remarqué le changement qui s'était produit dans Marie Cotelte, un changement dont ni les gars, ni les filles n'avaient compris la cause, et auquel Urbain était seul à ne point paraître faire attention, peut-être parce qu'il en soupçonnait la raison.

Marie était devenue aimable avec tout le monde, ne craignant plus de causer avec les domestiques, ayant même des prévenances pour eux; un jour que l'une des filles s'était blessée à la main, elle voulut la soigner, au lieu d'en laisser la peine à la vieille Mélanie, qui avait des remèdes pour toutes les coupures, les boutons, les petites foulures, et pour les entorses, qu'elle savait guérir comme les rebouteux.

Elle s'efforçait aussi d'être plus gaie que de coutume; mais ça n'était que devant les autres, car, dès qu'elle était seule, elle tombait dans la mélancolie et dans les rêves, et il lui arrivait de rester une heure assise, sans bouger, les mains croisées sur ses genoux, le regard fixe, jusqu'à l'instant où ses yeux se remplissaient de larmes. Enfin, elle se levait, et, pour essayer de chasser les idées qui remplissaient sa tête, elle sortait, et s'en allait à travers les champs.

Elle venait justement de quitter la Renaudière, le matin où la petite vachère avait parlé à la Mélanie du changement qui s'était fait en elle, quand, sur le chemin conduisant à la ferme, elle rencontra le vieil homme qu'elle avait fait boire avec le godet.

—Si vous allez à la Renaudière, lui dit-elle, la Mélanie vous donnera ce que vous voudrez.

—Merci bien! répondit le vieux. Je lui demanderai un verre de vin, et après ça, j'irai trouver maître Cotelte dans les champs, pour voir s'il n'a pas besoin d'un coup de main.

Il ajouta, revenant à l'idée fixe qui le tracassait, étant resté un peu innocent, depuis qu'il avait eu des malheurs:

—J'ai un grand voyage à faire... Mais ça sera pour plus tard... En attendant, si maître Cotelte a besoin de moi, je resterai ici... Oui! j'ai un grand voyage à faire... Pas si long, pourtant, que celui de la Bigorne.

Au nom de la Bigorne, Marie Cotelte ne put retenir un petit sursaut, et, prise de curiosité, elle demanda:

—Qu'est-ce que vous me dites de la Bigorne?... Elle va quitter la paroisse et s'en aller loin d'ici?

Le bonhomme secoua la tête.

—Oui! fit-il, elle va quitter la paroisse... Pour ce qui est d'où elle va, je ne saurais point vous le dire... Ça dépendra de ce qu'elle a fait sur la terre...

Marie tressaillit de nouveau.

—Si je vous comprends bien, dit-elle, elle va mourir?

—Si ça n'est point fait à l'heure qu'il est, ça ne va pas tarder... Elle est tombée hier soir au-devant de sa porte... Elle y était encore ce matin... J'ai eu du mal à la traîner jusqu'à sa vieille paillasse... Comme je voulais y rester, elle m'a dit de m'en aller et qu'elle aimait mieux être seule pour trépasser... Après avoir parlé à maître Cotelte, je vas tout de même pousser jusqu'à la cure...

Là-dessus, le vieil homme s'en fut, tandis que Marie Cotelte, prise tout à coup d'une grande tristesse, continuait son chemin.

C'était tout de même une chose terrible que la fin de cette malheureuse, succombant seule, dans son misérable coin, comme un chien abandonné. Si vraiment, autrefois, elle avait fait du mal, son châtement suprême, à la fin d'une vie de misère et de honte, une vie durant laquelle elle avait été haïe des gens, et même des petits gars, qui se plaisaient à l'arrocher avec des cailloux quand elle passait, oui! ce châtement était cruel! c'était une sombre mort que la sienne, et, en y songeant, Marie frissonnait d'épouvante.

Et, pourtant, si ça n'était pas vrai, tout ce qu'on racontait de la Bigorne?? La fille du maître de la Renaudière se souvenait des paroles de ce dernier, le soir où Pierre Magloire avait raconté qu'elle avait voulu aider la vieille mendicante à marcher. Urbain, qui savait tant de choses du temps de la guerre, n'avait pas voulu affirmer que la Bigorne, poussée par le diable, avait vendu tout à tour les Bleus aux Blancs et les Blancs aux Bleus. C'était peut-être une de ces histoires fausses que les jeunes gens répètent les uns après les autres, et qui finissent par devenir des espèces de vérités. S'il en était ainsi, c'était une injustice qu'à sa dernière heure cette vieille femme n'eût pas auprès d'elle une créature charitable pour réciter les prières des agonisants, et lui fermer les yeux quand elle aurait rendu l'âme.

Alors, cédant à la voix de son cœur, une voix qui s'était éveillée tard, mais qui ne devait plus jamais se taire, Marie Cotelte prit au plus court pour aller chez la Bigorne.

Pour cela, il lui fallait traverser cet endroit solitaire où coulait un clair

La curieuse aventure de Marie Cotelte

ruisseau sortant d'une pure fontaine, où les chênes centenaires ombrageaient les pierres sur lesquelles, jadis, les fées venaient s'asseoir, et d'amers regrets, des remords, s'éveillaient en son âme, au souvenir de la scène qui s'était déroulée là, de sa dureté envers la pauvresse, de ce qu'elle avait dit à Pierre Magloire.

Elle se dépêcha de passer. Quelques minutes plus tard, elle arrivait à la misérable cabane où gîtait la Bigorne, sur la lisière de la forêt de Beaulieu. Elle écouta. De l'intérieur, nul bruit ne venait. Par deux fois, elle étendit la main afin de pousser la porte de la chaumière, mais, par deux fois, elle la laissa retomber. Elle avait peur de ce qu'elle allait trouver, de ce qu'elle allait voir. C'était sans doute la mort qui était là, et cette idée la faisait frémir, en dépit de son courage.

Mais, à la fin, elle se décida et entra. Tout était sombre dans cette chaumière, à peine plus habitable que les huttes des charbonniers, si sombre que Marie Cotelte laissa la porte ouverte, afin de pouvoir se diriger. Pourtant, tout d'abord, elle n'aperçut rien, mais enfin elle distingua, dans un coin du lamentable réduit, un tas de paille sur lequel la Bigorne était étendue immobile, semblant morte.

Elle ne l'était pas, néanmoins, car ses yeux brillaient encore dans son vieux visage ridé, mais elle n'en valait guère mieux.

Durant un instant, elle contempla fixement la jeune fille, debout près d'elle; puis, tout à coup, d'une voix encore forte, elle dit:

—Que venez-vous faire ici, Marie Cotelte?... Ça m'étonne de vous voir.

—J'ai su que vous étiez mal... Alors, je suis venue, pensant que je pourrais peut-être vous secourir, vous soigner...

Agonisante comme elle l'était, la Bigorne, dans sa surprise, leva la tête pour mieux regarder Marie Cotelte.

—Vous! fit-elle. Me secourir, me soigner?... C'est donc que vous êtes bien changée, ma fille, vous dont les gens disaient que vous n'étiez point bonne, et qui n'aviez pas voulu, il n'y a pas encore longtemps de ça, me donner la main pour m'aider à me lever! Oui!... Je vois que vous êtes changée. Ça se devine dans vos yeux, à vos manières... C'est un vrai miracle du Bon Dieu!...

Marie, secouant la tête, s'approcha plus encore de la mourante.

—Je ne sais pas si c'est un miracle, dit-elle avec douceur, mais c'est sûr que je ne suis plus pareille à ce que j'étais, dans le temps où vous me disiez que je n'étais point bonne, ce qui était la vraie vérité... Aussi, tâchez de me pardonner mes mauvaises paroles, et dites-moi ce que je peux faire pour vous.

Sur sa triste couche, la vieille femme resta silencieuse quelques secondes; puis, sans répondre à Marie Cotelte, elle se prit à parler avec lenteur; presque à voix basse, les yeux fermés, comme pour elle seule; mais Marie entendait distinctement tout ce qu'elle disait.

—Pauvre Bigorne, murmurait-elle, quand tu pensais, au jour de ta mort, un jour que tu aurais fait venir plus vite de toi-même, si tu n'avais pas craint d'offenser le Seigneur, tu te disais qu'il n'y aurait point auprès de toi quelqu'un pour t'assister à ton dernier moment...

Elle essayait de se soulever, sans y parvenir; ce que voyant, Marie s'agenouilla près d'elle et glissa son bras sous sa tête.

—Merci, ma fille! merci! fit la Bigorne. C'est bien, ce que vous faites là... Ça vous portera bonheur, et vous serez heureuse...

Marie soupira.

—Vous avez de la peine; je sens ça! reprit la vieille créature. Mais vous verrez que ça passera et que vous se-

rez heureuse. C'est la Bigorne qui vous le dit, et elle le sait bien, car ceux qui vont mourir devinent les choses qui arriveront plus tard. Dans ce temps-là, souvenez-vous de moi, et dites à ceux qui viendront à parler de la vieille Bigorne que ça n'était point une mauvaise créature, et qu'elle n'avait jamais fait de mal à personne... Croyez-moi, ma fille!... Quand on va paraître devant le Seigneur, on ne ment point...

—Oui! je le dirai! promit Marie. Je le dirai, et tous ceux qui ont été injustes envers vous le regretteront, comme je le regrette moi-même... Pardonnez-moi, la Bigorne!... Pardonnez-moi!... Ça me pèserait sur le cœur pendant toute ma vie, si vous ne me disiez point que vous me pardonnez!

Retirant son bras de dessous la tête de la pauvre femme, elle lui saisit les mains, ses vieilles mains ridées, déjà froides du froid de la mort, et elle les pressa tendrement entre les siennes.

—Vous pardonner, ma bonne fille! murmura la Bigorne, d'une voix affaiblie. Ah! de tout mon cœur, avec tout ce qui me reste de vie, et qui s'en va. S'il ne vous faut que ce pardon-là pour être contente et tranquille, soyez sûre que vous l'avez, et même que vous avez la bénédiction de la vieille Bigorne pour votre bonté d'aujourd'hui... Merci d'être venue, Marie Cotelte... Merci de me tenir les mains si doucement... Merci de la prière que vous direz pour moi tout à l'heure, car je sens... Oui! je sens... Vous serez heureuse, Marie Cotelte... Vous serez. Ah! c'est fini... fini...

Et c'était fini, en effet. Il n'y avait plus de vieille Bigorne, mais seulement le corps d'une pauvre défunte, de qui l'âme croulait peut-être déjà, dans les splendeurs de l'éternité, les ombres et les douleurs de la terre.

XV

Marie Cotelte s'absorba dans un longue prière et avec tant de ferveur, d'oubli de tout ce qui l'entourait, qu'elle n'entendit rien, qu'elle ne vit rien, et qu'elle faillit pousser un cri lorsqu'en se relevant, elle aperçut Pierre Magloire debout à ses côtés, la tête nue, les bras croisés sur sa poitrine, et priant lui aussi pour la morte.

—Vous étiez là? fit-elle.

—Oui! j'étais là! répondit-il à voix basse.

Après quoi, il lui fit signe de sortir, et tous deux quittèrent la chaumière en marchant sur la pointe des pieds.

—Oui, reprit-il, quand ils furent dehors, j'étais là. Le vieux Robineau nous ayant dit que la Bigorne allait mourir, et pensant qu'il y aurait peut-être quelque chose à faire pour secourir cette vieille femme, je suis venu jusqu'ici.

Marie eut une question aux lèvres. Elle essaya de la retenir; mais ce fut plus fort qu'elle et avec timidité, elle demanda:

—Ça ne vous a pas étonné de me trouver ici?

Pierre Magloire la regarda; mais ce n'était plus avec l'assurance et l'espèce d'audace d'autrefois, quand il la bravait en face et lui disait des choses dures. Il y avait de la joie dans ses yeux, et aussi comme une grande amitié.

—Non! dit-il. Ayant su que le père Robineau vous avait parlé de l'accident de la Bigorne, ce qui m'aurait surpris, voyez-vous, ça aurait été de ne point vous rencontrer près d'elle. C'est que vous n'êtes plus la même, Marie Cotelte, et que tout un chacun, moi le premier, vous trouve changée à votre avantage.

Elle baissa la tête, dans l'espérance de cacher à Magloire la rougeur qui lui montait au visage.

—Non! poursuivit-il, vous n'êtes plus la même, et, si je n'en avais pas été sûr avant ce matin, tout ce que je

(Suite à la page 26)



Un secret d'Orient

se trouve dans ce charme subtil, magnétique qui eut, à travers les âges, un si puissant pouvoir de séduction. Une indescriptible apparence de distinction et de beauté qui attire et fascine. Donnez à votre peau et à votre teint ce charme tant envié et qui lui font défaut. Employez la

CRÈME ORIENTALE de GOURAUD

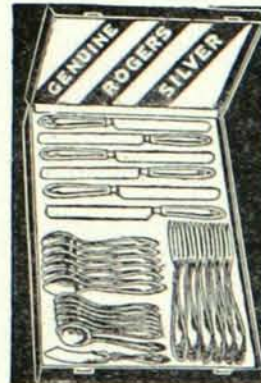
"Le coup de maître de la beauté"

qui avivra, pour vous, l'étincelle de la beauté. De même que quelques coups de pinceau de la part du maître transforment un tableau ordinaire en un chef-d'œuvre d'une sublime beauté, de même la Crème Orientale de Gauraud rendra à votre peau et à votre teint une apparence magnétique et séduisante. Vous pourrez, à votre tour, posséder ce pouvoir de fascination. Joignez les femmes pour qui cette crème a été pendant plus de 85 ans le secret de la beauté, de la fraîcheur et de l'éclat de leur teint. La Crème Orientale de Gauraud est créée en trois teintes: blanche, chair et rachel. Se fait également en comprimés dans toutes les nuances à la mode.

Envoyez-nous 50c et vous recevrez un assortiment spécial de préparations pour la toilette Gauraud, ou 10c pour un échantillon de Crème Orientale Gauraud.

F-35

Ferd. T. Hopkins & Son, 35 St-François Xavier, Montréal, Qué.



OFFRE spéciale aux lecteurs de MON MAGAZINE

Tout homme, femme et même enfant peut se procurer gratuitement l'un de ces services complets pour 6 personnes.

N'ENVOYEZ PAS D'ARGENT

ENVOYEZ vos noms et adresse et nous vous indiquerons comment obtenir ce service GRATIS en vendant quelques boîtes de Chocolats, délicieux, purs et frais. Chocolats pour toutes les occasions. Système de vente nouveau et facile. Demandez aujourd'hui notre catalogue et tous détails.

HOME SUPPLY Company, Ltd., Dépt. 886
407 McGill Street, - Montréal, P. Q., Can.

UN AN D'ABONNEMENT POUR 25 SOUS

Pour 25 sous vous recevrez mensuellement pendant un an le plus intéressant journal de broderie et musique qui existe au Canada, édité par la maison Raoul Vennat de Montréal. C'est une offre exceptionnelle, à vous d'en profiter. Vous pouvez adresser ce montant de 25 sous par un mandat-poste ou en timbres. Utilisez le coupon d'abonnement ci-dessus.

Coupon d'abonnement

REVUE DE BRODERIE ET MUSIQUE

1723, St-Denis,

MONTREAL.

Veillez trouver inclus 25 sous en paiement d'un abonnement d'un an à la Revue Musique et Broderie de Raoul Vennat.

NOM

ADRESSE

VILLE

La curieuse aventure de Marie Cotelle

(Suite de la page 25)

viens de voir et d'entendre me l'aurait appris. Je ne veux pas vous cacher que j'étais là depuis un bon moment déjà, si bien que je pourrais vous répéter mot à mot tout ce que vous avez dit, la Bigorne et vous, et comment vous, la fille de maître Cotelle, la plus riche fille de la paroisse, vous avez demandé pardon à cette vieille créature, à cette pauvre mendiante, de l'avoir offensé autrefois. Elle a eu raison de vous le dire, Marie Cotelle! C'est beau et c'est bien, ce que vous avez fait là, et si, dans le passé, vous n'avez pas été aussi bonne et charitable qu'il nous est commandé de l'être, tout ça est effacé, et bien sûr que, par où elle est, votre défunte mère doit vous regarder aujourd'hui avec plaisir. Pour moi, je regrette de vous avoir parlé plus rudement que je n'aurais dû le faire...

D'un geste brusque, Marie l'empêcha de continuer.

—Ne regrettez rien, Pierre! s'écria-t-elle, en relevant le front, et en attachant sur lui un regard timide et attendri. Non! ne regrettez rien! Si je suis meilleure, c'est à vous que je le dois...

—A moi! fit Magloire. Pouvez-vous dire une chose pareille!

—Oui! Je le puis, parce que je le dois et que c'est la vérité. Avant vous, personne ne m'avait jamais tenu tête, personne n'avait osé me dire non. Mon père, parce que j'étais tout ce qui lui restait au monde, ne savait rien me refuser. Il m'en était venu de l'orgueil, de la fierté; je regardais les autres comme étant au-dessous de moi, et bons seulement à me servir, et cela me rendait dure et sans charité. J'allais tous les dimanches à la messe, mais ça ne me servait point, car les prières, qu'on n'a que sur les lèvres et qui ne sortent pas du cœur, sont perdues pour notre bien. J'étais une mauvaise et méchante créature...

—Ne dites point ça! Ne dites point ça! s'écria Pierre Magloire, qu'une grande émotion saisissait devant cette confession pleine d'humilité.

—Bien sûr que si, je le redirai! répliqua Marie avec fermeté. Je le redirai parce que c'est la vraie vérité!... Mauvaise et méchante!... Oui! je l'étais, et vous le savez bien, vous qui ne m'aviez rien fait, que je ne connaissais pas, et que je détestais pourtant de toutes mes forces, et que j'aurais chassé de notre maison si ça n'avait dépendu que de moi... Pourquoi ça?... Je me le suis souvent demandé sans pouvoir le comprendre... Mais c'était peut-être que le démon d'orgueil qui était en moi voyait en vous son ennemi et sentait que vous seriez son maître... Car c'est vous, Pierre, je vous le répète, qui êtes cause de ce changement qui s'est fait en moi... C'est vous, par vos manières, par vos paroles, par vos leçons... Je me suis d'abord révoltée, indignée; j'ai cru que je vous haïssais davantage; mais je comprends aujourd'hui que ce qui se passait en moi, c'était comme ces coups de fièvre qui reviennent dans nos maladies, quand les remèdes commencent à nous guérir... J'étais malade à ma manière... Vous m'avez guérie...

Il y eut un tout petit silence.

—Pierre, reprit Marie, d'avoir fait de moi une autre créature, je vous serai reconnaissante jusqu'au dernier de mes jours... Mais, ce n'est pas tout! Puisque vous étiez là, et que vous avez tout entendu, vous savez que cette pauvre vieille femme m'a donné son pardon...

Elle hésita, elle eut un mouvement de recul; mais ce fut la dernière révolte de l'ancien orgueil, et, tendant la main à Pierre Magloire, elle dit:

—Et vous, Pierre, ne me pardonnez-vous pas?

Il saisit sa main.

—Moi, vous pardonner! fit-il avec véhémence. Mais vous ne savez donc

pas, Marie Cotelle, que jamais il n'y a eu au fond de moi la plus petite rancune contre vous! Tout de suite, quand je suis entré à la Renaudière, et presque dès le premier jour, j'ai senti que j'avais de l'amitié pour vous... Ne vous fâchez pas de mes paroles... Je sais que je ne suis que le domestique de votre père.

—Plus que son domestique! s'écria Marie, interrompant Magloire. Je vois bien, à ses manières, qu'il vous regarde comme un ami...

—C'est possible! répondit Pierre. Mais ça ne peut rien changer à ce qui est. Pour moi, je vous le répète, j'avais de l'amitié pour vous, parce que, comprenez-moi bien, j'avais deviné que la Marie Cotelle que tout un chacun croyait connaître n'était point la vraie Marie Cotelle, celle que vous êtes maintenant... Vous étiez quasiment comme malade... Vous l'avez dit tout à l'heure... On n'a point à pardonner à un malade ce qui était seulement la faute d'une mauvaise fièvre.

Vous ne sauriez croire combien il y avait de gratitude dans le regard de Marie Cotelle, tandis que ce gars généreux lui répondait de cette manière. Dans ce regard, il y avait aussi bien d'autres choses, des choses qu'elle aurait voulu lui faire comprendre, mais qu'elle ne pouvait pas lui dire, parce qu'il y a des paroles qu'une fille ne doit point prononcer, des aveux qu'elle ne doit point faire.

Pourtant, retirant sa main d'entre celles de Pierre Magloire, elle parla encore; mais les mots lui venaient mal, et elle s'arrêtait à chacun d'eux.

—Je vous remercie de votre amitié, dit-elle, et je vous donne la mienne de bon cœur... Non! Je ne vous la donne pas... Vous l'aviez déjà... Vous l'aviez depuis longtemps... depuis le soir où vous êtes venu à ma redevance, où nous sommes rentrés par le bois d'Ussé, où vous m'avez raconté le mort de votre petite sœur... Oui! c'est sûrement depuis ce soir-là... Et, cette amitié-là, je ne vous la reprendrai jamais...

Elle répéta par deux fois:

—Jamais! Jamais!

Après ça, elle se tut. Elle frémissait, attendant la réponse de Pierre Magloire, et cette réponse lui vint, en effet; mais, vrai de vrai, ce ne fut point celle qu'elle craignait et qu'elle espérait à la fois. Elle la reçut comme un coup de poignard en plein cœur.

—Je vous en remercie, Marie Cotelle! dit lentement Pierre Magloire. C'est de toutes mes forces que je vous en remercie, car ça me fait grand plaisir et ça me remplit de joie de voir que nous sommes devenus bons amis au moment où je vais partir.

La fille du maître de la Renaudière devint toute pâle. Elle ne put s'empêcher de reculer d'un pas, ni de porter sa main à son cœur, soudainement traversé par une vive douleur, et ce fut d'une voix faible, éteinte, presque mourante, qu'elle murmura:

—Vous allez partir!

—Oui!... J'ai déjà prévenu maître Cotelle... J'ai appris des choses qui m'obligent à retourner chez moi... Il faut vous dire que j'aime une fille de mon pays, une fille honnête, sage et jolie comme vous, Marie Cotelle. Seulement, je ne savais pas si elle avait pour moi autant d'amitié que j'en avais pour elle, et si, dans le cas où j'irais trouver son père pour la demander en mariage, elle ne me refuserait point... De ça, je ne me serais jamais consolé... Mais, d'après ce que je sais maintenant, il n'y a point de danger qu'elle me refuse... Elle me l'a fait savoir... Pas aussi clairement que je vous le dis, c'est sûr; mais, d'après son langage, il faudrait être un gars bien simple pour ne pas comprendre qu'elle permettra à Pierre Magloire de la conduire à l'église et de l'aimer et de la respecter le reste de sa

vie... Ça me fait de la peine de vous quitter, votre père et vous, mais...

—Il le faut bien, Pierre! Il le faut bien! s'écria Marie, l'interrompant afin de ne pas en entendre davantage, et s'efforçant de sourire pour cacher aux yeux de ce garçon la douleur qui l'écrasait. Nous aussi, nous aurons de la peine, en vous voyant partir, mais nous la supporterons en pensant que vous êtes heureux. Cette fille, que je ne connaissais pas, mais que j'aime puisque vous l'aimez, vous l'embrasserez de ma part en lui disant... que je lui souhaite tout le bonheur qu'on peut avoir sur la terre... Vous lui direz...

Marie Cotelle tremblait, ses yeux se voilaient; peut-être allait-elle éclater en sanglots; mais, à cette minute, la sauvegarde d'elle-même, le curé de Saulaines apparut sur le chemin, accompagné de son sacristain et de deux ou trois femmes, qui s'étaient offertes à ensevelir la vieille mendiante de leurs mains charitables.

Les jours qui suivirent furent douloureux pour Marie Cotelle. La Renaudière lui paraissait triste et vide, et, du matin au soir, elle allait et venait comme une âme en peine dans la cour, les bâtiments, les champs, cherchant partout ce qu'elle savait pourtant bien ne point devoir trouver, des yeux noirs et vifs, une chevelure brune et bouclée, un visage ouvert et franc, un sourire aimable; et il lui arrivait de tendre l'oreille, espérant peut-être entendre s'élever tout à coup une belle voix grave qui chanterait une chanson du pays.

Ah! comme il avait eu raison, le maître de la Renaudière, le jour où il lui avait prédit qu'à la fin des fins, elle serait punie de son orgueil, et qu'après avoir refusé, les uns après les autres, les meilleurs gars de la paroisse, elle tomberait amoureuse de quelqu'un qui serait au-dessous d'elle et qui peut-être ne la voudrait point pour femme!

C'était vrai que Pierre Magloire en aimait une autre, et qu'il le lui avait dit à l'instant même où, autant que ça se pouvait sans manquer à la sagesse qu'une fille doit garder, elle avait essayé de lui faire comprendre le secret de son âme. Oui! c'était vrai! Mais, ce qui ne l'était pas, c'est que ce gars fût au-dessous d'elle. Il n'en était pas de plus digne, de plus droit, de plus honnête. On n'aurait pas pu trouver un cœur plus généreux, avec tant de fermeté et de bonté, et Urbain Cotelle n'aurait pas pu choisir un meilleur maître pour le remplacer plus tard à la Renaudière.

Il y avait une semaine que Pierre Magloire était parti, et, contrairement à ce qu'il avait promis, il n'avait point donné de ses nouvelles. Plus lasse encore que les autres jours, plus désolée et désespérée, Marie Cotelle prit la route du bourg, qui était aussi celle du cimetière, et pria sur la tombe de sa mère, ce qui lui fit du bien et lui rendit un peu de calme.

Au retour, quittant le chemin à ce même endroit où elle avait fait, un soir, la rencontre de Louis Darondeau, elle prit par le bois d'Ussé, mêlant à son chagrin présent le poison du souvenir. Tout revivait autour d'elle de cette lente et douce promenade, pendant laquelle Pierre Magloire lui avait raconté la mort de sa petite sœur, ses jeux avec elle, l'amour qu'il lui portait, les projets qu'il faisait pour le temps où elle serait une grande et belle fille. Elle l'entendait de même qu'à ce moment-là, elle respirait la même odeur des bois, elle croyait revoir les mêmes étoiles, et, par-dessus tout, elle s'imaginait appuyer encore son bras sur celui du vaillant gars qui venait de la défendre.

Retenant ses larmes, elle se hâta, à la sortie du bois, de rentrer à la Renaudière, et, parvenue à la barrière, elle fut très étonnée d'apercevoir dans la cour une carriole dételée qu'elle ne connaissait point. Mais elle n'eut pas le temps de questionner à ce sujet la Mélanie, debout sur le seuil de sa cuisine,

car Urbain Cotelle, sortant de la maison, vint au-devant d'elle en lui disant:

—Je t'attendais, Marie. J'ai à te parler.

—Comme vous voudrez, mon père! répondit la jeune fille, non sans trouble, ni sans inquiétude, car elle croyait remarquer, dans les manières de son père, quelque chose qui n'était point dans son accoutumance, et, de vrai, le maître de la Renaudière avait l'air content et gêné à la fois.

Elle questionna, montrant la carriole:

—Vous avez donc une visite?

—Oui! et c'est justement à cause de ça que je veux te parler. Tiens! mettons-nous là, sur le banc, à l'ombre du cormier.

Le cœur battant vite dans sa poitrine, et quelque chose d'invisible lui serrant les tempes, Marie Cotelle prit place à côté de son père.

Ce dernier commença sans plus tarder:

—Te souviens-tu, Marie, de m'avoir fait une promesse, il n'y a pas longtemps de ça?

Marie hésita un tout petit instant, le quart d'une minute. Il lui parut qu'elle allait perdre connaissance, et il lui sembla aussi qu'elle était sur le bord d'un précipice dans lequel son père lui demandait de se jeter. Mais il n'y avait pas moyen de reculer. C'était vrai qu'elle avait promis, et elle était bien trop courageuse pour se dédire, pour ne pas tenir sa parole et se sacrifier pour le bonheur de son père, pour la tranquillité de ses vieilles années.

Elle répondit donc, détournant les yeux:

—Je crois bien m'en souvenir... C'était le jour où Dorandau, le meunier, était venu vous parler de son garçon.

—C'est ça!... Eh bien, ma fille, ce jour-là, tu m'as juré que, lorsque je t'amènerais un honnête garçon, plein d'honneur et de justice, un bon laboureur capable de me remplacer plus tard, un gars digne de toi, un de ceux qui font les bons maris et les bons pères, tu ne le refusais point... C'est-il vrai?...

—C'est vrai, mon père, fit Marie Cotelle, et je suis toujours décidée à faire ce que vous voudrez...

Cotelle, avec une émotion qu'il ne prenait pas la peine de cacher, posa sa main sur l'épaule de sa fille, mettant dans ce geste tout ce qu'il y avait en lui de tendresse paternelle.

—C'est bien, ce que tu fais là, Marie! dit-il. Tu en seras récompensée, ma fille. Pour le moment, c'est dur. Je le sais. Je le comprends. Mais tu finiras par être heureuse et contente. Tu peux me croire.

Il se hâta d'ajouter:

—Voilà!... Cette carriole, que tu vois, c'est celle de René Fougeray, un de mes meilleurs amis de la grande guerre, dont tu m'as souventes fois entendu parler, celui qui m'a empêché d'être tué à la bataille de Savenay... Ses biens sont sur Saint-Hilaire-du-Bois, de l'autre côté de Vihiers... Il a deux garçons... L'aîné est marié de l'an dernier, et c'est lui qui remplacera son père à la Morinière... C'est le nom de la ferme... Le cadet m'a convenu, durant le temps que je suis resté chez Fougeray... C'est un gars travailleur, actif, toujours de bonne humeur, point mal de sa personne, connaissant la terre aussi bien que moi, si ce n'est mieux... Avec ça, plein de droiture et de bonté... Enfin, un vrai bon gars!... J'avais dit un mot de cette affaire-là à Fougeray... On s'est écrit deux ou trois fois depuis mon retour à la Renaudière... Et, ma foi, il est arrivé ce matin, avec son gars; veux-tu le voir?

Marie Cotelle eut un long soupir, un de ces soupirs que l'on ne peut pas s'empêcher d'avoir quand on arrache du fond de soi-même tout ce qu'on chérissait, tout ce qu'on rêvait, et qu'il

(Suite à la page 27)

CORS GUÉRIS

Mesdames!

Pourquoi souffrir plus longtemps de

CORS et DURILLONS

MAXOL

les enlèvent rapidement et sans douleurs. Quelques applications suffisent.

Prix: 50c la bouteille

Envoyé par malle sur réception de 60c.

ANTICOR

Beauceville, - Qué.

L'ORIGINE DU TERME

"ORANGE PEKOE"

Combien parmi les milliers de personnes qui lisent et prononcent les mots "le thé "Orange Pekoe" en connaissent la signification". La Cie Salada Tea nous donne l'explication suivante à ce sujet:

"Il fut un temps où pratiquement toute la production du thé de l'univers nous venait de Chine. En ce pays la pointe des feuilles de l'arbrisseau était argentée, et la feuille, une fois préparée, prenait la forme d'une broche fine. Les Chinois appelaient ces bouts de feuilles "Pak-ho" (signifiant cheveu d'argent). Vers la fin du dix-neuvième siècle la culture du thé s'étant répandue considérablement aux Indes et au Ceylan, les cultivateurs s'aperçurent que les bouts de feuilles prenaient une teinte plutôt orange, à cause, sans doute, de la différence du climat, et ainsi ces feuilles furent désignées du nom de "Orange Pak-ho". Ce terme fut bientôt anglicisé et l'on eut "Orange Pekoe", le dernier mot se prononçant "peque-O".

Un grand nombre d'acheteurs s'imaginent qu'en demandant un thé "Orange Pekoe" ils reçoivent un thé noir du Ceylan ou des Indes. Cependant, étant donné la qualité très variée des différents thés dits "Orange Pekoe" qui sont offerts au public, et souvent à des prix d'occasion, il est important d'être sur ses gardes.

Tout le monde connaît la pratique du marchand de fruits qui, afin d'éviter d'avoir à enregistrer une perte d'argent, vend ses fruits à n'importe quel prix, dès qu'il constate que ces fruits ont perdu leur première fraîcheur. Il en est de même du marchand de thé. Le thé est un aliment périssable, surtout quand il est exposé à l'air. Il s'en suit donc qu'un thé qu'on offre au consommateur à bon marché est un thé de qualité inférieure ou, tout au plus, un thé de haute qualité mais qui a perdu sa saveur et sa force, bien qu'on le désigne sous le nom de "Orange Pekoe".

En ce siècle du journal moderne, du radio, de l'automobile, et du train rapide, la science répand vite des renseignements précis sur une foule de sujets. C'est dans les moyens trouvés pour conserver aux produits alimentaires toute leur pureté que la science a fait le plus pour le bienfait de l'humanité à l'exception peut-être de ce qu'elle ait pu faire par ses progrès en médecine.

Et de nos jours, d'accord avec ces connaissances éclairées, le meilleur thé se vend toujours sous un emballage hermétiquement scellé qui lui conserve toute sa saveur et qui le préserve contre toute contamination de l'extérieur.

Le thé que le consommateur canadien achète aujourd'hui est meilleur et plus pur que jamais, et la vente de ces thés si savamment mélangés et emballés avec tant de précaution augmente constamment en raison directe de la publicité que l'on fait autour de leur pureté et de leur supériorité."

La Glorieuse Belgique

(Suite de la page 11)

C'est ici où je dois, avant de vous parler de la Belgique commerciale moderne, rejoindre Monsieur Brand Whitlock et analyser rapidement ses deux gros volumes de vie vécue et d'événements survenus pendant l'occupation allemande, deux gros volumes écrits avec une verve soutenue, une pensée toujours haute et noble, une richesse d'émotions bien exceptionnelle chez un écrivain américain, source d'émotions où il puise constamment au cours de 1500 pages du plus véridique récit.

Son talent est fait de sensibilité, d'indignation contenue et d'humour avec un joli tour d'esprit dans son observation narquoise des mœurs et coutumes allemandes. Il est d'ailleurs très érudit et son oeuvre est d'une lecture très attachante.

Le 4 août 1914, le général Von Emmich adressa au peuple belge une proclamation où il exprimait le regret de franchir la frontière, il affirmait que les troupes allemandes agissaient sous la contrainte d'une néces-

sité absolue, la neutralité de la Belgique ayant été violée par des officiers français qui avaient traversé le territoire belge en automobile. Il demandait un chemin libre pour aller attaquer la France. "C'est tout ce que nous désirons", disait-il.

Ainsi commençait l'occupation allemande, aussi déloyale que violente, et qui se poursuivait durant quatre années, ou plus exactement durant cinquante et un mois. Pendant que le roi Albert disputait à l'ennemi le dernier coin des dunes de son pays, les Belges enduraient toutes les souffrances physiques et morales, toutes les brutalités: meurtres, viols et incendies de leurs maisons, absolument comme autrefois sous le régime de terreur du duc d'Albe. Ils connurent aussi toutes les misères, toutes les iniquités de la pseudo-justice allemande. Trois hommes opprimèrent successivement la Belgique d'une manière horrible: Von Goltz, Von Bissing et Von Falkenhausen.

(Suite à la page 28)

La curieuse aventure et Marie Cotelte

(Suite de la page 26)

faut abandonner sur le chemin de la vie, parce que le devoir commande.

Après quoi, se levant, elle répondit: —Je vous suis, mon père!

A son tour, Urbain se leva, prit les mains de sa fille dans les siennes, les serra fortement; puis, les abandonnant, il dit, avec une grande douceur:

—Merci, ma fille!... Ta défunte mère, là-haut, doit être contente... T'en auras ta récompense, Marie!...

La grande salle, où Cotelte avait causé un matin avec le meunier Dorandau était sombre, les volets ayant été aux trois quarts fermés, ce que Marie Cotelte ne remarqua point dans le trouble qui l'agitait. Elle y entra sans trop savoir ce qu'elle faisait, ce qui s'accomplissait, n'ayant plus de volonté, poussée maintenant par un seul désir, celui d'en finir tout de suite, comme on accepte l'arrêt qu'on sait ne pouvoir éviter.

René Fougeray se tenait debout, au milieu de la salle, et, derrière lui, dans le coin le plus obscur, Marie distinguait vaguement un jeune homme, celui auquel on la destinait, celui à qui sa vie allait être liée pour toujours: mais elle ne chercha point à le regarder. Elle resta immobile, les yeux baissés vers la terre.

—Tiens! Fougeray, dit Cotelte, voici ma fille. Je viens de lui expliquer de quoi il s'agit, de lui assurer qu'elle serait heureuse avec ton garçon, qu'il saurait l'aimer et la respecter: elle n'a point dit non.

—C'est vrai, jeune fille, demanda Fougeray, que vous voulez bien nous faire l'honneur d'entrer dans notre famille?... On en saura fier et content, et j'espère que vous n'aurez jamais à le regretter. —C'est le désir de mon père, répondit Marie, et je ne crois pas devoir aller contre.

—Pourtant, si ça ne vous convenait pas, dit une voix qui la fit tressaillir de la tête aux pieds, il ne faudrait pas vous gêner pour refuser!

En même temps qu'il parlait, le fils de Fougeray s'avancait en pleine lumière, ce qui arrachait un grand cri à la fille du maître de la Renaudière. N'en croyant pas ses yeux, pâle et tremblante, se soutenant à peine, elle reculait vers Urbain en répétant, au milieu des sanglots qui lui montaient à la gorge: —Qu'est-ce que ça veut dire, mon père?...

—Ça veut dire, ma fille, répondit Cotelte d'une voix joyeuse, que si, le jour où je suis parti pour aller revoir une

dernière fois mes vieux amis du temps de la guerre, je ne pensais point à te ramener un mari, l'idée me vint, en m'arrêtant chez Fougeray, que tu n'en trouverais jamais un meilleur que son gars Pierre... Ça veut dire que nous causâmes de ça tous les deux, Fougeray et moi... Ça veut dire que le garçon que tu vois là devant toi ne refusa point de me croire quand je lui assurai que, si t'étais fière et hautaine, le fond chez toi était bon, et, que, lorsque ton coeur se mettrait à battre, tu changerais et deviendrais une fille douce et bonne, sans orgueil et charitable...

—Ça veut dire aussi, Marie Cotelte, interrompit Pierre, que je n'étais pas entré depuis deux heures à la Renaudière que je sentais que je vous aimerais de toutes mes forces, mais que je devais vous gagner malgré vous... Ça veut dire que j'eus bientôt compris que vous veniez à moi tout doucement, presque sans vous en douter, même quand vous me disiez tant de méchantes choses que vous ne pensiez pas... Ça veut dire aussi que c'est de vous que je parlais, en vous racontant que je rentrais chez moi, parce que je me croyais enfin sûr de l'amitié d'une fille à laquelle j'avais donné toute mon âme... J'en étais sûr, parce que vous veniez de me l'apprendre, Marie Cotelte, et je n'avais plus qu'à aller chercher mon père pour qu'il vint ici vous demander au vôtre...

—Pierre! murmura Marie, en faisant un pas pour aller à celui qui, comme il venait de le dire, avait su la gagner malgré elle.

D'un signe, il l'arrêta. —Pas encore! fit-il. Pas encore!... Souvenez-vous de ce que je vous disais un jour, que je n'avais menti qu'une fois dans ma vie, mais que j'espérais que ce mensonge-là me serait pardonné... J'ai menti en venant ici sous un nom qui n'était point le mien, en vous racontant une histoire qui n'était point vraie. Mais, c'était pour vous connaître... C'était pour devenir votre ami... C'était pour avoir le droit de vous promettre un jour, comme je le fais devant votre père et devant le mien, de vous aimer toujours. Dites, Marie Cotelte? Dites?... Est-ce que vous ne me le pardonnerez point, ce mensonge-là?

Elle ne répondit pas. Elle préféra courir à lui et se jeter dans ses bras.

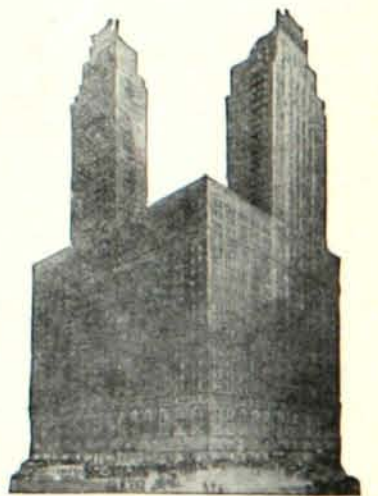
Pour ce qui est de la suite de l'histoire, il est inutile de vous la raconter. Vous la devinerez bien sans moi.

FIN



Facile
à faire du bon pain avec les
GALETTES DE LEVAIN ROYAL

DIRECTIONS COMPLETES
A L'INTERIEUR
DE CHAQUE PAQUET.
LA CIE. E.W. GILLET LEE.
TORONTO
MONTREAL QUEBEC



LE NOUVEL HOTEL Morrison DE CHICAGO

Angle Madison et Clark

Le plus haut du monde
Le plus près, en ville, des bureaux, théâtres, magasins et gares de chemins de fer

1,944 Chambres \$2.50 et plus

toutes donnant sur l'extérieur, chacune avec bain, eau glacée courante, et Servidor, ce qui garantit une solitude absolue. Ménagère pour chaque palier. Service de garage pour tous les clients.

Réservez par lettre ou télégramme.



La Glorieuse Belgique

(Suite de la page 27)



Ministre des Etats-Unis à Bruxelles, et chargé successivement des intérêts français, russes et anglais, Brand Whitlock a noté au jour le jour et avec un rare talent d'écrivain les faits pénibles ou lugubres qui se produisaient en Belgique jusqu'en mars 1917, et les chapitres qu'il consacre à son intervention personnelle auprès des autorités allemandes en faveur de pauvres malheureux condamnés politiques, la nurse Edith Cavell entre autres, ne sont pas les moins passionnants.

Les pages qu'il accorde aux efforts de son ami le marquis de Villalobar, ministre d'Espagne à Bruxelles et également dévoué au salut des victimes, sont aussi fort attachantes.

Je résume rapidement les notes courtes mais émouvantes de vérité, par lesquelles il nous peint d'abord l'entrée des hordes grises à Bruxelles le 20 août 1914, (ce sinistre gris verdâtre de l'infanterie), puis l'arrivée des hussards chantant en chœur d'une voix rude "émergeant du moyen-âge dans la civilisation moderne", l'armée allemande, enfin, masse d'acier qui approchait de nous avec un roulement de tonnerre, des battements de tambours, des sons aigus des fifres et de cymbales, des chevaux nerveux, des canons lourds et des chants sauvages. Il y avait là des Boches de tous les types connus, au milieu du fracas rugissant d'une musique de terreur.

Dans les premiers chapitres de son récit Whitlock consacre à l'ultimatum autrichien quelques notes rapides, écrites avec une expression de surprise, de sursaut, j'allais dire dont vous avez pu voir l'équivalent cent fois en d'autres publications.

Puis, songeant que la neutralité de la Belgique la garantissait contre toute invasion, il s'apaise bientôt sur ces mots de son ami Villalobar: "En tout cas, nous avons une loge confortable d'où nous regarderons le spectacle." Les malheureux! Ils ne savaient ni l'un ni l'autre ce que de cette loge ils allaient voir!

Bientôt ce fut la sommation du "laissez-nous passer", le refus belge, la mémorable séance du 20 août 1914 où le roi Albert demande aux Chambres: "Etes-vous décidés inébranlablement à maintenir intact le patrimoine sacré de nos ancêtres?" Puis l'organisation de la résistance, le siège de Liège, l'invasion, la chute de Namur, la destruction de Visé où les Allemands incendient la ville et fusillent tous les hommes.

Bientôt le gouvernement belge partit pour Anvers, et les hordes allemandes arrivèrent à Bruxelles, le jour même où Manteuffel détruisit Louvain. Mille huit cent vingt-huit maisons furent détruites, cent soixante-seize hommes et femmes, vieillards, jeunes filles et huit prêtres furent tués dans la ville même, et dans les faubourgs de Kessel Loo, de Hérent et de Héverlé.

Le cardinal Mercier disait plus tard qu'il ne pouvait détacher sa pensée de son cher Louvain. La superbe église St-Pierre, le collège St-Yves, l'école des Beaux-Arts, les Halles, la riche bibliothèque avec ses 250,000 volumes rares, la gloire artistique du clergé belge, fruit de cinq siècles de labeur, furent anéantis en cette funeste journée.

Le même jour, dimanche 23 août, avait lieu l'horrible massacre de Dinant, jolie ville de la Meuse, que j'ai visitée très souvent: à six heures, les soldats boches entrèrent dans l'église des Prémontrés, emmenèrent les hommes et en fusillèrent cinquante. De sept heures à neuf heures, ils pourchassèrent dans les rues tous les habitants vers la Place d'Armes, en les menaçant. A six heures p.m., ils en font deux rangées, la première à genoux et on fusille par deux fois. Il fallait voir les femmes en ce moment-

là! Quatre-vingt-quatre cadavres de civils furent enterrés près de là dans un jardin. Ailleurs on fusille douze habitants réfugiés dans une brasserie. On fusille M. Himmer, le consul de l'Argentine, sa famille, ses parents, ses amis et quarante ouvriers réfugiés dans une soierie. On fusille tous les habitants du faubourg de Leffe. On fusille la Roche-à-Bayard près de quatre-vingt-dix habitants, dont une femme de quatre-vingt-trois ans. En tout huit cent vingt personnes perdirent la vie à Dinant. C'est le 108^e régiment prussien qui inscrit sur son drapeau le massacre de Dinant. L'incendie consuma les trois quarts de la ville. A Bouvignes, en face, de l'autre côté de la Meuse, deux cent vingt personnes furent fusillées.

C'est également le même jour, ou plutôt la nuit précédente, qu'avait lieu le sinistre massacre d'Andenne.

On abat le gros bourgmestre, M. Camus, à coups de hache, et l'on fusille trois cents habitants dont les noms ont été relevés. On abat encore à coups de haches plus de vingt autres civils.

A Taminies, la veille, on avait fait mieux encore: la totalité des hommes de ce gros bourg ouvrier et du hameau des Alloux fut fusillée devant l'église, et une mitrailleuse abattait ceux qui cherchaient à se relever. On acheva à coups de baïonnettes ceux qui respiraient encore. Six cent cinquante personnes furent tuées. Deux cent soixante-quatre maisons furent brûlées. Les pauvres femmes de Taminies ont bien dû croire ce jour-là que l'enfer visitait la terre.

Je ne désire pas vous faire prolonger, à la suite de M. Brand Whitlock, votre séjour dans ce musée des horreurs. Ce qui est survenu dans ces quatre localités s'est également produit à vingt autres endroits en Belgique et notamment à Aershot près de Louvain, à Thermonde sur le Denendre, à Gomery près de Virton, où soixante officiers et soldats français blessés et amputés et, par conséquent, incapables de fuir, furent brûlés vifs dans une grange avec le major de Charette; à Herve, à Battice, à Rosignol-sur-la-Semois, à Falissoles, à Tirlemont, à Weerde et ailleurs. — Brand Whitlock s'est rendu compte de tout, a contrôlé tous les récits, s'est rendu sur les lieux, du moins en ce qui concerne Louvain et le district avoisinant: et son témoignage est lourd de vérité.

Quand il vit l'Etat allemand, le Reich et les "quatre-vingt-treize intellectuels" essayer de justifier ces crimes abominables en accusant les Belges d'atrocité, cet Américain sentimental eut un haut-le-cœur, et détesta dès lors l'âme allemande, l'étatisme allemand, l'organisation allemande sous toutes ses formes, et entreprit d'éclairer son gouvernement sur la nature du conflit.

Avec un souverain mépris, il écrit énergiquement ceci: "Il manque un mot pour désigner l'action la plus basse qui suivit toutes les autres. En effet, les massacres systématiques, les viols, les destructions, les pillages réduisant des villes à l'état de Carthage, de Pompéi ou d'Herculanum, ne furent pas ce qu'il y eut de pire. Ce ne fut même pas lorsqu'on viola la Belgique après qu'elle eut repoussé les offres déshonorantes de l'Allemagne et que l'on commit ces attentats pour la punir de sa vertu. Le pire fut que les agresseurs essayèrent de justifier leur action en souillant la réputation de leur victime. Pour cette action-là, en anglais du moins, nous n'avons point de terme." En français non plus!

Après quelques pages de détente, son récit de la réaction causée par la bataille de la Marne est bien plus amusant.

Le général Von Luttwitz lui dit un jour, au commencement de septembre: "Nous entrerons dans Paris demain." — Le surlendemain Whitlock lui demande de l'air le plus détaché qu'il parvienne à prendre: "Je suppose que vous êtes à Paris, maintenant?" "Non, répond l'autre, notre objectif n'est point Paris. Notre armée est en train de se déployer dans un mouvement enveloppant. Nous devons détruire l'armée française." A cette date, l'armée allemande était en retraite derrière l'Aisne, mais aucune information véridique ne pouvait pénétrer en Belgique. "Nous devenons crétiens", disait Villalobar.

C'est à cette époque que Whitlock connut Von der Lancken, personnage déjà considérable dans la diplomatie allemande d'avant-guerre et avec qui le ministre américain devait le plus souvent débattre toutes les questions épineuses suscitées par l'administration allemande, constamment tracassière, l'arrestation de Monsieur de Max, les réquisitions des chevaux et du fourrage, le reflux des réfugiés des campagnes qu'il fallait nourrir à Bruxelles quand la capitale n'avait déjà plus de pain, l'imbroglio du blocus britannique et du ravitaillement de la Belgique, et plus tard du Nord de la France envahie, question difficile à laquelle Brand Whitlock, aidé par le ministre d'Espagne, le roi d'Espagne, le président des Etats-Unis, l'ambassadeur Gérard, le Dr Page, M. Herbert Hoover ainsi que par la contribution entière du monde civilisé sut donner une solution définitive qui permit à l'"American Commission for Relief in Belgium" de nourrir pendant au delà de quatre années plus de douze millions d'êtres humains. (J'inclus les départements envahis du Nord de la France.) — Sait-on ce que cela représente de vivres et ce que cela représente en argent?

"Nous allâmes un jour, dit-il, par une pluie maussade, visiter les cuisines à soupe. La foule du quartier s'allongeait en file lamentable sur le trottoir. Avec la divine patience des pauvres, ces gens stationnaient sous la pluie froide, frissonnant sous des châles ou des vieux manteaux, chaussés de sabots de bois, tenant des brocs, des bidons et la carte numérotée que leur délivrait la commune. Chacun recevait son café, son pot de soupe et ce pain quotidien qui arrivait mystérieusement de la lointaine Amérique. Les clients arrivaient par centaine, recevaient leurs rations, s'arrêtaient pour saluer, disaient: MERCI, et passaient. Et ce merci vous perçait le cœur, vous serrait la gorge, vous mouillait les yeux d'une manière gênante. On se sentait très humbles devant ces êtres humains qui n'avaient pas mérité d'en être réduits à la mendicité."

Whitlock continue son récit avec un intérêt croissant. Il raconte la première visite que lui fit le cardinal Mercier, et l'impression profonde qu'il en reçut. Puis il nous parle de l'organisation du pouvoir fédéral allemand et de ses conflits avec le pouvoir judiciaire et avec le Barreau belge. La résistance intellectuelle de la nation belge fut extrême, et ne subit pas d'intermittence.

L'élite de la masse résista également à toute idée d'asservissement moral, malgré les tracasseries, l'espionnage et les brutalités de toutes sortes qu'elle subit. Le printemps 1915 était cependant arrivé, et la population espérait qu'une offensive anglo-française dégagerait la Belgique bientôt, au moins jusqu'à la Meuse. Mais rien n'arrivait. Au contraire, le Lusitania était coulé le 8 mai 1915, l'offensive de l'Artois n'avait donné que de minces résultats et les hommes politiques bien renseignés préoyaient

que la gurre durerait longtemps, puisque l'Oncle Sam ne jugeait pas à propos de venger dès lors son honneur outragé.

Et la vie des civils continuait atroce et précaire, précaire puisque chaque jour on en fusillait quelques-uns pour un prétexte ou un autre. — Le seul réconfort moral, c'était l'indomptable esprit de résistance des Bruxellois, esprit qui se traduit par un genre de farce narquoise qu'on appelle "swan-ze", et aussi par la mystérieuse publication de la "Libre Belgique", journal qui paraissait, disparaissait, recommençait ailleurs, se distribuait partout, sans que personne, les Allemands moins que les autres, parvinssent jamais à savoir où il était imprimé.

Au cours de l'été 1915, Whitlock fit, en compagnie de Villalobar et de Lancken, une visite au front par la route de Hal, Tournai, Lille, jusqu'à Lens, dans les lignes allemandes. Lancken les conduisit sous le feu des batteries établies à Notre-Dame de Lorette et faillit le faire tuer par un obus. Cet endroit m'intéresse beaucoup, car un an plus tard j'y étais moi-même. Il dîna à Lille avec Ruprecht de Bavière et revint à Bruxelles reprendre sa fonction principale qui est d'essayer de sauver quelques-uns des malheureux condamnés politiques, qu'on fusille chaque jour. Lui et Villalobar se prodigèrent pour sauver Edith Cavell, mais sans succès. Elle périt le 12 octobre 1915, et inscrivit elle-même dans son livre de prières: "Morte à sept heures du matin". Whitlock écrit simplement: "Quand l'horreur d'une fin cruelle et injuste sera éclipse par l'éclat du sacrifice, les quelques mots qu'elle écrivit, les dernières paroles qu'elle prononça montreront à quelle hauteur sublime la nature humaine peut atteindre, et sanctifieront une mémoire qu'on respectera, tant qu'il y aura de la foi et de l'honneur parmi les hommes."

J'abrège autant que je le puis. Whitlock fut témoin de la façon ignoble avec laquelle on dépouilla la Belgique de son cheptal, puis il vit les autorités allemandes essayer de germaniser l'Université de Gand en lui imposant des professeurs flamands choisis par eux-mêmes afin d'assassiner l'âme de la nation; au fur et à mesure qu'il voyait en Allemagne le parti militaire dominer le vieux Bethman-Hollweg et rendre la politique d'occupation plus cruelle, et pousser à outrance la guerre sous-marine, il comprit que son pays serait fatalement entraîné dans le Maelstrom. Plus tard, il vit les odieuses déportations de la population civile qui transformaient les ouvriers belges en un troupeau de bétail fouetté par la panique; il désira tout haut l'intervention américaine. Elle s'était déjà trop fait attendre, mais elle arriva enfin après tant et tant de violations du droit commun, tant d'atrocités sournoises quand les Allemands crurent en finir avec l'Angleterre en décrétant un blocus sous-marin qui obligerait les navires américains à passer au large des îles Britanniques. Sous peine d'être torpillés, même les navires des nations neutres ne devaient pas dépasser une certaine zone, à quelques milles de leurs côtes maritimes. "Laissez au moins aux Espagnols assez d'eau pour prendre un bain", disait Villalobar. Von Tirpitz ne voulait rien entendre et le président Wilson déclara la guerre à l'Allemagne le 20 mars 1917.

Aussitôt la guerre déclarée, Whitlock sortit de Belgique, non sans peine, avec tous les membres américains du ravitaillement. Ce furent les Hollandais et les Espagnols qui vinrent remplacer ceux-ci dans la distribution des vivres.

Ainsi, par la position qu'il occupait, Brand Whitlock a pu tout voir ce qui se passait en Belgique sous l'occupation allemande, et avec l'intelligence pénétrante qu'il possède, il a compris certains ressorts de l'âme allemande qui pour nous tous étaient demeurés obscurs. Il a bien compris les Belges aussi, et a admiré le plus grand d'entre eux, le cardinal Mercier: "C'est une des grandes figures, écrit-il, qui dans un monde encombré d'âmes médiocres s'élève au-dessus de la masse, répandant la douceur, la force et la lumière." Ajoutons nous-même que cet humble fils d'ouvrier était devenu la plus grande personnalité vivante de notre temps; l'on disait même couramment en France, dans un certain milieu universitaire, en songeant à ses oeuvres théologiques, qu'il était la plus haute intelligence du clergé latin contemporain.

Les mémoires de Brand Whitlock fournissent donc une ample documentation, une suite de témoignages irréfutables où pourront puiser les historiens futurs qui voudront savoir ce qui s'est passé à l'arrière.

Avec le talent d'écrivain qu'il possède, il a su peindre ces scènes tragiques comme bien peu ont su le faire. — Disons aussi que le ravitaillement de la Belgique et du nord de la France est son oeuvre, au moins autant que l'oeuvre de Herbert Hoover et que lui seul a su auprès de la Kommandatur aplanir certaines difficultés qui sans lui auraient rendu le service des vivres tout à fait impossible. Son souvenir est resté fort populaire en Belgique.

* *

La lecture de ces mémoires a fait revivre en moi le souvenir de mon séjour en Belgique en 1911-12-13. Je n'ai jamais oublié la douceur qu'on éprouvait, avant la guerre, à vivre en ce beau pays si petit et si grand. Je n'ai jamais oublié les nombreuses promenades que, les poches pleines de livres, j'ai faites en pays flamand et en pays wallon. Je n'ai jamais oublié l'attrait ressenti au sein des villes et villages que j'ai visités, Bruxelles et Anvers, le Bois de la Chambre et Waterloo, morne plaine, silencieuse depuis le grand désastre impérial.

J'ai également visité Louvain, Dinant et Liège plusieurs fois et ce sont là avec Tamin, Visé, Aershot et Thermonde les villes qui ont eu le plus à souffrir de la barbarie allemande. Mais en refrégnant mes souvenirs de touriste, je dois terminer cet article en vous parlant de la Belgique commerciale et industrielle.

La Belgique est la première nation du monde au point de vue de la densité industrielle. Elle tire son activité de deux sources principales: l'eau et la houille. Grâce à son sol, réserve colossale de charbon, à ses nombreux cours d'eau, à ses canaux qui sont des fleuves, ce petit pays nous offre un magnifique exemple de puissance créatrice.

Avec une population qui a doublé depuis 1830, la Belgique a un commerce d'importation et d'exportation dix-huit fois plus considérable qu'alors, et celui-ci représente, per-capita, selon les statistiques de 1912, plus du triple de celui de la France et du double de celui de l'Allemagne; sept fois plus que l'Italie, et douze fois plus que l'Espagne, et se trouve même être supérieur matériellement à celui de la Grande-Bretagne, par tête de population, remarquez bien.

* *

Le pays de Liège, la région de la Meuse et de la Sambre, la Wallonie, en un mot, a été le berceau de l'industrie charbonnière en Europe; depuis sept cents ans on extrait du charbon à Liège et dans le Borinage. Le centre du Borinage, c'est Mons, Charleroi et la Louvière. La propriété minière belge est très divisée: on n'y compte pas moins de cent dix-huit sociétés de charbonnages produisant, au moyen de deux cent cinquante-huit puits d'extraction, un tonnage qui atteint vingt-quatre millions de tonnes annuellement. Et l'on parle actuellement d'exploiter dans la Campine un nouveau bassin houillier de mille mil-

les carrés, surface équivalente à celle des bassins actuels.

Dans la région de Charleroi, nous trouvons aussi l'industrie du verre établie sur une grande échelle. La population est ici extrêmement dense. Plus de quarante mille ouvriers: mineurs, métallurgistes et verriers, travaillent, soit aux hauts-fourneaux de la Société Marcinelle et Couillet, aux usines de la Providence ou de Thy-le-Château ou à ceux de Sambre-et-Moselle, ou de Montceau-sur-Sambre, et déversent chaque jour deux mille tonnes de houille, ou produisent chaque jour quatre mille mètres de glaces, quatre-vingt mille mètres de verre à vitre, vingt mille bouteilles et trois cent vingt mille objets de cristallerie. Pour atteindre à cette production colossale, de plus en plus l'ouvrier manœuvre fait place à l'ouvrier conducteur de machine, et en même temps que son labeur physique diminue, son intelligence devient le facteur essentiel.

Liège est le Pittsburg de la Belgique, c'est la cité du FER et du FEU. Dans un cercle de quelques lieues, dix-huit hauts-fourneaux vomissent chaque jour plus de deux mille tonnes de fonte immédiatement transformée en acier, en fer, en tôle, en rails, en poutrelles, en cylindres énormes. L'industrie sidérurgique belge comprend aujourd'hui une quarantaine de hauts-fourneaux produisant annuellement un million cinq cent mille tonnes de fonte, presque totalement convertie en acier. Trente-sept mille hommes sont employés dans les diverses sociétés sidérurgiques dont la principale est celle de John Cokeril.

* *

Les cristalleries de Val St-Lambert et l'industrie du zinc appartiennent également à la région liégeoise. Près de cent soixante dix mille tonnes de zinc sont fabriquées annuellement et près de vingt mille ouvriers y gagnent leur vie.

L'ALASKA

(Le Pays du Soleil de Minuit)

Panoramas Grandioses d'une Flore Luxuriante, de Glaciers Géants et Pics Altiers.

Allez voir cette terre illustrée par les chercheurs d'or de 1898 et dont les aventures extraordinaires ont inspiré les récits émouvants de certains écrivains modernes.

Allez suivre, dans le plus grand confort, les sentiers autrefois suivis par de téméraires aventuriers qui s'enrichirent en une nuit ou qui y perdirent une fortune, avec peine amassée. On trouve partout, sur le parcours qui va de Skagway au White Horse Pass, des vestiges de cette époque héroïque.

En plus de l'intérêt exceptionnel de son passé, l'Alaska offre des paysages d'une grandeur incomparable. Ici des pics altiers percent les nues. Des glaciers géants reflètent les jeux de lumière des aurores boréales et du soleil de minuit. On rencontre partout de mystérieux totems récelant les secrets historiques des races indiennes disparues.

et toute cette contrée merveilleuse se drape d'une féerie de fleurs sauvages de toute beauté. Faites le voyage de l'Alaska cet été, faites la belle croisière de mille milles par les mers abritées de la Côte du Pacifique, en passant par Prince Rupert, Ketchikan, Wrangell et Juneau. Passage de Vancouver à Skagway et retour, repas et cabine compris — voyage de 10 jours — \$90.00. Cabines toutes extérieures.

Prenez le Canadien National pour Vancouver, et vous traversez les Rocheuses Canadiennes à la plus faible altitude, par les pentes les plus douces de tous les transcontinentaux, et en pleine vue des pics les plus majestueux. Wagons à compartiments avec radio. Service de wagons-restaurants insurpassable. Arrêts au Parc National Jasper.

Détails complets auprès de tout agent du Canadien National.



CANADIEN NATIONAL

Le Plus Grand Chemin de Fer de l'Amérique



Toute Jeune Fille
peut gagner une
Montre-Bracelet

En vendant des Chocolats
Montre du plus joli nouveau
modèle rectangulaire, boîtier
or blanc de 25 ans. Joliment
gravée. Mouvement de 15
pièces. Ruban de soie gros
grain avec fermoir or blanc de
14 carats.

Chocolats Normandy de la meilleure qualité,
purs et frais, se vendant facilement, grâce à
l'annonce. Demandez détails. Apprenez com-
ment posséder une de ces jolies montres.

HOME SUPPLY Co., LTD., Dépt. 887
407 McGill St. MONTREAL, P. Q.

Laissant le pays de la houille, le train nous débarque à Verviers, la cité de la laine. L'industrie des draps occupe dans la région verviétoise plus de vingt-cinq mille ouvriers et ouvrières employés au lavage, peignage
(Suite à la page 30)



La Glorieuse Belgique



(Suite de la page 29)

et tissage de la laine. La ville doit à cette industrie sa grande prospérité, mais le succès de cette industrie aurait été impossible sans la construction du barrage de la Gileppe, magnifique à voir avec son mur de deux cents pieds d'épaisseur à sa base et de cent quarante pieds de hauteur.

* *

Revenant vers les Flandres, nous laissons derrière nous plusieurs rivières, l'Ourthe, l'Amblève, la Vesdre, la Gileppe, la Lesse, et nous retraversons la Meuse pour atteindre la rive gauche et Louvain, qui fut très manufacturière autrefois, quand l'industrie du drap faisait vivre cent cinquante mille habitants, mais qui aujourd'hui est une ville industriellement figée. C'est l'Oxford de la Belgique: c'est le royaume des étudiants.

Bruxelles, après Louvain, est une ville immense, bruyante et gaie, plus hospitalière que Paris, du moins plus accueillante pour ceux qui ont faim et qui aiment la bonne bière. Que de souvenirs j'évoque avec le nom de Bruxelles, si cher au cœur de monsieur Beulemans et de Mme Kackebroeck! "C'est une belle ville, savez-vous pour une fois!"

Pendant que j'y suis, disons un mot de l'éducation professionnelle belge dont Bruxelles est le centre et le foyer. A part l'Ecole des Mines de Mons, l'Ecole des Textiles de Verviers, l'Institut du Commerce d'Anvers, l'Ecole Supérieure de Brasserie de Gand, l'Institut Commercial et Consulaire des Industries du Hainaut à Mons, les Facultés techniques de Liège et de Gand, il faut compter en Belgique quatre-vingt-douze écoles industrielles, ayant vingt-quatre mille élèves, des ouvriers pour la plupart; deux cent dix-sept écoles professionnelles fréquentées par vingt-deux mille jeunes gens, trente-quatre écoles d'apprentissage avec sept cents apprentis et enfin soixante-seize écoles ménagères pour filles. L'Etat inscrit à son budget annuel au-delà de sept millions de francs en subsides, et l'initiative privée dépense encore davantage. — Ernest Solvay à lui seul a doté son pays de trois magnifiques institutions. Institut de physiologie, Institut de Sociologie et l'Ecole du Commerce.

Bruxelles s'est payé le luxe, il y a une vingtaine d'années, de devenir port de mer par la construction d'un canal de vingt mètres de large débouchant par le Rupel dans l'Escaut Maritime.

* *

Gand est la ville célèbre des anciens drapiers flamands, mais l'industrie de la laine agonise dans les Flandres pour être remplacée par celle du coton. C'est aussi le pays de la culture et de la préparation de l'étoffe de lin qui alimente jusqu'aux fabriques de l'étranger, et notamment les manufactures de toile écossaise: de la région de Gand on exporte annuellement pour plus de cinquante millions de francs de lin à destination de Belfast, de Manchester et de Glasgow. Cette exportation dépasse trente millions de kilogrammes.

* *

Malines représente avec Bruges l'industrie dentellière du béguinage. Je ne sais guère ce que cela rapporte au pays en argent, mais je sais que le point de Malines est une merveille de patience et d'habileté.

Anvers est véritablement le cœur du pays, et c'est la plus grande merveille de la Belgique. Nul port au monde, ni Londres, ni New-York ne sont aussi grandioses ni aussi commodes que la reine de l'Escaut. C'est là que j'ai touché l'Europe pour la première fois le 1er octobre 1911.

Soixante kilomètres de quais maritimes, comme c'est magnifique! Napoléon voulait faire d'Anvers la rivale prospère de Londres et son désir est presque réalisé, car Anvers occupe, avec Hambourg, Liverpool et New-York, la deuxième et troisième place, après le grand port de la Tamise; Philadelphie et Buenos-Ayres ne viennent qu'après lui pour l'importance du transit et le chiffre du tonnage.

Anvers est aussi, avec Bruxelles, la ville des institutions bancaires et des capitaux placés à l'étranger. Si, à part l'industrialisation intense de son sol et de ses matières premières, l'on tient compte que la Belgique avait avant la guerre placé cinq milliards en Russie, trois milliards en France et en Espagne et autant en Amérique (j'inclus l'Amérique du Sud où les Belges font des affaires considérables), sans parler de ce qu'ils avaient placé dans l'Europe Centrale, on aura une idée de la prospérité qui régnait dans ce petit pays avant l'agression allemande.

* *

La population ouvrière de la Belgique dépasse un million. Si l'on en déduit les travailleurs de chemins de fer, qui sont des fonctionnaires, et ceux des usines à gaz et des stations d'électricité municipales qui sont aussi des fonctionnaires de ville, il reste encore huit cent mille ouvriers, travaillant à l'usine et à domicile. Ainsi, le septième de la population est salarié de l'industrie ou du commerce. Cet exemple est unique au monde. Sur sept millions d'habitants on compte deux millions six cent vingt-cinq mille adhérents à la Caisse d'Epargne, et neuf cent quatre-vingt-dix mille à la Caisse de Retraite; mais ce sujet d'économie nationale m'entraînerait beaucoup trop loin pour aujourd'hui.

Quittant la région industrielle, j'ai visité sur la côte Farnes, Newport, Ostende et Blackenberghe, Knocke, Westduyne et Hoyst, mais ce ne sont là que de somptueuses villes d'eau, où la population autochtone et étrangère se déverse chaque année.

J'ai vu Ypres avant la guerre et pendant la guerre; le 16 octobre 1917, quelques jours avant la bataille de Passchendale, j'ai pu constater qu'il son intacte. Au quatorzième siècle, ne restait pas à Ypres une seule maison. Bruges, Gand et Ypres étaient les trois villes les plus commerçantes de l'Europe, notamment Bruges qui avait une population de trois cent mille habitants et qui n'en a plus maintenant que cinquante mille endormis sur les bords de son Lac d'Amour. J'ai, en 1912, visité les Ardennes où allait chasser Von Bissing, ce vieux général au visage sec, dur, tanné, ridé et ravagé; j'ai visité les Grottes de Han, de Rochefort, le Luxembourg belge où les hommes sont rudes et forts comme leur sol, Arton, Virton. Je n'oserais continuer à vous raconter mes impressions de touriste, car ce serait trop long. J'aurais voulu, cependant, vous parler de certaines particularités du caractère politique du peuple belge, chez qui l'on s'attache encore plus, semble-t-il, à la Commune qu'au pouvoir central, si constitutionnel soit-il, et où l'on est citoyen de Gand, de Bruxelles, d'Anvers ou de Liège avant d'être flamand ou même belge.

Je voudrais aussi vous parler de son système scolaire où les écoles primaires sont d'obligation et où le français et le flamand sont tous les deux enseignés, système qui donne l'éducation gratuite aux enfants des pauvres incapables de payer les frais, tout comme aux enfants des riches. En 1906, (je n'ai pas sous la main de statistique plus récente), sur 859,436

fréquentant les écoles primaires, 807,383 élèves ne payaient rien: l'Etat payait pour eux.

Ce qui est remarquable en Belgique, c'est la formation pratique, le triage des aptitudes chez l'enfant en classe. Dans les sphères universitaires, le grand conflit des langues et des races n'est pas encore réglé entre les Flamands et les Wallons.

Il y a en Belgique quatre grandes universités: à Bruxelles, à Liège, à Louvain et à Gand. Dans les trois premières le Flamand n'obtiendra jamais la priorité, mais il se pourrait qu'à Gand, en dépit du Sénat belge, et par un édit spécial, la langue flamande prévaut pour un siècle sur la langue française. J'aurais voulu vous parler du système politique de la Belgique, monarchie constitutionnelle héréditaire, mais dotée de certaines prérogatives du roi auprès des Chambres, qu'on ne trouve pas dans le système anglais. Dans l'ensemble, le gouvernement accorde une plus grande mesure de libertés pour les Communes, dernier et lointain vestige des coutumes féodales, et sans doute aussi des privilèges accordés autrefois aux corporations ouvrières, aux sociétés des corps et métiers. Ne pouvant épuiser de pareils sujets, et craignant d'ailleurs qu'ils dépassent ma compétence, je suivrai le conseil du fabuliste et je ne forcerai pas mon humble talent. J'ai mieux fini cette causerie par quelques notes sur l'avenir de la Belgique.

Le Congo belge offre à cette population de travailleurs un avenir inconnu et des ressources nouvelles. L'ivoire, le caoutchouc, les épices, le tabac s'exploiteront intensivement dans cette immense colonie dont la richesse est inouïe.

Le Congo va devenir le déversoir naturel de la Belgique, attendez-vous à y voir naître des milliers de sociétés mettant en valeur des forêts, exploitant le coton, les diamants, l'ivoire, le caoutchouc, le coco, le café, les essences, les gommes de tous genres, et sans doute aussi les minéraux qu'on trouve déjà en quantité dans ce vaste empire colonial.

CONCLUSION

On ne saurait espérer que la Belgique agrandisse son territoire sur le continent: les délimitations de frontières, du moins dans l'Europe Occidentale, semblent être réglées pour toujours.

Mais avec ses colonies, ses industries, ses capitaux, son magnifique port de mer et surtout avec le caractère industriel de son peuple, l'avenir lui prépare une place de premier ordre parmi les nations progressives du monde. Dans un demi-siècle nous verrons la Belgique posséder une forte marine marchande, composée de milliers de navires sillonnant les mers lointaines et commerçant avantageusement avec toutes les nations et notamment avec les populations latines de l'Amérique du Sud: l'Argentine, le Brésil, le Chili, etc., etc. Puis le développement du Congo augmentera encore davantage le trafic de son port d'Anvers qui reçoit aujourd'hui quotidiennement six cents navires de haute mer et reçoit et expédie aussi chaque jour 3,500 wagons de marchandises.

La prospérité matérielle de la Belgique semble donc assurée malgré ses dépenses de guerre, malgré les pertes qu'elle a faites en Russie et malgré les dévastations allemandes, parce que la balance de son commerce étranger—surplus d'exportation sur l'importation—lui est d'ores et déjà favorable.

Mais cela n'est pas tout. Il y a son avenir moral. Ferrero a écrit quelque part que dans la question du progrès moderne, l'Allemagne avait fourni la partie quantitative et la France la partie qualitative. Rien n'est plus vrai, si vous ajoutez seulement que les inventions modernes du génie allemand n'ont pas du tout rendu cette race moins cruelle et moins féroce qu'elle l'était au siècle d'Auguste.

Les Belges, placés au carrefour de trois puissantes races, ont acquis quelque chose de l'organisation commerciale allemande; ils ont également pris aux Anglo-Saxons plus d'une méthode industrielle, et de la France ils ont assimilé son clair génie pour la science et les choses artistiques.

Malgré l'apport du sang d'Outre-Rhin, à tous les égards ce sont des Latins, et Juste Lipse, la plus grande lumière du seizième siècle, est le glorieux ancêtre qu'on n'a jamais renié.

Le goût des choses métaphysiques, l'amour des études historiques, le culte de la tradition nationale et de l'hérédisme héréditaire ont façonné leur âme à la française, pour ainsi parler, c'est-à-dire qu'ils s'inspirent du même idéal noble et chevaleresque dont s'inspiraient leurs aïeux communs.

La dernière guerre a singulièrement rehaussé l'éclatant prestige de l'âme belge: par son sacrifice librement consenti, par l'éminente personnalité de ses chefs, elle a acquis un incomparable ascendant de valeur morale.

Albert Ier, qui fera figure de légende et que dans un siècle on appellera Albert-le-Grand; Elizabeth de Belgique, traquée jusque dans le dernier coin des dunes de son pays, se transformant en infirmière dans le plus humble hôpital de ses blessés; le cardinal Mercier, emprisonné dans son palais et donnant malgré la menace brutale suspendue sur sa tête le plus magnifique exemple de courage moral que l'on connaisse. Max, le bourgeois, torturé de cent manières et prisonnier en Allemagne pendant au-delà de trois longues années; le général Leman, refusant de se rendre et se faisant sauter avec les débris du fort Loncin; madame Carton de Wiart, tourmentée de cent façons par la Kommandatur, puis emprisonnée en Allemagne dans les circonstances les plus odieuses, etc., etc. Je pourrais multiplier les exemples à l'infini.

Dans tous les pays du monde, l'on se souviendra que la Belgique, après avoir été l'Ange-Gardien de la nation française, a subi le plus abominable martyre pour le salut des démocraties chrétiennes, et le sanglant calvaire qu'elle a gravi pour obtenir cette deuxième rédemption du monde, joint à toute l'épopée de son histoire antérieure, la fera vivre glorieusement dans les siècles des siècles.

Dans la balance des choses éternelles, cette gloire impérissable vaut peut-être mieux que celle d'être un grand empire sur la surface duquel le soleil ne se couche jamais!

J.-Auguste GALIBOIS

GRATIS 5000

PRIMES

Bagues, montre, Camera, etc., à votre choix, demandez 100 paquets de graines pour vendre et le catalogue de primes.

ALLEN NOUVEAUTES,

St-Zacharie,

Qué.





L'éternuement annonce un rhume ou la grippe.

Faites des inhalations et pratiquez des frictions sur la gorge et la poitrine, au moyen de "Minard's," chauffé au préalable.

C'est la mesure préventive idéale.

61F

MINIMENT
TRIOMPHE DE LA DOULEUR
MINARD

Enfin
UNE
VÉRITABLE
Marmelade
d'ORANGE
FAITE EN
CANADA

FABRIQUÉE AVEC LES MEILLEURES ORANGES DE SEVILLE, SOIGNEUSEMENT CHOISIES UNE PAR UNE, ET LE SUCRE DE CANNE LE PLUS PUR RIEN AUTRE CHOSE

Garantie de la plus grande pureté et de la meilleure qualité

MARMELADE D'ORANGE
"OLD CITY" 4
QUALITE SURCHOIX

DISTRIBUTEURS EN GROS: OLD CITY MFG. CO. LTD. 118 RUE ST PIERRE, MONTREAL

Voulez-vous vous PROCURER facilement Un Service de Table de 42 morceaux. **GRATIS**

Pour ce service GRATUIT, vendez quelques boîtes de Chocolats, purs et frais. Service complet pour 6 personnes. ENVOYEZ immédiatement vos nom et adresse et nous vous indiquerons comment gagner ce service de 42 morceaux GRATIS. Mode de vente facile et agréable. Demandez aujourd'hui catalogue et tous détails.

HOME SUPPLY Co., LTD., Dépt. 887 407 McGill St. MONTREAL, P. Q.

Visions d'atelier

Chez le peintre Marcel-Lenoir

DANS le calme torpide de la rue N. D. des Champs, à deux pas du Luxembourg, qui verdoie déjà, et où les cris d'enfants se mêlent aux cris des oiseaux, — aux confins artistiques du quartier de Montparnasse, domaine des rapins, je lis, à la porte d'un atelier, sur une affiche jaune clair, ce singulier manifeste du peintre MARCEL-LENOIR.

"J'offre, dit-il en substance, à Son Eminence le Cardinal Dubois, les tout premiers balbutiements de ma fresque "A la Gloire de Dieu", qui aura six cents mètres carrés, et que j'exposerai dans Paris, dans la rue même, et pour tous.

"Ces dessins sont exposés dans mon atelier, mais, fatigué des louanges des auditrices de l'Ecole du Louvre, vieilles filles en perpétuelle extase; las de recevoir la visite des innocents, avares nés, qui ne courent qu'aux Expositions gratuites; me défiant surtout de mes confrères, orgueilleux à vingt ans, vaniteux à trente ans, envieux à quarante ans, ensuite hargneux et médisants, je convie le passant à gravir mes sept étages et à venir frapper à ma porte où, pour 5 francs, je lui ouvrirai les portes du paradis de l'Art."

J'ai traduit journalistiquement ce curieux appel, rédigé à la manière des Rose-Croix et du Sâr-Péladan, dont Marcel-LENOIR fut un instant le disciple, aux beaux jours de l'Ecole symboliste.

Le passant auquel il s'adresse hausse le plus souvent les épaules, devant son manifeste, et poursuit son chemin; parfois même, il inscrit des injures sur l'affiche jaune, à la pointe acérée du stylo: les Béotiens encombrant les trottoirs à notre époque!

Quand même, il faut avoir la foi dans son art pour inviter ainsi les gens — et surtout des Parisiens — à grimper, sept étages afin d'y admirer des tableaux sans billet de faveur. Voilà, en tous cas, un peintre qui sait sélectionner son monde.

—L'escalier n'est pas fatigant, me dit la concierge, pour soutenir mon courage défaillant; il y a des bancs à tous les étages, et l'on peut s'y reposer à son aise.

Me voici donc engagé au long de cette échelle de Jacob jonchée de bouts de cigarettes, qui me conduit chez Marcel-Lenoir; arrivé au faite, je sonne et l'on vient m'ouvrir. Je prends un ticket d'entrée et je pénètre dans un immense atelier aux proportions de cathédrale, éclairé par une baie qui y jette la lumière à profusion; cette lumière franche dont Marcel-LENOIR aime inonder ses tableaux, car, pour lui, la peinture semble être moins le but de l'Art qu'un moyen spécifiquement resplendissant d'exprimer sa pensée, s'il faut en croire Stanislas FUMET, son critique et laudateur fidèle.

Nous allons pouvoir nous en rendre compte d'ailleurs. Mais, auparavant, ce qui nous frappe de suite en entrant, c'est cette curieuse vision qui, à elle seule, vaut un tableau selon la manière du peintre des "BENEDICTE", que m'offre le maître de céans attablé devant une nappe claire, en face d'un convive silencieux.

Marcel-LENOIR, la tête auréolée par un immense feutre, d'où s'échappe une crinière noire abondante et une barbe de jais, au milieu de laquelle pointe son nez, se traduit comme un cerje, les mains jointes, semble méditer pieusement devant sa fresque à six cents mètres carrés, sur un plat, un morceau de pain et un couteau achèvent la composition du tableau qui rappelle, en effet, étrangement l'une de ses meilleures toiles, où il s'était représenté lui-même avec la femme qui le sert et qui est venue m'ouvrir tout-à-l'heure, dans une lumière éclatante de blancheur, et toute

pénétrée de clarté intérieure à l'heure du "Benedicite."

Je ne puis m'arracher à cette curieuse vision qui caractérise à la fois l'atmosphère dans laquelle se meut cet artiste, dont la mystique s'est consacrée aux attitudes, et qui sait exprimer sa pensée par les formes et les gestes.

Le peintre, à notre venue, ne s'est d'ailleurs pas dérangé, et continue, avec son hôte, sa conversation à voix basse. Aux murs immenses de l'atelier, de nombreuses esquisses de personnages et de groupes, qui semblent synthétiser les visions de l'artiste, dans la courbe des attitudes qu'ils affectent, évoquent à la fois certaines esquisses de Michel-Ange, ou Durer: ce sont les personnages de la fresque "A LA GLOIRE DE DIEU". Leur dessin, brutal et méticuleux à la fois, tend surtout au symbole. Mais c'est aussi un dessin de sculpteur, car il s'adapte aux plans de la nature et se consolide par les trois dimensions. On est surtout frappé par le soin quasi religieux avec lequel le peintre établit les pieds et les mains de ses personnages qu'il destine, en général à la prière. Or, l'extrême qualité d'un art se juge précisément à ce que tant de modernes ont mis parfois tant de talent à esquiver, et que MARCEL-LENOIR semble soigner au contraire avec une attention si fervente.

Ici, le dessin ne redoute point la hardiesse, ni les exagérations de forme; il recherche au contraire cette hardiesse dans l'ensemble de la composition et se plaît même parfois à renverser les règles de la perspective.

C'est ainsi que sur deux grandes toiles en préparation, et qui sont conçues dans ces oppositions de lumière et de couleurs que MARCEL-LENOIR affectionne plus particulièrement, nous voyons les personnages des deuxième et troisième plans, plus grands que ceux du premier, tout en nous offrant ainsi un curieux effet monumental qui convient à merveille à l'art de la fresque.

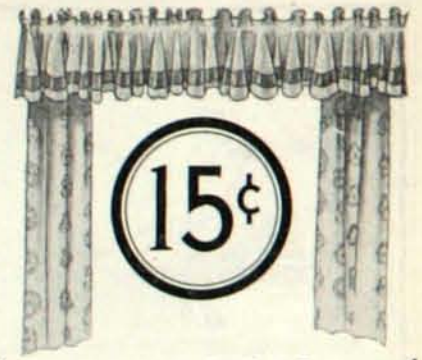
Nous retrouvons, dans ces deux toiles la transposition d'un même thème qu'affectionne particulièrement ce peintre mystique à qui l'on doit de belles oraisons matinales et des oeuvres calmes et pleines, comme sa "deuxième crucifixion", ses "Funérailles blanches", sa "Vierge à la houlette" et sa virgilienne et haute "mise au tombeau".

Ce peintre n'achève, d'ailleurs, jamais ses toiles. Et, sur celles que nous pouvons contempler, on se rend compte aisément du travail minutieux par lequel il les complète progressivement. La composition est en place et les éléments en valeur. Il ne reste plus qu'à serrer la trame. On peut évaluer le degré de labeur que représente pareille oeuvre, à la dimension seule des touches plus ou moins réduites qui viennent se juxtaposer sur un dessin précis qui n'a négligé aucun plan.

Cette méthode rappelle celle des maîtres d'autrefois et l'on a évoqué, devant l'oeuvre de MARCEL-LENOIR, du reste, sans se tromper, les noms d'un CIMABUE, d'un MAN-NEGNA, et d'un DURER.

Lorsqu'on s'approche des baies de l'atelier qui s'ouvrent sur les vastes jardins de ce coin reculé de Paris, on cherche malgré soi, inconsciemment, la vision des toits rouges de Nuremberg. Et il semble que ce soit la clarté mystique du dimanche d'Oc qui vienne nous imprégner ici, dans cet atelier où, loin de la foule, des marchands de tableaux et des cote-ries, un artiste probe essaye de réaliser son rêve intérieur, à la manière des antiques et des architecturaux, dont il est allé rechercher aussi la tradition chez les primitifs flamands, semble-t-il.

(Suite à la page 32)



Draperies de Couleur

Brillantes, souples, les draperies ne forment pas seulement le luxe, mais elles entrent dans une des parties importantes de la décoration d'une maison moderne. Vous pouvez vous-même transformer vos draperies défraîchies en leur donnant un renouveau de couleur conforme à l'arrangement de votre appartement, chose qui ne vous coûtera que quinze centins de teinture Diamond.

C'est une chose très simple de teindre avec les DIAMOND DYES. Car elles sont des teintures pures, ce qui donne un résultat bien au-dessus des autres produits.

GRATIS: Votre pharmacien vous donnera l'Encyclopédie des Teintures Diamond, suggestions et direction simple pour faire une superbe teinture; ample morceau de teinture pour échantillon. Ou volumineux livre illustré des différentes couleurs — gratis — écrivez à DIAMOND DYES, Dept M 50, Windsor, Ontario.

Diamond Dyes

Just Dip to TINT, or Boil to DYE
Trempez pour COLORER, ou faites bouillir pour TEINDRE.

Méféz vous des imitations



Dans la Maladie

Cet aliment-brevage bien balancé, délicieux et facilement assimilable qui nourrit et fortifie, est le meilleur régime. Pris chaud, au coucher il provoque un sommeil profond et réparateur. Se prépare dans quelques instants avec de l'eau ou du lait.

Achetez-en aujourd'hui même

UN BIENFAIT POUR LES FEMMES SOUFFRANTES

Mon traitement simple à domicile pour les différents maux dont souffrent tant de femmes a procuré des bienfaits sans nom à des centaines de Canadiennes.

Si vous souffrez de maux de tête, de maux de reins, de douleurs dans le côté, de faiblesse de la vessie, de constipation, d'affections catarrhales internes; si vous éprouvez une sensation de gonflement avec accès de chaleur, de la nervosité, l'envie de pleurer, des palpitations, de l'apathie, demandez-moi par lettre mon traitement d'essai gratuit de dix jours, pour votre cas particulier. Rappelez-vous qu'il ne vous en coûtera rien! Ne souffrez pas plus longtemps. Ecrivez aujourd'hui même.

MME. M. SUMMERS

a/s Vanderhoof & Co. R2F
BOITE 59 WINDSOR, ONT.
En vente chez les meilleurs pharmaciens



"On le voyait sans cesse écrire, écrire,
Ce qu'il avait jadis entendu dire".

LE DERNIER MOT



Chez le peintre Marcel-Lenoir

(Suite de la page 31)

Il apparaît donc que l'on respire, en cet atelier de la rue N. D. des Champs des fleurs cueillies dans une longue promenade solitaire, à travers le passé de l'Art; mais, MARCEL-LENOIR nous laisse maîtres de son jardin. C'est à peine s'il reçoit son visiteur, et, lorsque nous nous sommes approchés de la nappe claire, où il continuait à rêver pendant notre visite, pour lui demander quelques notes biographiques, il nous tendit simplement un petit volume où, d'une écriture menue, sa main lasse avait écrit déjà un commencement de dédicace: "J'espère que j'aurai un accueil..."

MARCEL-LENOIR est en défiance contre les critiques. Dans son labeur énorme, il a répondu quotidiennement au seul besoin de s'exprimer en grand, et il n'a compté sur personne pour faire valoir ce labeur. Pauvre, il a eu tant de courage qu'il a pu oeuvrer littéralement à la manière des artistes les plus riches, sans rencontrer d'obstacles sérieux.

C'est donc un indépendant dans la plus parfaite acception du mot.

Son oeuvre maîtresse se trouve dans la Salle des Evêques à l'Institut Catholique de Toulouse, c'est le COURONNEMENT DE LA VIERGE; cette oeuvre mesure 90 mètres carrés, et, paraît-il, doit être jugée, à tous points de vue, comme la manifestation la plus considérable que nous ayons de la fresque au XX^e siècle. Sa coloration est une franche opposition de tons chauds et de tons froids, et qui, à mesure qu'elle s'écarte du motif central, s'atténue et devient rose et or pâle.

L'artiste a également conçu, pour cette même Salle, une ANNONCIATION, une DESCENTE AUX ENFERS, et une CRUCIFIXION (Drame de la Lance), dont il a déjà réalisé les plus glorieux dessins.

Mais la maladie l'a empêché, pour un temps, de continuer la décoration de la Salle des Evêques de Toulouse. Rentré à Paris, dans son atelier de la Rue N. D. des Champs, MARCEL-LENOIR ébauche la fresque Michel-angesque, qui lui a inspiré le manifeste dont nous avons parlé au préambule de cet article, et, sûr de lui-même, ouvre sa porte aux passants, pourvu qu'ils n'hésitent pas à sauter le fossé qui l'isole des profanes dans son domaine réservé.

On a dit que les oeuvres de MARCEL-LENOIR rappellent des vers intensément évocateurs d'un drame de Paul CLAUDEL:

— "Peut-être as-tu quelque chose à dire?"

— "Rien, je suis dans tes mains, comme la chaîne de l'encensoir, 'Comme les cheveux sous le peigne'".

Et c'est vraiment cette impression que l'on éprouve lorsque l'on pénètre dans son atelier, à la fois si intime et ouvert à tous les souffles du ciel, car MARCEL-LENOIR est, avant tout, un mystique vigoureux, qui ne représente pas les causes de la piété, mais assiste en spectateur déferant ainsi que le constate si bien Stanislas FUMET, aux gestes que cette dernière provoque dans la nature, et dans la réflexion intérieure des hommes.

Il a su les traduire, d'ailleurs, avec une maîtrise inégalable.

P.-F.

Du tic au tac

Réjane, la comédienne du monde qui a donné le plus de tintin à son directeur sortait du Louvre, Paris. Une amie l'aborde:

— Tu viens d'acheter quelque chose?

— Oui, ma foi, du linge damassé.

— Eh! Félicitations, ma petite! Tu avais donc beaucoup d'argent d'amas-sé?

— Dame! assez!

L'ESPRIT DES ANGLAIS

Est-il un homme à l'âme assez morte, pour ne s'être jamais dit: "Voici ma terre natale, la terre de mes aïeux!" Est-il un homme dont le coeur n'ait jamais brûlé quand il tournait ses pas vers la patrie en revenant

Vieux coton ne fait pas bonne toile.
Patience vainc tout.
Tout matin devient soir.
La mère est l'âme de la maison.

PENSEES

— Toute erreur est fondée sur une vérité dont on abuse.

Bossuet.

— La vie est une table de jeu: parmi ceux qui gagnent, beaucoup ont triché.

Marcel Prévost.

— Le talent se forme dans la solitude, le caractère dans la société.

Goethe.

— Montrer du coeur est encore une des meilleures façons d'avoir de l'esprit.

O. Feuillet.

mort qu'il laisse ou qu'il emporte des regrets, étant donné qu'il ne saurait les emporter s'il les laisse?

Pourquoi l'action de chercher à prendre du gibier s'appelle-t-elle le chasser?

Pourquoi écrit-on souvenir rétrospectif, alors que tout souvenir est rétrospectif?

PHILOSOPHIE DE COURTELINE

"Le dédain de l'argent est fréquent, surtout chez ceux qui n'en ont pas. Disons les choses comme elles sont: Il est agréable d'en avoir, pour les commodités qu'il procure, d'abord, et plus encore pour l'impression de sécurité qu'il dégage et qui tranquillise."

COMPLETE REVANCHE

Schopenhauer avait dit: "La femme est un être qui a les cheveux longs et les idées courtes!" Le mot qui, entre parenthèse, est allemand, fit grand bruit à l'époque. Mais une femme a remis les choses au point. Voici ce que dit Eliza Farnham: "Les femmes sont plus parfaites que les hommes, leur trempe est plus délicate et sensible; la femme est à l'homme ce que l'homme est au gorille."

A Gethsémanie

MUIT beaux oliviers, plusieurs fois séculaires, existent encore au jardin de Gethsémanie, où Jésus a passé tant de nuits, surtout celle qui précéda son injuste condamnation.

Le bon frère Jules, Franciscain, cultive amoureusement ce jardin fleuri et orné de plantes-bandes variées.

Jésus était là, la veille de sa Passion, victime de "la plus grande erreur judiciaire" qui ait jamais eu lieu, dans aucun pays, depuis le commencement du monde.

La grotte de l'Agonie est voisine du jardin. C'est là que Jésus sua le sang, de petites gouttes de sang tombant à terre de son divin Visage.

Une superbe basilique dernièrement inaugurée, avec celle du Mont Thabor, fait l'admiration des pèlerins et des touristes.

Tout près, se trouve le Tombeau de la Vierge, de la douce Vierge Marie, tombeau-vidé, comme celui de Notre-Seigneur, car la Sainte Vierge, est montée au ciel, au jour de sa glorieuse Assomption.

On descend par une quarantaine de marches au Tombeau de la Vierge; de nombreuses lampes brûlent, nuit et jour, et des tentures de prix infini tapissent les murs de la vaste chapelle.

Ce sont les Arméniens Grégoriens, non-catholiques, qui ont la garde du tombeau de la Vierge.

Tout le monde peut le visiter; mais les prêtres catholiques ne peuvent y dire la messe et les fidèles ne pouvant y gagner les indulgences, ces indulgences ont été transférées à l'église de Notre-Dame de France où prêtres et fidèles gagnent les dites indulgences.

Petite prière

A l'usage des poètes du temps présent.

*Sainte Vierge, douce dame en bleu,
De mes chagrins toujours sûr remède,
Veuillez donc demander au bon Dieu
Qu'il m'aide...*

*Voyez-vous, il faut que prenne fin
Le défilé des ennuis infimes;
De rondes, franches, joyeuses rimes
J'ai faim.*

*Jadis, j'avais des sources, des ailes,
Des fleurs... Tout est mort, brisé, figé.
Mais j'y pense tout le temps, et j'ai
Soif d'elles.*

*Il me semble, de plus, qu'autrefois
Tout le monde avait un bon sourire
Maintenant que l'on ne sait que rire,
J'ai froid.*

*Aussi, bien humblement, je vous prie
(Sans vouloir vous faire la leçon)
Au nom de votre petit garçon,
Marie...*

Paul MORIN.

d'errer dans une contrée étrangère? S'il en existe un, remarquez-le bien... Si hauts que soient ses titres, si orgueilleux que soit son nom, si illimitée que soit sa fortune, le malheureux concentré en lui-même doit, en dépit de ses titres, de sa puissance et de ses richesses, renoncer, dans sa vie, à toute belle renommée et, mourant deux fois, il retournera à la terre pour siècle dont il est sorti, sans gloire, pour sa mémoire, sans honneurs, sans chants. — (Walter Scott).

PROVERBES

Ecoute cent fois, ne parle qu'une.
Pense d'abord, travaille ensuite.
Une bonne parole ne coûte rien.
Ami des mauvais jours, vrai ami.
Bon livre, bon conseil.

SOYONS SERIEUX!

Ainsi, vous aimez ma fille? dit le vieil homme.

— Si je l'aime! s'écria-t-il avec feu. Mais je voudrais mourir pour elle. Pour un regard de ses doux yeux, je me précipiterais du haut d'un rocher et je m'écraserais sur le sol après cette chute de cent mètres!

Le vieil homme secoua la tête: — Jeune homme, répliqua-t-il, je suis moi-même assez porté à raconter des blagues! C'est assez d'un seul dans une famille!

CURIOSITES LINGUISTIQUES

Pourquoi lave-t-on une injure et essuie-t-on un affront?
Pourquoi dit-on indifféremment d'un



LES factures de charbon d'un domicile revêtu, du toit à la cave, de l'Isolant TEN/TEST seront diminuées de plus de 35%. Effectivement, on peut augmenter cette économie, lorsqu'on établit les devis d'une maison revêtue de TEN/TEST, en y installant une plus petite fournaise.

Le TEN/TEST amortit absolument le son et intercepte tous les bruits extérieurs. Mis entre les murs et les plafonds, il fait d'une chambre un véritable sanctuaire de silence... Il convient donc admirablement à votre bibliothèque, à votre cabinet de travail, à la nursery.

La Cloison de Construction TEN/TEST est un bois manufacturé isolant, large, blanc et épais de 7/16". On le fabrique en soumettant une pâte de bois à une pression de 2,000 livres. Ceci en agglomère intimement toutes les fibres, et crée des millions de microscopiques cellules d'air morte, qui en font un isolant incomparable. C'est aussi une base idéale pour le stuc, le plâtre et autres enduits décoratifs.

Le TEN/TEST ne se compose pas d'une série de feuillets. C'est un bloc intégral solide, à l'épreuve de toutes les variations climatiques et thermiques les plus accentuées, hiver ou été. Le TEN/TEST durera plus longtemps que la maison elle-même.

Se construire un foyer est une précieuse leçon.

Et si l'on admet la supériorité des connaissances professionnelles de l'architecte, de l'entrepreneur, du constructeur, du marchand de matériaux, il est clair que le TEN/TEST doit être un facteur important de l'industrie du bâtiment, et de la protection recherchée par ceux qui se construisent un foyer, puisque tous ces experts le recommandent.

Consultez votre marchand de bois ou écrivez-nous.



INTERNATIONAL FIBRE BOARD LIMITED

TTIME

*La Bière
que je
préfère*

Dow

Old Stock Ale

Mûrie à point

Prime par la Force et par la Qualité